



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Ex libris Bibliothecæ quam Illustrissimus
Archiepiscopus & Prorex Lugdunensis
Camillus de Neufville Collegio S.S.
Trinitatis Patrum Societatis J E S U
Testamenti tabulis attribuit anno 1693.

EXTRAORDINAIRE
DU MERCURE
GALANT.

QUARTIER DE JUILLET 1682.

TOME XIX.



Imprimé à Paris, & se vend
A LYON,
Chez THOMAS AMAULRY, Rue
Merciere, au Mercure Galant.

M. DC. LXXXII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



EXTRAORDINAIRE
DV MERCURE
GALANT.
QUARTIER DE JUILLET 1682.
TOME XIX.



*Voy que vous ayez déjà
vû plusieurs Traitez sur
l'Origine, & l'usage de
la Pourpre, je croy, Ma-
dame, que vous ne serez pas fâchée,
que je vous fasse encor part de celuy
Q. de Juillet 1682. A*

que j'ay receu de M. la Selve, de Nismes. Il seroit injuste de le priver de la gloire qu'il doit esperer de son travail; & d'ailleurs, si divers Auteurs traitent la mesme matiere, c'est toujours d'une maniere si différente, qu'on pourroit dire que tous leurs Ouvrages ramassez n'en forment qu'un seul. L'un rapporte ce que l'autre a oublié, & pour estre instruit à fond d'une chose, il faut lire tout ce qui en a esté écrit. Ceux qui veulent bien se donner la peine de travailler sur les Sujets proposez dans mes Lettres Extraordinaires, peuvent s'assurer que je tiendray ce que j'ay promis, lors que j'ay dit que chacun auroit son tour. Il y a déjà plus de quatre mois que l'Ouvrage que vous allez voir m'a esté rendu. J'en avois d'autres qui m'ayant esté donnez aupara-

vant, devoient passer les premiers,
 & je rends aujourd'huy la mesme
 justice à celuy que je viens de vous
 nommer, en commençant ce dix-
 neuvième Extraordinaire par le Traité
 que je réserve de luy depuis si long-
 temps.

SS2S2S:2S2S222:2S2

DE L'ORIGINE DE LA

Pourpre, de l'usage qu'en ont
 fait les Anciens, & de sa di-
 férence avec l'*Ecarlate*.

LEs Phéniciens, au raport de
 Julius - Pollux, attribuent
 l'invention de faire la *Pourpre*
 à Hercule, qui vint chez eux ac-
 compagné d'une Fille nommée
 Tyro, laquelle se promenant sur

A ij

le bord de la Mer , vit un Chien qui dévorait un Pourpre avec fureur. Le sang de ce Poisson donna une couleur si vive , & si éclatante aux lèvres du Chien , que cette Fille résolut d'abord de demander à son Amant une Robe de cette même teinture. Hercule en ayant été prié , ne manqua pas de faire pêcher dans tous les lieux voisins un grand nombre de ces Poissons , pour faire présent à sa Maîtresse d'une belle Robe teinte du sang de ces pauvres Animaux , qui commencèrent alors de perdre la vie pour satisfaire à la vanité des Hommes. On se servoit autrefois de trois sortes de Poissons pour faire cette teinture si riche & si estimée , des Murex , des Conchi-

du *Mercuré Galant.* 5

lions, & des Pourpres. Les Poissons que les Latins appellent *Murex*, servoient non seulement pour faire la Pourpre, mais aussi on les servoit à Table dans les Festins les plus magnifiques, & les plus somptueux; & le Prince des Faiseurs d'Epigrammes l. 13. les fait parler en ces termes.

*Sanguine de nostro tinctas ingrate
tacernas*

Induis, & non est, hoc satis, escasumus.

Les Conchilions estoient des petits Poissons à écailles, qui avoient le bec long, & fort différent de celuy des Pourpres, qui estoit de figure ronde.

*Harum ego non fugiam Conchylia.
Juven. sat. 3.*

Aristote Hist. Anim. l. 5. c. 15.

A iij .

dit que les Pourpres vivoient d'ordinaire six ou sept ans, & qu'ils demeuroient cachez durant trente jours au temps de la Canicule. Nous lisons dans Plin. l. 9. c. 36. qu'ils s'assembloient au commencement du Printemps, & que se frotant les uns contre les autres, ils rendoient une certaine humeur viqueuse, & gluante comme de la cire. Ils avoient au milieu du col une petite veine blâche, d'où sortoit cette liqueur si estimée pour la teinture des Draps; mais il falloit les prendre en vie, car ils perdoient en mourant cette admirable vertu. Les Habitans de Tyr, fort habiles en ce mestier, tiroient les plus gros Pourpres, pour les saigner hors de leurs écailles, mais ils

pressoient les plus petits avec des meules à huile pour leur faire rendre cette précieuse humeur. Leur langue qui estoit de la longueur d'un doigt, estoit si dure, qu'ils en perçoient les écailles des autres Poissons, qui leur servoient de nourriture. *Aristote Hist. Anim. l. 8. c. 19.* assure que de son temps on les faisoit mourir en eau douce, ou dans quelque Riviere, parce qu'ils auroient bien vécu encor cinquante jours de leur seule salive. Il estoit de deux sortes de Pourpres. Les uns qui avoient le bec rond & un peu ouvert à costé, estoient presque semblables à un Cornet, d'où vient qu'on les appelloit Cornets de Mer. Ceux là estoient toujours attachez aux Rochers; où

A iij

ils estoient pris pas les Pêcheurs. Les autres qui avoient le bec comme un tuyau creusé, estoient entourez de sept petites pointes que les Cornets de Mer n'avoient pas. Au reste la Pêche de ces Poissons se faisoit durant les jours Caniculaires, mais l'on y réussissoit mieux lors qu'on la diféroit jusqu'au commencement du Printemps. Les deux plus grands Génies de la Nature, Aristote & Plinè, nous apprennent comment on s'y prenoit. On se servoit de petits Filets tres-clairs, où l'on mettoit des Poissons appelez Moules, qui estant à demy morts ouvroient leurs écailles dans la Mer, où les Pourpres les alloient insulter par leurs piqures importunes. Ceux-là se

sentant attaquez, fermoient leurs écailles, & ostoient par ce moyen à leurs Ennemis la liberté de s'échaper. Après qu'on avoit pesché de cette maniere un assez grand nombre de ces Poissons, on travailloit à la teinture de la Pourpre de la façon que Plin. l. 9. c. 38. l'a écrit. On piloit les écailles des petits Pourpres, car on ne prenoit la chair que des gros. On lavoit bien cela avec une eau tres claire. On faisoit ensuite tremper le tout avec du Sel durant trois jours, mettant sur chaque quintal de Teinture une livre huit onces de Sel. On avoit de grandes Chaudières de Plomb, dans chacune desquelles on mettoit un quintal & demy de Teinture préparée,

qu'on faisoit cuire lentement par le moyen d'un petit Tuyau, qui répondoit à la Chaudiere, laquelle estoit fort éloignée du feu, de peur que la Teinture ne courust risque de se brûler. Il falloit cependant écumer & nettoyer la chair, qui restoit aux veines des Pourpres. Enfin apres avoir laissé pendant dix jours la Chaudiere en cet état, on y mettoit la Laine bien préparée jusques à ce qu'elle eust la couleur qu'on demandoit, d'où l'ayant tirée encor, on la cardoit, puis on la remettoit pour luy faire boire entièrement la Teinture. Les Cornets de Mer seuls ne tenoient pas assez leur couleur, mais les Pourpres de haute Mer appelé *Pelagia* estant de couleur noire, donoient le

lustre à la teinture, & cette couleur triste qui estoit nécessaire pour faire une tres-belle Pourpre. Les Tyriens ne se servoient que de ces Pourpres, & avant que leur Teinture tirast sur le vert, ils jettoient la laine dedans, pour la mettre ensuite dans une Chaudiere où estoit la Teinture des Cornets de Mer. Cette Pourpre neantmoins a remporté le prix, & a esté de tout temps plus estimée qu'aucune des autres; d'où vient que Tyr fut autrefois appelé *Sarra*, comme le dit Aulugelle l. 14. c. 16. du nom du Poisson que les Latins appellent *Murex* ou *Sar*, & la Pourpre mesme estoit appelée *Sarranum Ostrum*.

Ut gemmâ bibat & Sarrano dormiat Ostro. Virg. 2. Georg.

12. Extraordinaire

*Sive erit in Tyriis, Tyrios laudabis
amictus. Ovid. 2. de Arte.*

C'estoit autrefois un Employ si considérable à Tyr, d'avoir soin de faire faire la Pourpre, que l'Empereur voulant récompenser d'une maniere particuliere un Prestre d'un tres-grand mérite nommé Dorothee, il luy donna cette Commission, au raport de Nicéphore Callixte au Chapitre 35. du Livre 6. de son Histoire Ecclesiastique. Il y avoit de la Pourpre qui gardoit sa couleur jusques à deux cens ans. Plutarque mesme dit dans la Vie d'Alexandre le Grand, que ce Conquérant ayant pris la Ville de Jules, trouva dans la Maison des Roys pour cinq mille Talens de Pourpre Hermionique,

du Mercure Galant. 13

dont la couleur estoit aussi vive, & aussi éclatante que le dernier jour de sa teinture, ce qui estoit ordinaire lors que la rouge estoit teinte du miel, & la blanche avec de l'huile de cette couleur. Vitruve l. 7. c. 13. dit que les Pourpres étoient de couleur différente, selon la diverse situation des Pais où ils estoient pris. Ceux qu'on peschoit dans la Mer de Phénicie, estoient rouges, au lieu que ceux qu'on trouvoit sur les Costes d'Afrique, servoient à teindre la Pourpre violete, que Cornelius Népos qui mourut du temps de l'Empereur Auguste, dit avoir esté en vogue durant sa jeunesse. La Pourpre de Tyr appellée *Dibapha*, à cause de sa double teinture, se vendoit deux cens cinquante

Ecus la livre ; & sept cens ans apres la Fondation de Rome, Publius Lentulus Spinter fut blâmé de ce qu'il en portoit une longue Robe lors qu'il estoit jeune. Pline l. 9. c. 39. nous assure que la Pourpre a esté de tout temps en usage parmy les Romains. En effet, il est vray que leur premier Roy s'en servit d'abord dans son Manteau Royal.

Pulcher & humano major habeâque decorus.

Romulus. Ovid. 2. Fast.

Tullus Hostilius fut le premier qui en porta une longue Robe broché d'écarlate, apres avoir remporté une signalée Victoire sur les Peuples d'Etrurie. Florus au Chapitre 5. du Livre premier de l'Histoire Romaine, dit que

Tarquinius Priscus ordonna que les Enfans des plus illustres Familles portassent une longue Robe bordée de Pourpre, qui estoit aussi l'Habit ordinaire des Personnes de grande qualité; car tout le monde sçait que le Philosophe Porphyre fut ainsi appelé, à cause de la Robe de Pourpre qu'il portoit, comme estant sorty d'une noble & puissante Famille. Malchus estoit son premier nom. Il étudia sous Photinus à Rome, avec Origène & Amélius ses Condisciples, du temps de l'Empereur Aurélien. Socrate l. 7. c. 2. dit de luy qu'ayant esté battu à Césarée par quelques Chrétiens, il composa par dépit quinze Livres contre nostre Religion, auxquels Méthodius, Eusèbe, &

Apollinaire , répondirent par trente Livres Apologetiques. Le Mauvais-riche estoit habillé de Pourpre & de fin Lin , *Erat homo dives qui induebatur Purpura & bysso. Luc. c. 16.* Je sçay bien que Nicéphore Callixte Histoire Ecclesiastique l. 1. c. 26. met cette Histoire au rang des Paraboles de Nostre Seigneur , & que Saint Grégoire le Grand *Hom. in Evang.* croit que l'abondance du Mauvais-riche nous doit faire entendre le bonheur du Peuple Juif , & que la pauvreté du Lazare nous marque la misere des Gentils ; mais je sçay bien aussi qu'on peut inférer de là , qu'alors les Gens riches & de haute naissance avoient coûtume de porter des Habits de cette cou-

leur. La Robe de Pourpre estoit autrefois la marque des Sénateurs Romains , témoin ce Vers de Martial.

Divisit nostras Purpura vestra togas.

Ils s'en servoient dans les Sacrifices publics & solennels, parce qu'ils s'imaginoient qu'elle ne contribuoit pas peu à appaiser la colere des Dieux. On chantoit des Vers à Rome, dont le sens estoit, *Jules César mene les Gaulois, en triomphe. Ils ont quitté leurs Sayes pour prendre les Robes de Pourpre des Sénateurs.* Suétone rapporte que l'Empereur Auguste prenant la Robe virile, celle qu'il avoit s'ouvrit de deux costez, & luy tomba à ses pieds, & alors les Devins prirent cela pour augure que l'Ordre des Sénateurs, dont

Q. de Juillet 1682.

B

la Robe de Pourpre estoit la marque , luy seroit un jour soumis. Tibere voulant dégrader un Sénateur , luy osta la Robe de Pourpre , parce qu'il estoit allé demeurer en des Jardins aux Calendes de Juillet , afin que ce jour de terme estant passé il louast une Maison à meilleur marché. L'Empereur Domitien présidoit souvent aux Jeux en Robe de Pourpre. Il ajoûta mesme au rapport de Suétone , deux bandes aux quatre anciennes des Jeux du Cirque , dont l'une avoit pour Livrée le Drap ~~bleu~~ ^{bleu} , & l'autre celui de Pourpre. Le Roy Ptolomée estant venu au Theatre pour y voir représenter les Jeux que Caligula donnoit au Peuple , il attira d'abord les yeux de tout

le monde , à cause de son Manteau Royal , dont la Pourpre jettoit un si grand éclat , que ce cruel Empereur le fit mourir aussi-tost pour cette seule raison. Les Empereurs, & les Capitaines qui devoient avoir l'honneur du Triomphe , entre-laçoient la Pourpre parmy l'or dans leurs Habits; & Plutarque écrit dans la Vie de Marcus-Crassus, que ce Capitaine ayant pris un Manteau noir pour haranguer ses Soldats , au lieu de prendre la Robe de Pourpre selon la coutume des Romains , il le quita d'abord à la persuasion de ses Amis. Sext. Pompée Fils du grand Pompée , ayant remporté une glorieuse Victoire sur Mer , prit dans un Triomphe un Manteau

B ij

bleu , parce qu'il estoit de la couleur de la Mer, au lieu d'en prendre un de Pourpre à la maniere des Romains. Comme dit Fulgofius l. 3. c. 6. les Robes de Pourpre coustoient si cher , que les Empereurs par politique ou par avarice, en défendoient quelquefois l'usage ; & Jules-César ne le permit qu'aux Personnes de certain âge, de certaine qualité, & mesme encor à certains jours; & Néron , quoy qu'il eust des filets dorez dont les cordes estoient teintes en Ecarlate, défendit pourtant l'usage de la Pourpre, & mesme il reprit avec aigreur un Homme qui en vendit quelques onces en un jour de Foire , & fit mettre en prison tous les Marchands qui en a-

voient acheté. Il alla encor plus avant , car un jour ayant remarqué au Spectacle une Dame vêtue de Pourpre , aussi-tost il la fit prendre , & ne la dépoüilla pas seulement de sa Robe, mais encor de tous ses Biens.

Au reste les Romains seuls ne se servirent pas des Robes de Pourpre , mais elles furent aussi en usage chez les autres Nations. Les Athéniens mesme en portoient , comme l'assure Elian l. 4. *de Var. Hist.* & Sabinus l. 8. c. 7. dit que les Toscans en usoient aussi. Les Empereurs de la nouvelle Rome , faisoient un si grand cas de la Pourpre , qu'ils ne se contentoient pas d'avoir les Habits Impériaux de cette couleur, mais ils s'en servoient aussi pour

écrire , & les Impératrices faisoient leurs couches dans l'Apartement de Porphire, qui se rencontroit le premier en entrant par la Porte de la Marine du grand Palais du costé de la Propontide, d'où leurs Enfans estoient appellez Porphirogenites ou Porphirogennetès. Les Cardinaux commencerent de porter la Pourpre du temps du Pape Innocent IV. qui la leur fit prendre dans le Concile de Lion l'an 1205. pour marque de leur dignité , & de l'obligation qu'ils avoient de perdre mesme la vie pour la cause de Dieu & de son Eglise , principalement dans la persécution de l'Empereur Fridéric , qui fut excommunié dans ce Concile pour la quatrième fois.

Les Grecs appellent *Coccos* la graine d'Ecarlate; d'où vient que *Ardenti Cocco radiare*, se dit d'un Homme qui est magnifique, & propre dans ses Habits.

Et contra ardenti radiabat Scipio Cocco. *Silius l. 5.*

Pline l. 16. c. 8. dit qu'elle s'appelle aussi *Cusculium*, & qu'elle vient au bout des queue's où se tiennent les feuilles du Chesne vert. On l'appelle Vermillon en Languedoc. Il y en a mesme beaucoup dans plusieurs endroits de cette Province, où les pauvres Gens la cueillent avec grand soin. Elle se dit en Arabe *Kermes*, d'où est venu le mot de Cramoisy. Elle naist en Galatie, en Afrique, en Pisidie, en Cilicie, & sur tout en Espagne dans l'E-

Iframadure aupres de Mérida.
Celle qu'on trouve dans l'Isle de Sardaigne n'est pas fort estimée.
Au reste on ne la doit cueillir ny trop tost, ny trop tard; car si elle n'est que d'une année, la couleur en est trop foible; si elle a passé quatre ans, elle a perdu sa force & sa vertu. Son écorce s'appelle proprement graine d'Ecarlate, & sa moüelle est le fin Pastel d'Ecarlate. L'écorce fournit plus de teinture, mais la moüelle fait la véritable Ecarlate. Quand on veut se servir de cette graine, on lave premierement les Draps dans l'eau seûre faite d'eau de Riviere bien nette, d'Agaric & de Son; puis on y jette l'Arsenic avec l'Allun pour les dégraisser afin qu'ils boivent bien la Teinture

du Mercure Galant. 25

ture qu'on leur donne apres cela avec le pur Pastel. On vuide ensuite la Chaudiere de cette premiere eau, & on la remplit d'eau claire, y mettant du Pastel & de l'Agaric. La Gomme d'Arabie la rend plus rouge. La Coupe-rose & le Bresil font un faux Cramoisy. Les Cramoisy rouges qu'on fait sur les Laines en y meslant de la Cochenille qui vient des Indes, se font à peu près de la mesme façon. Au reste il est certain qu'il y a des Eaux les unes meilleures que les autres. Il y en a qui enyvrent tellement les Laines, qu'elles reçoivent fort bien les Teintures, & les retiennent tres-longtemps sans se décharger. Les autres dégraissent les Draps d'une maniere toute

Q. de Juillet 1682.

C

particuliere , & d'ordinaire les Teintures sont estimées à proportion des Eaux qu'on employe à les faire. La Riviere des Gobelins, outre qu'elle donne la cōmodité de faire de grands Réservoirs & les plus beaux Canaux du monde, remplis d'une eau vive & très-claire, a cette admirable vertu de teindre en Ecarlate, ce qui donne à la France de quoy dédommager toute la Terre de la perte qu'on a faite de l'invention de faire la Pourpre. Cette Riviere est au Fauxbourg de Paris auprès de Gentilly, où l'on tint autrefois un Concile sous le Regne de Pepin , avec le consentement du Pape Paul. I. pour y examiner le différent qu'il y avoit alors entre les deux Eglises , sur le sujet des

Images , & de la Procession du Saint Esprit. Enfin il n'est pas fort difficile de voir la différence qu'il y a entre la Pourpre & l'Ecarlate, puis qu'on se servoit pour faire celle-là de Poissons qu'on ne trouve plus , & qu'on employe pour celle-cy des Graines qu'on trouve dans plusieurs endroits du Monde; mais voicy ce qui leur est commun. On se sert aujourd'huy de l'Ecarlate presque de la mesme maniere qu'on se servoit autrefois de la Pourpre; car, comme le Grand Pontife, les Prestres, & tous ceux qui sacrifioient aux faux Dieux, portoient des Robes de Pourpre, ainsi les Princes de l'Eglise & les Chanoines de plusieurs Chapitres de France en portent d'Ecarlate,

C ij

lors qu'ils servent à l'Autel du vray Dieu. Comme les Empe-
reurs estoient autrefois vestus de
Pourpre , de mesme aujourd'huy
les Roys & les Souverains ont
des Habits de cette couleur, pour
briller avec plus d'éclat aux yeux
de leurs Sujets ; & comme les Sé-
nateurs portoient autrefois la
Robe de Pourpre, tout de mes-
me à present les Présidens, &
les Conseillers des Cours Souve-
raines, portent une Robe d'Ecar-
late qui les distingue des Offi-
ciers des Cours subalternes, jus-
ques-là mesme que la Messe qui
se dit la Feste de Saint Martin à
l'ouverture du premier Parle-
ment du Royaume , s'appelle la
Messe rouge , parce que les prin-
cipaux Membres de cet auguste

Corps sont habillez de cette couleur; & cela est si honorable, que plusieurs Cours ne pouvant estre Souveraines, font tous leurs efforts pour avoir le Privilege de porter la Robe rouge, qui en est la marque, & le caractere.



TRADUCTION
DE BUCANAN.

J' Ay déjà vu six fois dans ces tristes
Climats,
L'Hyver verser sur moy sa neige & ses
frimats.
J'ay vu six fois l' Eté faire fleurir nos
Plaines,
Donner aux Laboureurs le doux fruit
de leurs peines;
Mais, hélas, ny l'Hyver par toutes ses
froidours,

Ny la belle Saison par ses grandes chaleurs,

N'ont pas eu le pouvoir de chasser de mon ame

L'aimable Amarillis, seul objet de ma flâme.

Si-tost que je m'éveille, ou bien qu'au bord de l'eau

Jouant du Flageolet je conduis mon Troupeau,

Je songe à ses attraits, je rappelle ses charmes,

De nouveau je ressens naître en moy des allarmes.

Si mes sens assoupis vont chercher du repos,

Il semble que la nuit n'a d'humides Pavots,

Que pour me présenter d'une façon plus vive

La charmante Beauté dont mon malheur me prive;

Car n'estant dissipé par aucun autre Objet,

Plein de l'Amarillis que le Sommeil a
fait,
Je me jette à genoux, je languis, je sou-
pire,
Je luy jure cent fois d'estre sous son em-
pire,
Sans craindre son courroux, je luy donne
un baiser,
Enfin je n'ô mets rien qui puisse l'ap-
paizer.
Quand la nuit disparoist, & retire ses
voiles,
Que Phébus à son tour vient chasser les
Etoiles,
Je me plains aux Rochers, s'interroge les
Bois,
Mais les Bois, les Rochers, tout est sourd
à ma voix.
La seule Nymphe Echo, la Nymphe
malheureuse,
Qui du Berger Narcisse est encore amou-
reuse,
Accuse comme moy la rigueur de mon
fort,

*Demande comme moy du secours à la
Mort.*

*Elle parle , & se taist comme un autre
moy-mesme,*

*Appelle Amarillis, & luy dit, je vous
aime.*

*Cambien de fois aussi dans l'excès de mes
maux,*

*Regardant les Zéphirs badiner sur les
flots,*

*Et repousser la Mer au séjour de ma
Belle,*

*Hé quoy, leur ay-je dit, un Amant si
fidelle*

*Ne peut-il mériter quelque grace de
vous?*

*Venez, Zéphirs, venez rendre mon sort
plus doux;*

*Venez m'apprendre enfin si celle que
j'adore*

*Sçait que je suis le mesme, & que je
l'aime encore,*

*Si demeurant constante elle me garde
un cœur*

Dont j'étois autrefois demeuré le
vainqueur;

Ou plutôt contentez ma juste impa-
tience,

Je suis las de souffrir une si longue
absence,

Vous seuls, Zéphirs, vous seuls pouvez
en un moment

Me transporter d'icy, me rendre heu-
reux Amant;

Unissez-vous donc tous, unissez tous
vos aîles,

Et j'iray dans ces lieux porter de mes
nouvelles.

*Mais loin de les toucher par mes tristes
soupirs,*

*Ils ne veulent pas même écouter mes
desirs.*

*Je les vois aussitôt qui grondent de
colere,*

*Et traitent mon amour d'un amour te-
méraire.*

*Alors un froid mortel s'empare de mes
sens,*

14 Extraordinaire

Mon cœur est sans chaleur, mes yeux
sont languissans,

J'arrose de mes pleurs les sables du
Rivage,

Mon desespoir paroist dépeint sur mon
visage.

En vain autour de moy le Dieu Pan,
ses Bergers,

De leurs aimables voix font retentir les
airs;

En vain la jeune Iris, Amarante, &
Climene,

Lycoris, Lycisca, les Nymphes de la
Seine,

Me croyant un Amant changeant &
mal traité,

Viennent m'offrir un cœur plein de fide-
lité,

Font paroistre à mon ame au deuil aban-
donnée,

Les plaisirs, les douceurs, les ris de
l'Hymenée;

Leurs beautés, leurs appas, ne peuvent
me guérir,

*Ny m'oster le deſſein que j'ay pris de
mourir.*

25525.52255.525222

S'il eſt plus honteux à une Fem-
me, d'accorder des faveurs à
un Homme qu'elle a aimé, mais
qu'elle n'aime plus, & dont
elle n'eſt plus aimée, qu'à un
autre qu'elle n'a jamais aimé,
& qui l'aime fortement.

QUoy qu'il ſemble preſque im-
poſſible

*Qu'une ame à l'amour inſenſible
Entre dans le deſſein d'accorder des fa-
veurs,*

*De deux Galans pourtant que le Sort
me préſente,*

*Lors que je dois à l'un deſtiner mes dou-
ceurs,*

*Le dernier, à mon ſens, eſt plus digne
d'attente.*



*J'aimay le premier sans retour,
Je ne l'aime plus à mon tour,
Nous nous payons tous deux de mesme
indifférence;
Mais que pourroit enfin cet Ingrat es-
pérer,
Que les justes effets d'une prompte ven-
geance,
Dans la confusion qu'il voudroit m'at-
tirer?*



*Le second n'en fait pas de mesme,
L'amour qu'il me porte est extrême;
Il trouve des appas jusques dans mes
defauts,
Mes froideurs n'ont jamais ébranlé sa
constance;
Si l'amour ne peut pas m'attendrir à ses
maux,
La pitié le doit faire, & la reconnois-
sance.*

SSSSSS:SSSSSS:SSSS

Si l'on peut dire, je vous estime,
à une Personne d'un rang plus
élevé que l'on n'est.

ON me le fait sentir que j'ay fait un
grand crime,
D'avoir dit bonnement, Monsieur, je
vous estime.

C'est un Homme plus grand que moy,
Et qui peut me donner la loy.
Vous demandez, Galant *Mercur*e,
S'il se peut dire, est-ce une injure?
Ah! qu'il s'en est choqué! je m'en suis
repenty.

Helas! j'en ay fait penitence,
Que j'aurois prise en patience,
Si j'avois peu d'estime, ou si j'avois
menty.

Quoy! veut-il seulement du respect, de
la crainte,
Et de l'obeïssance? On les doit à son
rang;

38 Extraordinaire

*Je dis souvent mesme sans feinte,
Que pour luy j'épandrois mon sang;
Mais pour l'Estime, il la méprise,
Au sortir de ma bouche, il la prend pour
bestise;*

*C'est la marque pourtant d'un veritable
amour.*

*Pourquoy donc s'offenser, quand je la
mets au jour?*

*Peut-on l'avoir, sans la faire paroistre,
Et sans l'oser dire à son Maistre?*

*Quand on l'a sans raison, l'on peut-estre
battu,*

*Lors qu'on estime trop ce qui n'est esti-
mable;*

*Car qui donne au Vice est coupable,
Ce qui n'est deub qu'à la Vertu.*

*Mercuré, il vaut donc mieux se taire,
Pour éviter ce méchant pas.*

*Craignons, obéissons, & respectons pour
plaire,*

*Puis que de nostre estime on fait si peu
de cas.*

GYGES, du Havre

semblent aux Chimistes qui soufflent toute leur vie, sans trouver la Pierre Philosophale. Rien ne les peut détromper, & ils espèrent toujours qu'il viendra quelque heureux moment, qui les récompensera de leurs peines, & de leurs dépenses. La facilité qu'on a de faire l'amour, & cette fausse sincérité dont on se sert pour s'attirer l'amitié de tout le monde, font qu'on se trompe tous les jours, dans l'un & dans l'autre. J'entens dire à mille Gens, *Une telle m'aime éperdûment, elle est fole de moy. Un tel est de mes Amis, il fait ce que je veux.* Enfin on donne à tout le monde la qualité d'Amy, parce que ce nom plaist, & qu'il est devenu à la mode; mais que l'on connoist peu ce

que c'est que l'amour & l'amitié! Nous sommes les Dupes de cette Coquette, & de ce Fourbe, dans le moment que nous les croyons les plus fideles. Avons-nous le don de penetrer les cœurs, & de fixer les volontez, pour nous assurer ainsi de l'amitié des Hommes? La Sagesse incarnée qui s'est réservé ce secret à elle seule, semble avoir douté de l'excellence de ses lumieres sur ce sujet, lors qu'elle demanda par trois fois au plus ardent, & au plus zélé de ses Disciples, *Pierre, m'aime-tu?* Le Sauveur du Monde pouvoit-il l'ignorer, apres ce que cet Apôtre avoit fait au Cénacle, & dans le Jardin? Mais il connoissoit la foiblesse des Hommes, & il se souvenoit de ce qui s'estoit passé

Q. de Juillet 1682. D

dans le Prétoire. Dieu qui connoist nos cœurs ne les fixe pas, parce qu'il veut qu'ils soient libres. Il nous les demande, & par là nostre amour, comme le fruit le plus précieux de cette liberté. N'allons donc pas si viste, soyons moins préoccupés, & que les mouvemens de nostre cœur, ne préviennent jamais les sentimens de nostre esprit. Ce n'est pas choquer l'amour, de douter si l'on est aimé; ce doute le rend plus fort, plus solide & plus raisonnable. On ne peut jamais s'assurer d'estre aimé, si la Personne aimée ne fait pour nous, ce que l'amour seul l'oblige de faire. Tout le reste n'est que le dehors de l'amour où l'on peut estre trompé. L'intérêt, la flatterie, & la com-

plaisance, font faire aux Gens du monde, dans le commerce de la vie, mille choses que nous attribuons à l'amour, & à la tendresse. C'est folie de dire, *aimez, & vous serez aimé.* La maxime n'est pas infallible, comme l'a crû Seneque. Celle-cy pourroit estre plus veritable, *Plaisez, & vous serez aimé;* & elle est d'autant meilleure, qu'on n'a pas la peine d'aimer, ce qui n'est pas un médiocre tourment. C'est aussi le secret des Belles. Elles songent à plaire seulement, & on les aime toutes insensibles, & cruelles qu'elles sont.

Aussi-tost qu'un Objet commence de nous plaire, aussi-tost nostre cœur commence de l'aimer. La différence de l'amour &

D ij

de l'amitié, vient de la différence des deux Sexes où ils se rencontrent. L'inclination mutuelle entre deux Sexes, s'appelle amour; & l'inclination reciproque dans un mesme Sexe, s'appelle amitié; mais tout cela doit justement s'appeller amour, puis que la passion qui luy est opposée, en quelque Sexe qu'elle se trouve, n'a point d'autre nom que celuy de haine. Quand l'amitié est agissante & empressée pour son Objet, c'est amour; quand l'amour aupres de luy est tranquille, constant, & attaché à le considerer, c'est amitié. Malgré toutes les disjonctions de la Philosophie, c'est un Frere, c'est une Sœur, mais un Frere & une Sœur qui ne peuvent vivre sans estre

ensemble, & qui sont souvent pris l'un pour l'autre. Ce qui a fait dire à un galant Homme, qu'ils masquent souvent ensemble.

*Comme un Enfant fort gay l'amitié se
fait voir,
Et l'Amour y paroist une Fille mo-
deste.*

Il ne faut pas s'en étonner, puis qu'au sentiment des Peres, une forte inclination pour la vertu, a mesme quelque chose du déreglement de l'amour. Une veritable amitié n'est donc qu'un amour raisonnable, & où la Nature a peu de part, qu'on exprime diversement, chez les Grands, & chez le Peuple. La simpatie n'est pas moins forte dans l'amitié que dans l'amour, & c'est

aussi surquoy est fondé cet amour héroïque, que nous voyons dans les Livres. Un bel Esprit nous a dit en faisant son Portrait, que dans toutes ces amitez, il y en-troit un peu d'amour. En effet, luy seul lie les ames, & unit les cœurs. C'est le ciment des belles, & des grandes amitez. Celles d'inclination, se prennent comme l'amour. Comme elles sont le plus excellent, & le plus solide effet de la simpathie, elles sont violentes & durables. Un je-ne-sçay-quoy les fait naistre, & ce charme naturel dure autant que la vie, dans celuy qui en est prévenu. Si-tost que David parut devant Saül, il gagna le cœur de Jonathas, & d'une maniere si forte, que l'Ecriture Sainte dit

que l'ame de ce Prince fut collée à celle de David , pour ainsi dire, & qu'il aima comme luy-mesme. Ces paroles sont extrêmement touchantes, & expriment bien cette tendre amitié. *Et factum est cum cumpleret loqui ; ad Saül anima Jonatha conglutinata est anima David, & dilexit cum Jonathas quasi animam suam.* Ce que Virgile a dit à peu près de Nisus, & de Euriale, *his amoremus erat.* Ils s'aimoient uniquement, & comme a traduit un de nos vieux Poëtes, ce n'estoit qu'un cœur d'eux. Cette inclination de Jonathas pour David fut constante, & ce Prince l'aima toujours beaucoup. Lors que Saül voulut le faire mourir, il l'en avertit, & il n'y a point de bons services qu'il ne luy ren-

dist aupres de ce Roy furieux. Il luy fait mille sermens de fidelité, dans toutes les rencontres où David avoit lieu de craindre sa colere, & il assure qu'il n'y auroit qu'un moment entre sa mort & la sienne, & qu'il fera tout ce qu'il luy dira. Il fait ensuite alliance avec luy, & il luy renouvelle ses sermens, parce qu'il l'aimoit, ajoûte encor l'Ecriture, & qu'il l'aimoit comme sa vie; car c'est icy proprement comme il faut entendre le mot d'ame, & non pas de l'ame spirituelle, & divine; mais apres tout, je considere David, comme le Favory d'un Prince qui n'a d'attachement pour Jonatahas qu'autant que sa Fortune l'y oblige. Quand il devient son Beau-Frere, & Gendre

dre de son Roy, c'est un Amy d'alliance & d'interest, que l'honneur, & la reconnoissance engage; car à toutes les choses obligeantes que luy dit ce Prince, il ne répond rien. Il se contente d'estre aimé, comme si c'estoit assez, & qu'il fust presque impossible d'aimer & d'estre aimé en mesme temps. Il se fait honneur de cette amitié, & en profite dans toutes les occasions, tant-il est vray que les Princes n'aiment leurs Favoris qu'à leur confusion, comme reproche Saül à Jonathas, & à la confusion de leur Mere, ajoûte-t-il, ce qu'on peut expliquer de leur Royaume, & de leurs Sujets. Les Roys qui s'y sont abandonnez nous en fournissent de funestes exemples. Ces Amis d'in-

Q. de Juillet 1682.

E

clination , ces Favoris qui faisoient leurs délices , ont épuisé leurs trésors , on terny leur réputation , & les ont souvent trahis dans leur disgrâce. Enfin l'amour du Prince pour le Favory, a toujours fait l'horreur & la haine des Sujets , pour le Prince.

Jamais Roy a-t-il esté plus malheureux en Favoris qu'Henry III. Il n'en peut aimer un seul, sans s'attirer aussi-tost l'indignation de toute la Cour & du Peuple , & sans en estre la dupe & la victime ; car l'Histoire remarque qu'il ne fust aimé de personne, que de ceux dont il acheta l'affection par ses bien-faits immodérez. Si on en excepte quelques-uns , qui furent dignes de ses faveurs , tous les autres l'a-

bandonnerent lâchement, & il est surprenant, qu'après la mort qui fut si tragique, aucun ne fist pour luy, ce qu'entreprist un simple Serviteur qui avoit encor plus de part dans ses affaires, que dans ses bonnes graces. Je ne considere pas icy Benoïse, comme un fidelle Sujet qui rend les derniers devoirs à son Prince, mais plutôt comme un veritable Amy, qui ramasse ses cendres, & qui conserve sa mémoire; car à mon avis, le souvenir des Morts est la marque la plus essentielle d'une veritable amitié. Qui aime encor après la mort, estoit digne d'estre aimé pendant la vie. Je trouve qu'Auguste seul fut heureux en Amis, soit dans le choix qu'il en fist, soit dans les services

E ij

qu'il en reçut ; mais s'il faut estre un Auguste pour trouver des Virgiles , il faut encor estre un Auguste pour trouver des Messenes ; de ces Favoris qui déferent toute la gloire au Prince , & qui semblent n'agir que pour luy seul. Aléxandre ne fut pas moins heureux en Amis qu'Auguste ; mais tous deux eurent le déplaisir d'en estre privez pendant leur vie. Aléxandre eut le malheur de tuer Clitus , & de survivre à Ephestion. Auguste perdit Agrippa , & Messénas presque de suite , & dans un temps où il en avoit le plus de besoin. On luy peut mesme reprocher quelque chose d'aussi honteux qu'à Aléxandre ; car si la colere de ce Prince envers Clitus est blâmable , les a-

mours d'Auguste pour la Femme de Messénas, ne luy font pas trop d'honneur. De plus son amitié fut intéressée, & s'il fut plus sage en cela qu'Aléxandre, il fut bien moins sensible. Aussi n'eut-il que des Amis, & non pas des Mignons. Les Roys ont besoin de Favoris qui les délassent, qui participent à leurs plaisirs, & à leurs secrets, & qui soient les Collegues du Roy aussi bien que de la Royauté; mais il sont rarement heureux dans le choix qu'ils en font. Le Maréchal de Biron estoit auprès d'Henry le Grand, ce que Clitus estoit auprès d'Aléxandre. C'estoient deux vaillans Capitaines, mais présomptueux & insolens, qui dans leurs bravou-

E iij

res, ne croyoient pas qu'il y eut rien de comparable à leurs belles actions, & qui fut digne de les récompenser. Le Duc de Joyeuse estoit encor auprès d'Henry III. ce qu'Ephestion estoit auprès d'Alexandre. Tous deux Beaux-Freres de leur Roys, & veritablement Amis plutôt que Favoris. Si les Nôces d'Ephestion furent si magnifiques, qu'il s'y trouva jusqu'à neuf milles Conviez, auxquels Alexandre donna à chacun une Coupe d'or, pour offrir leurs Sacrifices aux Dieux; Henry III. dépensa douze cens mille Ecus à celles du Duc de Joyeuse, sans parler des Présens qu'il fit aux Mariez. Comme Alexandre s'estoit réglé sur Achille en fait d'amitié, comme en fait d'armes;

Henry III. se regloit sur Aléxandre , dont il portoit le nom avant son avenement à la Couronne. Ainsi, si Achille fist des choses indignes apres la mort de son Amy Patrocle , ils n'en firent pas moins apres celle d'Ephestion, de Quélus, & de Maugiron. Achille fond en larmes , s'arrache les cheveux, pousse des cris effroyables sur le Corps de Patrocle. Il touche son cœur & ses playes , *manus homicidas imponens pectoribus socij crebro admodum suspirans*. Il se vange cruellement sur Hector de la mort de son Amy. On ne peut arracher Aléxandre d'aupres de son cher Ephestion , il fait pendre le Medecin qui l'avoit traité pendant sa maladie. Et Henry III. n'en fait pas moins pour Quélus

E iiij

& Maugiron, dont il arrose le visage & les playes de ses larmes, & qui ne promet pas moins de cent mille francs au Medecin qui pensoit leurs blessures. Que de foiblesse dont l'amitié est coupable ! Et jamais l'amour a-t-il fait faire de plus grandes folies ? Mais que David me paroît sage apres la mort de Jonathas ! Son deüil fust grand, & c'est-là qu'on voit tout ce qu'une tendre amitié est capable d'inspirer, lors qu'elle a pour Objet une aimable Personne. L'amour des Femmes, l'amour des Meres, n'a rien qui luy soit comparable. *Doleo super te, s'écrit ce Prince affligé, Frater mi Jonatha decore nimis & amabilis super amorem mulierum, sicut mater unicum amat filium suum, ita ego te diligebant.*

Roy, si tu veux aimer, abaisse ta Couronne,

*L'amitié véritable égale les Amis,
Le pouvoir le plus grand se plaît
d'estre soumis,*

*Lors qu'on donne son cœur à celui
qui le donne.*

Mais hélas, que ces tendres
amitiez sont ruineuses & frivoles,
& qu'on cherche en vain cette
moitié d'Etoile dont l'union
nous semble si nécessaire pour
passer agreablement la vie, &
sans laquelle nous ne croyons pas
vivre ! On ne la trouve presque
jamais ; on se trompe à la ressem-
blance ; & comme a dit un bel
Esprit,

De là viennent les inconstances,

Les ruptures & les mépris ;

*On voit évanouir toutes ses espé-
rances,*

*Et chacun sur des apparences
Enrage de s'estre mépris.*

La malice des Hommes rompt bien-tost des nœuds si doux, & il faut avoüer que si les Amis d'inclination sont les plus agreables, ils sont aussi les plus inutiles. On craint de les importuner, & de leur estre à charge, on les prévient en toutes choses, & bien loin d'attendre des preuves essentielles de leur amitié, on leur cache le besoin qu'on en peut avoir. On se flatte qu'ils n'y manqueroient pas, & on fait conscience de les soupçonner de la moindre infidélité. Cependant ce sont des Compagnons de plaisir plutôt que de fortune. Ils nous suivent autant que le Jeu leur plaît, & nous quittent aussi-tost que

l'âge ou les affaires nous rendent plus chagrins, ou plus sages. Les jeunes Gens qui aiment le plaisir, & qui le cherchent parmy leurs semblables, suivent aveuglement leur passion en cette rencontre, parce que rien ne leur couste, & qu'ils se mettent peu en ^{de} peine de l'avenir. Saint Augustin mesme se laissa aller à cette douce pente de la Nature. Rien, dit-il, ne charmoit mon ame, comme l'amitié, toute ma joye estoit d'aimer & d'estre aimé. Quoy que la vraye amitié ne s'attache qu'aux esprits, les beaux corps, dit ce Pere, ont comme l'or & l'argent, je ne-sçay-quoy qui nous attire; & il se trouve dans l'action des sens un raport si conforme à leurs organes, que l'union de l'Objet

avec eux , ne se fait pas sans un extrême plaisir. Mais hélas, continuë-t-il, que c'est une grande folie de ne pas aimer les Hommes en Hommes ! O cruelle amitié, subtile & délicate , tromperie de l'esprit, s'écrie encor ce grand Docteur, que c'est un profond abîme que l'Homme ! Il est plus aisé de tenir compte de ses cheveux, que de ses affections & des divers mouvemens de son cœur. Ecoûtons donc attentivement cette Voix celeste, qui nous crie tous les jours aussi-bien qu'à Saint Augustin , que l'amitié de ce monde est une fornication. Hélas que faisons-nous de nous attacher tant à des Créatures qui ne veulent pas de nous, & de nous éloigner de Dieu,

qui nous demande sans cesse un cœur qui luy appartient par tant de titres, & avec tant de justice! Cette réflexion ne convient pas moins à l'amitié qu'à l'amour. Elle a ses liaisons, ses engagements, ses embarras, aussi-bien que luy. Ce sont des amusemens laborieux, & éclatans, qui laissent peu de fruit, & qui font beaucoup de peines, & qui sous prétexte de rendre ce qu'on doit au Prochain, nous font oublier ce qu'on doit à Dieu; charité, & amitié, qui pour estre presque toujours mal réglée, n'est proprement que fornication.

Il est certain que l'Homme est né pour aimer, il est certain qu'il est capable d'aimer, mais il n'est pas certain pour cela qu'il

aime fidelement , constamment ,
& veritablement. La Nature &
la Grace luy avoient donnez des
qualitez necessaires , & confor-
mes à ses inclinations. Estant fait
pour la societé , & cette societé
n'estant autre chose , que la fi-
gure de l'amitié qui doit estre
entre les Hommes , il ne faut pas
s'étonner s'il tend à l'union , &
si son cœur ne respire autre chose
que l'amour & l'amitié. C'est
pourquoy les protestations , & les
offres de services luy sont si ordi-
naires ; mais son cœur dément ses
paroles , ou plutôt il se dément
luy-mesme , parce que le peché
l'a corrompu , & qu'il ne luy est
resté que l'amour propre qui l'at-
tache en luy-mesme , & qui le
rend incapable d'une veritable &

sincere amitié. Quelqu'un a dit qu'il y avoit de trois sortes d'ames, des ames pures, des ames à demy corrompuës, & des ames entierement perduës; & l'Ecriture Sainte appelle ces dernieres, des ames vastes & gigantesques, par des termes qui luy sont propres. Nous pouvons dire aussi qu'il y a des cœurs purs, qui n'ont encor rien aimé, ou qui ne sont pas propres à aimer, & on peut les appeller des ames vierges. Il y a des cœurs qui aiment, & qui ont aimé, mais qui ne s'en acquitent pas comme il faut, quoy qu'elles fussent nées pour l'amitié. Il y a enfin des cœurs qui sont des goufres, & des abîmes d'amour. Ils aiment tout le monde, & courent à pas de

Geant d'Objet en Objet. Rien n'est capable de les arrester, & de les remplir; car il y a une coqueterie d'amitié parmy les Hommes, comme parmy les Femmes. L'Amy nouveau a toujours plus de charmes pour eux que l'ancien; contre l'avis de l'Ecclesiastique, qui dit que ce dernier n'est pas semblable à l'autre. Il plaist davantage, mais comme le Vin nouveau, qui en flatant le goust, fait perdre plus aisement la raison. Les nouveaux Amis sont encor comme les jeunes Chevaux, qui donnent du plaisir pour la course, & qui ne sont pas propres pour le service. Qu'on ne se scandalise pas de cette comparaison. J'en ay pour garant le Sage, qui s'en sert sur le

mesme sujet. *Equis emissarius sic
& amicus subsannator, sub omni
supra sedente hinnit.* Qu'il y a
encor de ces Amis railleurs,
qu'on aime parce qu'ils plai-
sent, mais qui se moquent de
ceux qui leur font du bien, &
qui en plaisantant des autres, se di-
vertissent d'eux-mesmes en leur
présence ! Ce sont de jeunes Che-
vaux qu'on nourrit à l'Ecurie
pour le plaisir, & qui jettent
souvent leur Maistre par terre.
L'envie de faire des Amis, est
une passion comme les autres,
& je ne mets guère de différence
entre ceux qui sont foux de tous
les Hommes qu'ils voyent, &
ceux qui sont entestoz de Che-
vaux, de Chiens, de Fleurs, d'Oi-
seaux, & de Peintures. C'est à

Q. de Juillet 1682.

F

qui en aura un plus grand nombre , & à qui s'applaudira de son choix ; mais tout cela ne dure qu'un temps , on change , on s'en repent à la fin de ses jours , & on reconnoist que ce n'est que chagrin , que folie , & que vanité. Faut-il que l'Homme se trompe en Homme comme en autre chose , & qu'il n'en connoisse jamais bien la juste valeur ? La raison qu'en donne Monsieur de la Rochefoucault est belle. C'est, dit-il , qu'il est aisé de connoistre les qualitez de l'esprit , & difficile de connoistre celles de l'ame. Mais bien plus, nous sommes toujours trompez de ceux que nous croyons connoistre à fonds , puis que c'est de nos Amis mesmes. Heureux donc qui a des Amis,

mais encor plus heureux qui s'en peut passer. Cela n'est pas si difficile qu'on s'imagine, puis qu'il nous servet d'ordinaire moins que les autres. Je sçay qu'on ne peut vivre sans le secours des Hommes, & que chacun a besoin de son semblable; mais il n'est pas necessaire d'en faire un Amy pour cela. Ne des-obligeons personne, reconnoissons le bien qu'on nous fait; mais ne faisons pas par nos bien-faits déreglez, des monstres d'ingratitude. N'acablons-pas de nos largeesses, des Gens qui n'ont ny le pouvoir, ny la volonté de nous servir, qui ne nous aiment qu'autant que nous leurs faisons du bien, qui nous méprisent quand nous ne pouvons plus leur en faire, & qui

E ij

nous haïssent quand ils sont convaincus de l'obligation qu'ils nous doivent. Voicy ce qui perd tous ceux qui ont l'inclination généreuse & libérale, & qui ont du panchant à l'amitié. Ils donnent à leurs Amis sans relâche & sans mesure, & jugent de leur reconnaissance par leur hōnesteré. Ils pensent cultiver un champ fertile, qui leur rendra leurs bienfaits au centuple ; mais hélas, ils sement dans une terre ingrate & stérile, qui ne produit pour eux que des ronces, & des chardons. Mais ils reconnoissent trop tard qu'ils ont perdu leur bien, leur temps, & leurs peines. Qu'ils pratiquent donc cette maxime, que si pour avoir des Amis il faut toujours donner, qu'ils doivent

donner peu, rarement, & avec discrétion, afin de donner plus longtemps, & d'estre toujours en état d'entretenir ces Sanfuës, qui les abandonnent lors qu'elles sont pleines, & qu'elles ne trouvent plus de sang.

Mais à quelles facheuses épreuves faut-il connoistre un Amy, puis qu'il faut estre malheureux pour en estre assuré? *Non agnoscetur in bonis Amicus*; & tout au contraire, c'est dans l'adversité que l'Ennemy se fait connoistre, *Non absconderur in malis Inimicus*. Presque aucun n'observe le conseil du Sage, d'estre fidelle à son Amy dans sa misere, afin de se réjouir dans sa prospérité, & de participer à son malheur, pour participer à son he-

ritage ; car il y en a peu qui aiment , ou du moins qui paroissent aimer leurs Amis , lors qu'ils sont malheureux.

*Tantum infelicem nimium dilexit
amicum,*

S'écrioit autrefois Nifus chez le Poëte. Tous sont des Amis à la journée, *est enim amicus secundum tempus sumus*, ou plutôt des Amis du temps , comme on les appelle aujourd'huy , parce que c'est le temps de changer , & d'estre infidelle ; mais voicy un conseil qui m'a autrefois effrayé , & qui est un argument invincible pour détourner de l'amitié , les esprits foibles & crédules qui se perdent par trop de confiance , & d'indiscrétion. *Ab inimicis separate , & ab amicis attende.* Un de nos

Poètes qui reçut un châtiment
aussi rude que sa vie avoit esté dé-
reglée, ne trouva rien de plus
insupportable dans sa disgrâce,
que l'ingratitude de son cher Tir-
cis; mais que l'Homme est foi-
ble ! il s'en plaint moins pour
l'oublier & pour condamner
cette honteuse amitié, que pour
obliger cet Ingrat à l'aimer & à
le servir, contre son gré. Il veut
qu'il s'excuse d'un crime dont il
ne se croyoit pas coupable, ou
du moins qu'il méprisoit, & dont
peut-estre il faisoit gloire.

*Pour le moins fait semblant d'avoir
un peu de peine,
Voyant le précipice où le destin m'en-
traîne.*

*Afin qu'un bruit fâcheux ne me
viennne à blâmer,*

72 Extraordinaire

*D'avoir si mal connu qui je devois
aimer.*

Il avoit un autre Amy , qui en
usoit aussi généreusement que ce-
luy-cy avec lâcheté. Il tâche de
l'émouvoir par cet exemple.

*Damon qui nuit & jour , pour éviter
ce blâme,*

*S'obstine à travailler & du corps &
de l'ame,*

*M'assure pour le moins , en son petit
secours,*

*Que sa fidélité me durera tou-
jours.*

Il se justifie luy-mesme à l'é-
gard de cet Infidelle , & l'assu-
re qu'il est non seulement in-
nocent envers les autres des cri-
me dont on l'accuse , mais encor
qu'il est plus digne que jamais de
son amitié , & de son assistance.

Depuis

du *Mercuré Galant.* 73

*Depuis je n'ay rien fait, & j'en jure
les Dieux,*

*Que d'aimer mon Tircis, tous le jours
un peu mieux.*

Mais ce Poëte devoit estre persuadé, que c'est assez d'estre soupçonné d'un crime, & d'estre en peine, quoy qu'innocent, pour estre abandonné de ces fortes d'Amis. Il devoit donc luy dire avec autant de verité, que de passion,

*Depuis mon accident tu m'as trouvé
funeste,*

*Tu croy que mon abord te doit donner
la peste.*

Enfin ce Poëte conclut cette tendre & longue Elégie, avec la ridicule protestation d'aimer toujours ce perfide Amy.

Q. de Juillet 1682.

G

*Parmy tous mes travaux , sçache que
malgré toy,*

*Je garderay toûjours & mon cœur, &
ma foy,*

Mais telle est nostre foiblesse,
que rien ne nous console de la
perte de ce que nous aimons , &
qu'il n'y a que le service de ceux-
là , qui nous soit agreable. Da-
mon est fidelle.

*Il ne tient pas à luy que l'injuste-
licence,*

*De mes Persécuteurs ne cede à l'i-
gnorance;*

*Il fait tout ce qu'il peut pour écarter
de moy,*

*Les périls qui me font examiner ta
foy.*

Tircis est ingrat & traître,
mais on aime Tircis , c'est de luy.
seulement dont on veut estre ai-

mé, & recevoir du secours. Ce qui me fait dire que les Poètes ne sont pas moins foux en amitié qu'en amour, & qu'ils sont aussi malheureux en Amis, qu'en Maîtresses. Mais je ne m'en étonne pas ; car il faut demeurer d'accord avec M^r Godeau, qu'il y a une étrange antipathie entre eux. Et comme ils ne seroit pas honneste de supposer qu'ils pussent contracter amitié avec des Gens d'un autre caractère, puis que la ressemblance doit faire le principal nœud de cette agreable société, il est veritable de dire qu'il est presque impossible de trouver entre eux, une amitié solide & durable. Je sçay que Socrate a eu son Alcibiade, mais le peu de conformité qu'il y avoit pour

l'âge, la condition, & les mœurs, a fait douter avec raison, que leur amitié fût pure & nette. Senéque a eu son Lucilius, mais il le traite plus en Disciple qu'en Amy ; & je ne voudrois pas d'autre preuve que celle-cy, pour montrer que les grands Autheurs sont peu propres à l'amitié, & qu'ils enseignent une chose qu'ils ne sçau-roient pratiquer. Cicéron a eu son Atticus, mais c'estoit un Homme dont il avoit besoin, & qu'il ménageoit autant par intérêt, que par inclination. Il ne faudroit pas connoître cet Atticus pour le prendre pour un véritable Amy. On ne pouvoit deviner avec lequel d'Hortentius, ou de Cicéron, il estoit le mieux, dit son Histoire. Cependant ces

Orateurs estoient extrêmement jaloux l'un de l'autre, & Rivaux pour l'Eloquence. Il suivoit le party de César, & favorisoit celuy de Pompée. Il conseilloit Brutus, & protegeoit Antoine, lors même qu'il marioit sa Sœur avec le Frere de Cicéron, & qu'il entretenoit commerce de Lettres, avec Auguste. Apres cela, qu'on dise ce qu'on voudra de sa générosité, de sa libéralité, & de sa constance. Aricus estoit un Amy commun, & plus digne de nostre Siecle, que du temps de la République Romaine. Ce qui me le confirme, c'est que Valere-Maxime, qui a ramassé sur le sujet de l'amitié, tous les exemples que Rome luy a pû fournir, n'en fait aucune mention. C'estoit

donc un de ses Amis utiles, qui font leurs affaires en faisant celles des autres; mais du moins on le doit louer de n'avoir pas esté de ces Amis faineans & paresseux, ou plutôt si délicats, qu'ils croiroient qu'il iroit de leur honneur s'ils prenoient le soin des affaires de leurs Amis. Celuy-cy servoit à la fois, les deux Cicérons, Caton, Hortentius, Torquatus, & plusieurs Chevaliers Romains, dans leurs affaires. On trouveroit aujourd'huy peu de ces Amis procureurs, ou si on en trouvoit quelques-uns, ils ne s'en acquitteroient peut-estre pas avec la mesme intégrité que le bon Homme Aticus. Je me suis un peu étendu sur cet endroit, parce que dans le portrait de cet Ati-

cus, j'ay prétendu faire voir un Amy du Siecle, tel qu'on le peut souhaiter dans la société civile, & sur lequel il seroit à propos que tous ceux qui aiment, & qui ont des Amis, se reglassent pour s'acquitter heureusement des devoirs de l'amitié. Montagne dit que, qui les sçait & les exerce, a atteint le sommet de la sagesse humaine, & de nostre bonheur en cette vie. Cependant la difficulté de remplir ces devoirs, n'est pas selon moy, ce qui fait la rareté des Amis. Cette regle du Christianisme, de ne faire à autrui que ce qu'on voudroit qu'on fît à nous-mesmes, 'pouvoit seule y suffire; & comme il est facile de faire son devoir, lors qu'on le fait par inclination, il n'y a rien

G *mij*

de plus aisé que de servir un Amy qu'on aime par raison , & par reconnoissance ; mais on se contente de ne point faire de mal à son prochain , & l'on se dispense de faire du bien à son Amy. Mais s'il est rare de trouver de véritables Amis d'inclination , il est encor aussi rare d'en trouver dans l'amitié intéressée & politique.

Qu'on ne s'étonne pas si j'appelle Amis intéressés , ces Amis que la Raison , la Fortune , & les Affaires, nous font choisir dans la vie. L'amitié la plus désintéressée , dit l'Auteur des Réflexions , n'est qu'un trafic , où nostre amour propre se propose toujours quelque chose à gagner. L'amitié veut estre réciproque , & elle ne le peut estre , sans quel-

que sorte d'intérêt. C'est luy qui joint, & qui unit les Hommes. Sans luy, point de société. L'Homme, selon le Proverbe Italien, vit de l'Homme. C'est pourquoy il cherche son semblable, & s'attache à luy pour jouir du bien qui luy est propre, ou de celui qui est commun à tous les deux. Il n'y a que les Sauvages qui vivent seuls, & sans commerce. Aussi ne sçavent-ils ce que c'est que l'amitié. Un juste & raisonnable intérêt, en peut donc estre le fondement, autant que les Hommes en sont capables dans la corruption du temps, & des mœurs; mais comme il est facile de s'égarer dans cette route, & que par cet intérêt, qui est naturel à toutes les Creatures,

nous nous aimons plus que les autres, il arrive que nous n'aimons que par rapport à nous mêmes, & que nous ne nous attachons qu'autant que nous y trouvons nostre compte. De là vient cette amitié intéressée, qu'on appelle amitié du siècle, que tout le monde décrie, & pourtant que tout le monde cherche. Si un Amy nous oblige, & qu'il ne soit pas récompensé sur le champ, on ne luy reprend pas un autrefois il en demeure là s'il ne fait pis, & s'il ne se plaint pas qu'il a tout fait, & qu'il a tout perdu. C'est dans cette amitié qu'il faut toujours dire des choses plaisantes, & en faire d'utiles, si l'on veut estre aimé & suivy; mais le secret qu'il y a, est de faire beau-

coup d'Amis , afin que l'un nous récompense de l'autre ; ar on cherche icy le profit , & non pas la verité. Ces Amis doivent aller en troupe , & non pas de compagnie , comme parle Montagne. Senèque a dit, que le Sage, se console aisément de la perte d'un Amy , parce qu'il en peut faire un autre aussi-tost ; mais aujourd'huy il n'y a personne qui n'ait cet avantage. Jamais il n'a esté plus facile de se faire aimer. Si Epicure estoit encor de ce siecle, il ne diroit pas que c'est une vie de Lion ou de Loup , que de manger sans un Amy. Chacun a son Amy de table , & à moins que d'estre une Beste féroce qu'on ne puisse hanter , on ne mange point autrement ; mais, comme dit encor

Senéque qui est un grand Maître sur cette matiere, les plaisirs ne fōt pas seuls les amitez, & ce n'est pas à la table qu'on doit éprouver ses Amis. Mais faut-il que la pauvreté & la misère nous en détrompe, & qu'une fâcheuse expérience nous rende sage ? Faut-il que nos Amis soient les premiers, qui nous fassent repentir de nos bien-faits, & que ceux que nous croyons qui nous faisoient honneur, soient les premiers qui nous fassent honte ? Il vaudroit bien mieux n'avoir jamais fait d'Amy, que d'éprouver qu'on n'en a jamais eu ; mais c'est un erreur, l'amour & l'amitié font toujours du mal, & rarement du bien. Pauvre étude que celle d'apprendre à aimer, puis

que les plus sçavans en cet Art, deviennent les plus misérables! Si ce n'est, dit le Philosophe, que je suis toujours à la trace, que pour aimer on n'est pas Amis; comme si toute l'obligation de l'amitié tomboit sur celuy qui est aimé. Du moins je croirois que tout le bien-fait doit estre du costé de l'Amant, & toute la reconnaissance du costé de l'Objet aimé; & c'est ainsi que je comprends le mystere, ou plustost le commerce de l'amour & de l'amitié. Ce trafic doit estre des choses honnestes & vertueuses, mais encor des choses agreables & utiles; & pour entrer dans ce commerce, il faut estre riche & sage, & la seule volonté ne suffit pas; on veut des effets, & de la

réalité. Senéque avouë mesme, que la présence & la conversation, l'emportent de beaucoup sur l'idée & le souvenir de la Personne aimée, & donnent un plaisir bien plus sensible. Disons pareillement que les Présens & les Bien-faits, plaisent & attachent bien davantage, que les caresses, & les belles paroles.

Cette amitié, dira-t-on, est commune, mais n'importe, elle est profitable, & l'on n'en veut point d'autre aujourd'huy. Quand je vois Charon qui fait tant de distinctions sur l'amitié, il me semble voir faire l'anatomie & la dissection d'une Chimere. Est-il possible qu'un Moderne ait eu la foiblesse des Anciens, & que pour paroître plus docte, il ait

esté moins sage, lors mesme qu'il avoit à traiter de la sagesse? Mais un autre est bien plus badin, il dédie à cet Idole un Temple, des Autels, & des Sacrifices; mais à la fin il reconnoist son erreur, & voyant que le peu d'exemples de l'Antiquité, n'est pas suffisant de persuader ses Devots, il avouë ingénuëment qu'une amitié parfaite vient de la grace de Dieu. Il devoit encor ajoûter qu'elle ne se rencontre, & ne se peut contracter qu'avec les Bienheureux, qui sont exempts des défauts de la Nature humaine; mais il a encor meilleure raison quand il dit, que les amitez malheureuses & criminelles, sont des effets de la Justice de Dieu. Le Sage, qui relève infiniment le mérite

& l'excellence de l'amitié, dit
que rien n'est comparable à un
A. y fidelle.

*C'est l'esprit qui te meut, c'est un autre
toy-mesme,*

*C'est l'ame de ton ame, & le cœur de
ton cœur. &c.*

*En trouvant cet Amy vertueux &
fidelle,*

*Croit de la main de Dieu recevoir
un Trésor.*

Mais ce Trésor est semblable à
ceux qui sont en la possession
des mauvais Démons. On les dé-
couvre, on les voit, on les tou-
che ; mais quand ce vient pour les
lever, tout se dissipe, & s'éva-
nouit. Il y a des Gens qui re-
cherchent, comme nous avons
dit, l'amitié de tout le monde. Ils
ont cent Amis à leur suite, & à

leur table; mais ont-ils une affaire, ou se présente-t-il quelque occasion de les employer, *fugierunt & recessi sunt.* Cependant cette amitié devrait estre puissante dans l'Homme, puis qu'elle est plus forte que la mort, elle est plus forte que le sang, & la Nature. On manque tous les jours à ses Parens, sans crainte, & sans honte; mais on ne manque jamais à ses Amis, sans lâcheté & sans infamie. Il y a de l'injustice d'abandonner un Parent; mais le droit défend d'abandonner un Amy. Qui aime une fois, doit toujours aimer, & rien ne le doit separer de ce qu'il aime; ce ne peut estre ny son humeur, ny les qualitez de la Personne, parce qu'on a

Q. de Juillet 1642.

H

dû les connoître avant qu'e de s'engager à l'aimer ; ce ne peut estre ses malheurs & les traverses de la Fortune , parce que c'est pour cela mesme que l'amitié est établie , & que nous jurons à nos Amis de les servir , & de ne les abandonner jamais. Cela est si vray , que nous cachons toujours l'espérance que nous pouvons avoir sur leur prospérité. On est inutile aux Amis heureux , & toute la tendresse ne va qu'à les assurer , que si cette prospérité change , rien n'est capable de nous faire changer.

Quoy que l'amitié soit donc aussi rare que le Phénix , on peut dire neanmoins qu'il n'y a point de Siecle qui n'en aitourny quelques exemples , pour la con-

damnation des Fourbes & des Infidelles , & pour la consolation des Sages & des Vertueux. Il n'y a pas longtemps qu'un Gentilhomme de Normandie, Province un peu décriée pour ce sujet, avoit fait amitié dans sa jeunesse avec un Provençal , & tous deux s'estoient jurez une fidelité inviolable ; mais la Fortune les ayant séparés , l'éloignement des lieux rompit leur commerce , & ils furent près de vingt ans sans avoir nouvelle l'un de l'autre. Pendant ce temps-là le Provençal eut une affaire, pour laquelle il fut arresté prisonnier, & où il y alloit de la vie. Il se souvint dans sa disgrâce de son Amy Normand, & trouva moyen de luy faire sçavoir l'état où il estoit réduit,

H ij

& le beſoin qu'il avoit de luy. Le Normand, ſurpris & touché du malheur de ſon Amy, ne balançoit point ſur ce qu'il avoit à faire, & ſans s'arreſter à conſiderer qu'il pouvoit honneſtement ſe défendre de ſecourir un Homme éloigné de deux cens lieux, & preſque effacé de ſa mémoire, qu'il eſtoit avancé en âge, & chargé d'une grande Famille qu'il ne pouvoit abandonner ſans injuſtice, enfin qu'il s'expoſoit à la colere du Prince & à la rigueur des Loix; ſans s'arreſter, diſ-je, à toutes ces conſidérations qui eſtoient capables de refroidir le zele de tout autre que d'un Normand, il part ſans en rien dire à perſonne, & arrive en poſte, au lieu où ſon Amy eſtoit arreſté. Il apprit qu'il

estoit condamné, & qu'on le gardoit si exactement, qu'on ne pouvoit ny luy parler, ny luy écrire; cependant apres avoir reconnu la Place, & examiné curieusement tous les dehors de sa Prison, il se rendist la nuit prochaine sous la Fenestre de la Chambre de son Amy du costé qui regardoit la Mer, qu'il avoit passé à la nage. On ne peut dire quel fut l'étonnement, & l'admiration du Provençal, lors qu'à quelque petit signal qu'il luy donna, il vit le cher Amy qui venoit le délivrer, ou mourir avec luy, s'il ne pouvoit y réussir. Helas, luy dit-il, vous exposez bien généreusement vostre vie pour moy, mais inutilement, mon cher Amy; car vous sçavez que je ne

nage point, & il n'y a point d'autre moyen de me tirer d'icy que par ce Trajet, qui est si large & si rapide, que je crains bien que vous n'ayez pas assez de forces pour le pouvoir repasser sans péril. Ne craignez rien, luy répondit le fidelle Normand, descendez-vous par cette fenestre qui est facile, & ne vous mettez pas en peine. Je vous passeray sur mon dos, & j'espere que nous en viendrons à bout. Le Provençal charmé de son courage, se descendit, & comme une autre Arion passa la Mer sur le dos de cet officieux Dauphin, qui luy ayant fait tenir un Cheval & des Habits de l'autre costé du Rivage, le fist passer en Angleterre, d'où ensuite il ménagea sa grace, &

son retour en France.

Je suis donc obligé de conclure apres cet exemple, qu'il est des Amis en tous temps, & en tout Païs; mais encor que la marque la plus essentielle pour les reconnoître, est lors qu'ils s'intéressent plus dans nos affaires que nous mesmes, & que dans l'occasion ils exposent leur vie pour nous. Ce n'est donc pas icy une invective contre l'amitié; j'ay prétendu faire voir seulement dans ce Discours, que les veritables Amis sont rares, qu'il faut de grandes précautions pour les faire, & de grands ménagemens pour les conserver; enfin qu'on y doit faire peu de fonds, & qu'il ne faut pas trop s'y attacher; & de la sorte, ce Discours pourra

servir à consoler ceux qui n'ont
jamais trouvé d'Amis, qui les né-
gligent, ou qui les perdent.

DE LA FEVRERIE.

*Voicy ce qui m'a esté envoyé sur
les deux Enigmes du Mois de Juin,
dont les Mots estoient le Vent &
la Glace.*

I.

JE doute, aimable Iris, que ton cœur
soit constant;

Pour toy j'ay beau souffrir un éternel
martire,

Te le dire le jour, & la nuit te l'écrire,
Je voy que mes soupirs ne sont rien que
du Vent.

Il ne tiendrait qu'à toy, Beauté char-
mante & fiere,

De me faire parler tout d'une autre ma-
niere.

LI M. G.

II.

JE ne m'étonne pas, adorable Camille,
Que vous ayez trouvé l'Enigme si
facile,
Et qu'aucune jamais ne l'ait paru si peu.
Le rapport aux Objets est de grande
efficace.
Jugez donc là-dessus ; moy je suis tout
de feu,
Et vous êtes toute de Glace.

DROÜART DE ROCONVAL,
de la Porte S. Antoine.

III.

Quelques maux que la Peste fasse,
Ils peuvent s'en aller au Vent.
Qui veut les éviter, n'a qu'à changer de
place ;
Mais aimer un Objet dont le cœur est
de Glace,
Il faut là demeurer, & mourir bien sou-
vent.

DAUBAINE.

Q. de Juillet 1682.

I

IV.

IE ne sçay ce que je dois dire
 Sur ce que dans ce mois met *Mercur*e en
 avant.

N'importe, dans l'ardeur d'écrire
 On s'élève, & l'on va souvent
 Contre son espérance aussi loin qu'on
 desire.

Je vay donc en tout cas mettre la plume
 au Vent.

L'Infante à l'Anagramme,
 Ange de cœur haut,
 de Roüen.

V.

Avec ton esprit profond,
*Mercur*e, rien ne te passe,
 Dans un temps où tout se fond,
 D'enterrer si bien ta Glace.

Mad. JAMART, & son aimable
 Frere, du Pré S. Gervais.

VI.

Ifette s'appliquant aux *Enigmes* du
 Mois,
 Resvoit, & se mordoit les doigts.

* Je n'en viendray jamais à bout, quo y que
je fasse,

Me dit-elle. *Tyr*sis, expliquez les de
grace.

Helas! luy dis-je alors, par mes soupirs
souvent

La premiere est marquée, ils ne sont que
du Vent;

Vostre cœur est remply de l'autre, & c'est
la Glace.

I. B. GIRAULT.



Vous craignez, *Vignerons*, & vous
avez raison,

Que la *Vigne* aujourd'huy ne change
cette face,

Qui semble vous promettre une belle
moisson,

Puis qu'en cette saison il est un Vent
de Glace.

R. DE S. MARTIAL.

I ij

VIII.

Quel peut donc estre, Mercure,
 La cause de vostre chagrin,
 Qu'en un temps où rit la Nature,
 Vous venez nous donner un Vent si peu
 serein?

La Blonde à l'Anagramme,
 L'Offencée à servir, de
 Magny.

IX.

AMis, ça, buvons à longs traits
 De ce Vin délicat, & petillant, & frais,
 C'est le doux plaisir de la vie.
 Quoy, n'est-ce pas avec raison
 Que dans cette ardente saison
 Mercure à boire nous convie?
 Il a déjà rincé, par un soin sans égal,
 Flacons, Hanaps, & Brocs, Pots, Verres,
 Coupe, & Tasse,
 Puis qu'il a le dessein dans ce charman
 Régale
 De nous faire boire à la Glace.

RAULT, de Rouen,

X.

POur chasser mes soupçons, *Iris* me
dit souvent,
Que sur tous mes Rivaux j'ay la premiere
place;
*Mercur*e, quelle foy prendray-je sur du
Vent,
Et sur un cœur pour moy toujours rempli
de Glace?

ROQUILLE, Chanoine de l'Eglise
Cathédrale de S. Gervais
de Soissons.

XI.

IL semble, cher *Damon*, dans cette con-
joncture,
Que tout change dans la Nature.
De ce dernier Hyver, plaisant pour sa
douceur,
Le Printemps a tenu la place;
On en a ressentý la nuisible rigueur,
Et toute la Terre estoit lassé
D'y voir au lieu de la chaleur,

I iij

*Regner avec la pluye un Vent froid comme
Glacé.*

AVICE, de Caën, Ruë de
la Harpe.

XII.

JE croy *Mercur*e un Dieu d'une grande
prudence,
Et chez qui le secret est caché bien avant;
De tout ce qu'il dit, & qu'il pense,
On n'en a pas le moindre Vent.

La Nympe à l'Anagramme,
Je touche dans l'ame, de
Tilliers pres Verneüil.

XIII.

LA Glace, il est bien vray, ne reçoit
jamais l'estre
Qu'au milieu de l'Hyver qui la fait tou-
jours naître;
Mais que luy serviroit d'estre produite
au jour
Par ce triste Vieillard, dont la froide
puissance
Luy donne en tremblant la naissance,
Si l'Été ne venoit la servir à son tour?

*C'est par son seul moyen qu'elle plaist à
la Cour,*

*Que d'un lieu fort obscur on la porte à
la Ville;*

*Et quoy que cet honneur luy soit vendu
fort cher,*

Elle ne peut luy reprocher,

*Sçachant que sans chaleur elle n'est pas
utile.*

*C'est donc peu que l'Hyver la produise
au Berceau,*

*Puis qu'en rien il ne peut la rendre ne-
cessaire.*

*L'Eté fait beaucoup plus, quoy qu'il soit
son contraire,*

*En luy donnant le Vin, pour glorieux
Tombeau.*

ALCIDOR, du Havre.

XIV.

F*atigué des douçurs que certaine
Marquise,*

*Dont j'ay sans y penser catibé la fran-
chise,*

I iij

*Me contet l'autre jour, je feinis d'estre
mal,*

Et la lessè sùlette à l' Arsenal.

De là je bins à la pointe de l' Isle;

*Certain Norman, se piquant d'estre
havile,*

A debiner les Enimes du Mois,

M'avorde, & do sa nièse boix

*Liscz-bons, me dit-il, quelquefois le
Mercure?*

(Le Fat me fêset une injure.)

Velle demande! Ouy, je le lis,

Et debine toujours, luy dis-je, les Enimes.

*Et moy, répondit-il, je les esplique en
rimes.*

Plût à Diû qu'on donna de Prix,

*Je les gagnerez tous. Quelle rodomon-
tade!*

*Sâns-doute qu'au cerbân cet Homme
êtet malade.*

*De Prix? Ah cadedis! que j'en aurez
soubent!*

*Je trouve tous les Mots plus bite que
le Bent,*

*Et je créberois sur la place,
Plutôt que n'aboïr pas toujours fendu
la Glace.*

LE VARON D'AUVAINÉ.

XV.

L*A gloire d'Agrippa vient de son
Pantéon,
Alcide a fait du bruit comme vainqueur
d'Anthée;
Bacchus se fit honneur d'avoir puny
Panthée,
Les Muses ont rendu celebre Ana-
créon.*



*La Chasse fait encor souvenir d'A-
ctéon,
LOUIS brille en poussant l'Herétique
& l'Athée.
S'estre pû transformer, sert d'éloge à
Prothée,
Le Martyre est un lustre à Saint Pan-
taleon.*



*Alexandre est fameux d'avoir conquis
l'Asie,*

106 *Extraordinaire*

*Plante doit son renom au Comique
Sofie,
Homere au bel Ob!et qu'il chante éclos
d'un Oeuf.*



*La gloire de Daphnis, ce pourquoy son
cœur boufe,
C'est d'estre en fait d'Enigme un peu
moins sot qu'un Bœuf,
Que s'il manquoit de Vent, de rage il
feroit pouf.*

DAPHNIS, D.L.R.N.S.A.

XVI.

JE brûle pour une Belle,
Et ne comprends pas pourquoy;
Plus j'ay de chaleur pour elle,
Plus elle est froide pour moy.
Amour, toy qui fais ma flâme,
Pousse jusque dans son ame
Les rayons de ton Flambeau.
Si tu veux les y conduiro,
Bientost ils sçauront réduire
Ce qu'elle a de Glace en eau.

VARLET.

XVII.

IRis, que j'aime tendrement,
Ne veut point écouter mes soupirs &
mes plaintes,
Autant en emporte le Vent;
Plus je luy conte mon tourment,
Plus l'Ingrate se rit de mes vives at-
teintes.
Mais elle a beau me maltraiter,
Rien ne sçauroit me rebûter,
Ses mépris, son inliférence,
Ne peuvent rien sur ma constance;
Je m'accôûtume à ces rigueurs,
Et quelque mal qu'elle me fasse,
Quand je devrois enfin mourir dans mes
malheurs,
Je ne puis pas pour elle avoir un cœur
de Glace

LE BERGER ALCIDON, du
Fauxbourg S. Victor.

XVIII.

M'Enquérant l'autre jour d'un cer-
tain grand Sçavant,
Si l'Enigme du Mois se pouvoit bien
comprendre,

*Il me répondit en resvant,
Avez-vous donc perdu la faculté d'en-
tendre*

Que vous n'entendez pas le Vent?

*La Blonde à l'Anagramme,
D'un aimable Génie.*

XIX.

L'*Autre jour un Vieillard reprochoit
à Philis,
Qu'elle n'avoit pour luy que froideurs,
que mépris.*

*Helas, que voulez-vous, dit-elle, que j'y
fasse?*

*L'Hyver ne peut causer que frimas, &
que Glace.*

*L'ABBE' DE CAPDEVILLE, de
la Rue des Bons Enfans.*

XX.

I*E promets tout, mais fort souvent
Mes promesses s'en vont au Vent;
Et si, pour peu qu'un Berger fasse,
J'ay pour luy le cœur tout en feu,
Il faut pourtant qu'il fasse peu
Pour me le rendre tout de Glace.*

*Oüy, Mercure, voila comment
L'on fait naître & mourir la flâme
De la Bergere à l'Anagramme,
Aime à changer d'Amant.*

V XXI.

*Os présens sont de conséquence,
Mais fort à contre-temps, & tels qu'au-
paravant;*

*On vous fait en vain remontrance,
Autant en emporte le Vent.*

F. FOURMY, de Baugé en Anjou.

XXII.

M*Irtil, on est icy jaloux
De voir un Berger comme vous;
Vous vous tenez caché, mais vostre E-
nigme obscure
Ne laisse pas d'orner beaucoup nostre
Mercure.*

*A Paris on en fait grand cas,
Entre les Oedipus chacun veut prendre
place.*

*Mais qui n'a rien plus chaud, ne se brû-
lera pas,*

Car à mon avis c'est la Glace.

LABBE', Medecin de la Fleche.

XXIII.

BErgere, eh quoy, mesme en Eté
Le froid paroist sur ton visage?
Dis-moy de quel mauvais présage
Me menace ta cruauté?
Dis-moy quel Vent éteint la flâme
Qui pour moy de tout temps échauffoit ta
belle ame.
Est-ce que tu veux me chasser?
Non, non, ne pense pas qu'aucun prenne
ma place,
Je tiendray bon toûjours, dûsses-tu m'of-
fencer;
Je boiray tes rigueurs, comme on boit à
la Glace.

LE BERGER D. L.

XXIV.

POur l'Enigme, aimable Artenice,
Vous avez l'esprit trop sçavant;
Dans ce qui dépend du caprice,
Il n'est qu'une teste à l'évent.

La Poitevine à l'Anagramme,
A traits de Nymphe, de
Fontenay le Comte.

XXV.

Faut-il vous mener par la main
Jusqu'au terme, Cloris, vers où vostre
esprit chasse?

Seule ne sçauriez-vous faire quelque
chemin,

Quand on vous a rompu la Glace?

La Mignonne à l'Anagramme,
Génie nay du Ciel, de Troyes.

XXVI.

AMour, voudrois-tu bien m'ap-
prendre,

Toy qui connois Iris, quel chemin il faut
prendre,

Afin d'aller droit à son cœur?

Je l'ay cherché toute ma vie,

Et par la gloire, & par l'honneur;

Enseigne le moy je te prie,

Le Vent de mes soupirs m'y conduit tous
les jours,

Ces fidelles Courriers des plus tendres
amours,

L'esclat de ses beaux yeux m'éclaire dans
la trace,

*Mais, hélas! tout m'y nuit, jusqu'à l'eau
de mes pleurs;
Au lieu de l'amollir, elle en fait de la
Glace,
Tant ce qui vient de moy luy cause des
froideurs;
Ce cœur n'a point d'entrée, il est inacces-
sible;
Ah! si le mien est pris pour avoir eu des
yeux,
Ou réchauffe le sien, Cupidon, tu le peux,
Ou qu'elle ait ton Bandeau pour estre
moins visible.
Je suis au desespoir, implorant ton se-
cours,
Et je crains bien qu'enfin il me soit inu-
tile,
Car celui qui veut suivre, en chemin
difficile,
Un Aveugle, un Enfant, s'égarera tou-
jours.*

GYGES, du Havre.

XXVII.

Vous m'accablez de Questions
frivoles
Dessus l'Enigme, & me dites souvent
Que je réponde à toutes vos paroles;
Ah! souffrez donc que je prenne mon
Vent.

L'Amant à l'Anagramme,
Scus la Justice est ma Baniere.

XXVIII.

Vous me demandez si souvent
Pourquoy faire choix d'un Con-
vent,
Quand on peut demeurer au monde
avecque grace?
C'est que je ne veux point d'un état
décevant,
Aussi peu stable que le Vent,
Aussi fragile que la Glace.
La Postulante à l'Anagramme,
Tend ferme, à l'Habit élé
de Houdan.

Q. de Juillet 1682. K

Cette Enigme ressemble aux discours
d'un Amant,

Qui vient vous prescher sa constance;
Donnez-vous seulement un peu de pa-
tience,

Autant en emporte le Vent.

La Belle Insensible de la
Ruë de l'Arbre-sec.

XXX.

N'Espere plus, Galant Mercure,
Que je me donne la torture
A deviner tes Enigmes du Mois.
J'en suis trop las dès la premiere fois.
Croyant trouver quelque Piece nouvelle,
Ce que tu donnes fort souvent,
J'ay bien voulu me rompre la cervelle,
Et je n'ay trouvé que du Vent.
Encor si c'estoit là tout, passe.
Mais ce que je ne puis souffrir,
Tu nous as donné de la Glace,
Et le grand froid me fait mourir.

Le Pere des quatre Filles du
Fauxbourg S. Victor.

V XXXI.

*Vous craignez d'estre terrassée
Par la difficulté de l'Enigme passée.
Vous sentez-vous l'esprit si foible & si
mouvant?*

*Allez, belle Philis, quittez cette pensée.
Mettez-vous au dessus du Vent.*

*L'Habitant en esprit,
du Pré S. Gervais.*

SS
SS

K ij

SS222.SS2SS222.2SSS

T R A I T E'
DES LUNETES.DEDIE' A MONSIEUR,
DUC DE BOURGOGNE,Par M^r Comiers d'Ambrun, Pre-
voft de Ternant , Professeur
des Mathématiques à Paris.*Contenant la Science de la Veuë, l'An-
cienneté des Lunetes , leurs différen-
ces , leur construction , leurs effets ;
Les découvertes qu'on a fait dans le
Ciel par le Télescope , & sur la Terre
par les Microscopes , & enfin les noms
de leurs veritables Inventeurs.*

ON ne sçauroit parler des
Lunetes sans faire leur élo-
ge , si on juge du merite des cho-

ses par les innocens plaisirs, & par les grandes utilitez qu'on en reçoit. Cet Instrument diafane, est un nouveau miracle de la Nature & de l'Art, par lequel les Mathématiciens ménagent si adroitement suivant les loix de réfraction, les rayons qui d'un chacun des points d'un corps lumineux ou illuminé, tombent divergens sur un Verre, qui a du moins une de ces deux superficies sphérique, qu'ils résuscitent la vue aux Vieillards par le moyen des Bezicles à Verres convexes; grossissent & rendent visibles les plus petits atomes, par le moyen du Microscope; & approchent par les Télescopes les objets que leur trop grand éloignement dans le vaste abîme de la profon-

deur des Cieux , avoit dérobé à nostre veuë depuis la naissance du Monde.

L'œil de l'ame , qui au dire des Platoniciens , s'aveugle & s'enfevelit dans l'étude des Sciences ordinaires , reverdit & rajeunit par l'étude des divines Mathématiques , *oculus animæ qui ab aliis scientiis obcatur defoditurque , à solis mathematicis recreatur ac reviviscit* , & principalement dans la Dioptrique , qui démontre si visiblement dans les tenebres d'une Chambre noire , tous les mysteres de la veuë , & des rayons de la lumiere , qui se rompent en entrant & en sortant des Verres spheriques. C'est la Dioptrique qui enseigne de quelle sphericité doivent estre taillez les Verres,

suivant les veuës différentes, & suivant les différentes especes de Lunetes ; & comment , & en quel nombre , & à quelle distance ils doivent estre assemblez dans les Microscopes , & dans les Télescopes , afin que les rayons émanez divergens de chaque point de l'objet , rendus convergens ou parallels , ou moins divergens , l'objet paroisse sous un plus grand angle ; c'est à dire, forment leurs especes ou images plus grandes sur la Retine , d'où viennent les admirables effets des Lunetes , qui font les plus agreables plaisirs des sens.

Comme pour acquerir une parfaite connoissance de la Nature, on doit commencer par l'opération des sens, puis que l'ame

ne connoist rien de Phisique que par l'entremise des organes du corps, les Mathématiciens qui ont toujours esté les veritables Sçavans, aussi-bien que dans ce docte siecle, que l'Autheur du Livre de la *Contiguité des Corps* de l'année 1679. dans la 2. p.^{re} accuse *d'avoir tres-peu de vray discernemēt*, ont perfectionné si avantageusement l'opération de l'organe de la veüe, qui est le plus noble des Sens, & ont découvert en fort peu d'années, plus de choses, & fait plus de progrès dans la Science naturelle, que toutes les Ecoles d'Aristote avec tous leurs raisonnemens Métaphisiques n'avoient pû faire pendant le cours de plusieurs siecles. C'est ce qui a obligé le R. P. Deschalles Jesuite,

suite, de s'écrier dans le second Volume de son *Mundus Mathematicus* en la page 609. *Nescio quo facto jam ab aliquibus seculis peripateticorum Schola, Metaphisicis commentationibus animum intendit, ut res Physicas omnino negligere videatur.*

Les Ouvrages du Createur qui sont les plus admirables, dans leur grandeur, dans leur élévation, & dans leurs mouvemens, comme l'Anneau & les deux Lunes qui roulent autour de Saturne, les quatre Lunes ou Satellites de Jupiter, &c. estoient du temps de David, par le manque de grandes Lunetes, du nombre de ceux que l'Ecclesiastique Chapitre 11. & 43. disoit estre cachez aux yeux des Hommes, *Mirabi-*

Q. de Juillet 1682.

L

lia sunt opera Altissimi, & gloriosa, & abscondita, & invisibilia opera illius. Il eust raison d'assurer que Dieu avoit créé dans les Cieux tant d'Astres, qu'on n'en voyoit qu'un petit nombre. Multa abscondita esse majora his & pauca eos vidisse operum ejus.

Les Lunetes de longue vueë font par conséquent de grands & persuasifs prédicateurs muets, qui en faisant voir dans les vastes étenduës du Ciel la grandeur, la beauté, l'arrangement, & les révolutions de ces Planetes autrefois invisibles, font connoistre visiblement leur Createur, puis que dans le Chap. 13. de la Sageſſe, il est dit, à *magnitudine speciei, & creatura, cognoscibiliter potest eorum creator videri.*

En effet , l'Astronomie dans son enfance mesme , & lors qu'elle avoit encor la veuë tres-courte , suffit, si on croit Joeseph dans le premier Livre Chap. 8. *des Antiquitez Judaïques* , à porter Abraham de reconnoistre & prescher, qu'il n'y avoit qu'un Createur & Recteur de l'Univers , & qu'à luy seul tous les Hommes doivent rendre leurs hommages. Et au sujet de la Comete , qu'on a observé depuis le 23. de ce mois d'Aoust au dessus de la teste des Gémeaux, la sienne estant ronde, & bien terminée , & de la couleur de Jupiter , & du diametre des Etoiles de la premiere grandeur, laquelle poursuit avec vitesse & suivant l'ordre des Signes , sa route particuliere entre la grande

Ourse & le Lion , pour passer dans les parties méridionales du Ciel ; j'adjoute avec le Prophete Isaye Chapitre 7. *Ne craignez point , & que ton cœur ne s'épouvante par les Lueuës de ces Tisons ardens.*

Puis que les Cieux parla grandeur de ces Astres , par leur situation & mouvemens réguliers, preschent, comme dit David , la gloire de Dieu , mais à present d'une nouvelle maniere , si sensible aux esprits mesme les plus grossiers ; il suffit de presenter une grande Lunete aux Infidelles , & leur dire avec le Prophete Isaye Chapitre 20. *Levate in excelsum oculos vestros , & videte quis creavit hac ?* Regardez les grands & merveilleux Ouvrages qui roulent si librement , & avec

tant de régularité dans la vaste étenduë des Cieux, & jugez par là de la grandeur & de la puissance de celuy qui les a créez, & qui les meut par un seul acte de sa volonté. Ces Infidelles voyant tant de merveilles inconnuës à leurs Peres, ne manqueront pas de s'écrier, comme fit autrefois le Prophete Baruch au Chapitre 3. *O Israël quam magna est Domus Dei, & ingens locus possessionis ejus, magnus est & non habet finem ?* O Chrétiens, que la Maison de vostre Dieu est grande ! Luy seul est le Dieu des Dieux, tres-infiniment puissant.

Voir, n'est que sentir le pousse-ment que les rayons de la lumie-re pure ou modifiée, qu'on appelle couleur, font sur la Retine

L iij

au fond de l'œil ; c'est pourquoy nous connoissons mieux la lumiere , & les couleurs par le sentiment de la veüe qui en est le seul juge , que par aucune définition. Il n'y a de mesme rien si difficile que la definition de la veüe ; & d'autant que nous n'avons point de pensées plus vives , & plus expressees que celles-là , toute définition sera toujours beaucoup moins claire. Je laisse donc au Péripatéticiens toutes ces disputes inutiles , me servant des beaux termes de M^r l'Evesque de Glandève , dans le 4. Livre N. 17. de *Delphini seu prima Principis institutione*.

*Talia Clamosi vestiget turba Licai,
Splendidaque insanas pascant deliramenta.*

*Id quod inexhausta testantur jurgia
litis.*

Et parce que ce docte Prélat
ajoute,

*Indecoris foret , at Princeps quem
nulla,*

Mathesis imbuit, &c.

& que je revere le dire de Var-
ron *Lib. 8. de Lingua Latina. Omnis
oratio cum debeat dirigi ad utilitatem,
sit aperta, & brevis; aperta ut intel-
ligatur, brevis ut cito intelligatur,*
Je veux déduire Mathématiquement,
& à mon accoustumée d'un
stile Laconique, tout ce qui con-
cerne la Veuë & les Lunetes.

Par ce mot, Lunete, nous en-
tendons un Tuyau droit & Cy-
lindrique, dont chaque bouche
ou ouverture paroist garnie d'un
Verre, qui a du moins l'une de

L iij

ses deux superficies sphériquement convexée. Le Verre qui est au bout de la Lunete qu'on présente à l'objet , est appelé *Verre Objectif* , & par semblable raison , celui qui est à l'autre bout est nommé *Verre Oculaire* , parce qu'on l'aproche de l'œil pour regarder les objets.

Pour comprendre l'effet des Lunetes , il faut premierement connoître l'usage particulier de chacune des parties de l'œil , qui est l'organe de la veuë que Galien appelle un *Membre divin*. Voyez-en le Profil ou Section faite du long de l'Axe , dans la premiere Figure de la seconde Planche.

C'est une verité démontrée même par l'expérience , que la

vision qui est l'opération de l'ame, se fait ensuite des especes ou images des objets peintes en miniature sur la Retine au fonds de l'œil, par les radiations de lumiere pure ou modifiée, qu'on appelle couleur; car les especes des objets ne sont autre chose que la terminaison de la lumiere modifiée, par le différent arrangement des parties de l'objet, lesquelles réfléchissent les rayons de lumiere apres les avoir diversément rompu, dispersé, & affoibly par le mélange des points ombrageux, qui causent les différentes impressions sur la Retine; c'est pourquoy Albert le Grand a eu raison de dire, que les couleurs de la Queue du Paon, & du Col du Pigeon, *mille averse radiante sole*

colores, n'ont point d'autre causes que la lumière; qu'elles n'en diffèrent point, & qu'enfin la couleur & la lumière est la même chose, toutes les couleurs étant réelles, & provenant de différentes refractions & reflexions, qui causent sur la Retine de différents assemblages, teintes, ou conjugaisons de points d'ombre, & de lumière, dans la peinture de l'objet.

Comme chaque point de l'objet rayonne sphériquement de toutes parts *Figure I.* tous ces rayons de lumière partent divergens, & s'écartent toujours davantage; c'est pourquoy à mesure que l'œil s'éloigne, il reçoit moindre quantité de rayons de chaque point de l'objet, & s'il

est trop éloigné, il en reçoit si peu, que leur impression sur la Retine, n'est pas assez forte pour en estre formé la vision.

• Ces rayons divergens d'un chacun des points de l'objet, se resserrent en pénétrant la tunique cornée, & estant entrez dans l'œil par la prunelle, tombent comme paralleles ou peu divergens sur l'humeur cristalin, qui sert de base à autant de cones de radiations, qu'il y a de points sur la surface visible de l'objet, qui sont les pointes ou sommets de ces radiations; c'est pourquoy toute la surface de l'humeur cristalin, *Figure IV.* est par tout couverte des rayons de la radiation de tous les points de l'objet, d'où il s'ensuit que les rayons y estant

dans un parfait meſlange & con-
fuſion , l'humeur criſtalin ne peut
eſtre l'organe formel de la Veuë.

Tous ces cones de radiations
Figure IV. ſe renverſent dans
l'œil par la réfraction que chacun
des rayons ſouffrent en pénétrant
l'humeur criſtalin , qui eſt con-
vexe des deux coſtez ; & les
rayons divergens de chaque cone
deviennent convergens , & for-
ment en ſe reſſerrant un cone op-
poſé au premier , dont la baſe eſt
la meſme ſur l'humeur criſtalin,
mais le ſommet ou la pointe a-
boutit à la rétine , ſur laquelle ils
impriment l'image renverſée de
l'objet. Le R. P. Zucchius Jé-
ſuite , l'a expérimenté dans l'œil
d'un Homme , *Figure IV.* Plan-
che I. qu'on venoit de tuer. Le

Chevalier Pompilio Tagliafer, tres-expert Anatomiste, en ayant adroitement osté au derriere de l'œil les muscles, & les tuniques opaques, jusqu'à la retine qui est l'organe formel de la Veuë, bien que M^r Mariote, si connu parmy les Sçavans, ait donné cette qualité à la choroïde, comme on peut voir dans le docte Journal des Sçavans de M^r l'Abbé Galloys du 17. Septembre 1668. & dans celui du S^r de la Rocque du 31. du mois d'Aoust 1682.

Comme toute la Dioptrique dépend de la réfraction, que les rayons souffrent en entrant de l'air dans le Verre, qui le fait rompre en le serrant contre la perpendiculaire d'un tiers de l'angle d'inclinaison, qu'ils faisoient

avec la même perpendiculaire, & en sortant du verre dans l'air, se brisent en s'éloignant de la perpendiculaire de la moitié de leur angle d'inclinaison; il faut d'abord sçavoir que si les angles d'inclinaison sont moindres que de 15. degrez, leurs angles de réfraction garderont la même raison que leurs arcs, car jusques à 15. degrez le *Sinus* sont presque entre eux comme leurs arcs, ce qui fait que si l'objet visible n'estoit qu'un point aussi éloigné que le Soleil, les rayons de ce point tombant Physiquement parallèles sur un Verre convexe, découvert de 30. degrez, & opposé directement à l'objet, se réuniroient Physiquement à un même point; car les rayons plus late-

raux n'auroient que 15. degrez d'inclinaison ; mais il n'en seroit pas de mesme des rayons des points latéraux de l'objet , qui auroient une plus grãde inclinaison avec la perpendiculaire tirée sur la surface du Verre , soit plane ou convexe.

Il est à propos de remarquer icy la regle generale , pour avoir tous les angles de réfraction des angles d'inclinaison au dessus de 15. degrez. En voicy l'*Analogie*.

Comme le sinus d'un angle d'inclinaison, au dessous de 15 degrez, comme par exemple 6,

Est au sinus de son angle de réfraction, de 4 degrez.

Ainsi le sinus de tout angle d'incli-

*naison , au dessus de 15 degrez ,
Est au sinus de son angle de ré-
fraction.*

Revenons à ces cones de radiations , lesquels ayant penetré l'humeur cristalin , forment par les loix de la refraction ces cones renversez , qui sont comme autant de pinceaux , formez par les rayons de lumiere , qui par leur pointe impriment & peignent sur la retine chacune son point de l'objet.

• Plus l'ouverture de la prunelle est grande , plus il entre dans l'œil des rayons de chaque point de l'objet qui forment ce pinceau optique , & par conséquent la peinture de l'objet est plus forte ; c'est pourquoy nous voyons

beaucoup mieux les objets éloignent, lors que l'œil est à l'ombre, ou que nous regardons à travers le poing à demy fermé; car à l'ombre la prunelle s'ouvre davantage, & de plus les rayons des objets, que nous ne voulons pas considérer attentivement, n'entrant point dans l'œil, la sensation d'un seul objet, est beaucoup plus forte.

La prunelle estant trop ouverte, la vision de l'objet est confuse, parce que sa peinture n'est pas distincte sur la retine; d'autant que l'humeur cristalin ne peut réunir à un mesme point, les rayons qui tombent sur luy trop obliquement; les especes se confondent avec les autres sur la retine. De plus les objets proches

Q. de Juillet 1682. M

& fortement éclairez , comme
 . aussi les couleurs vives & éclatantes , blessent la retine par leur trop de chaleur ; car la lumière n'est jamais sans chaleur , comme sçavent les Philosophes, c'est pourquoy on perd la veuë en regardant fixement le Soleil, car ses rayons se réunissant , forment leur foyer sur la retine , & brûlent cet organe formel de la veuë. Ceux qui voyagent l'Hyver, souffrent beaucoup par la blancheur de la neige , qui est la lumière qu'elle refléchet dans l'œil.

Le P. Zucchi^{us} Jésuite de Parme , en la page 37. du 2. Tome d'*Optica Philosophica* , que j'eus soin de faire correctement imprimer à Lyon en l'année 1665. dit qu'à un Pere de leur Compagnie

gnie, la prunelle s'ouvrit si étrangement dans sa vieillesse, qu'il ne voyoit aucun objet, à quoy il remédia, le faisant regarder par un trou d'un quart de ligne de diametre, fait sur une *Lame de Métal*, *Figure III.* On fait ces pinnules mobiles, pour ajuster plus facilement leurs ouvertures vis-à-vis les centres de la prunelle des yeux. Lors que les platines de ces pinnules mouvantes, portent une petite boiste de cuivre d'environ trois lignes de profondeur, son fond qu'on met du costé de l'œil, aura un trou d'un tiers de ligne ou environ, & la platine aura un trou d'une ligne & demie de diametre, ou un peu plus, pour recevoir suffisante quantité de rayons de l'objet, au-

M ij

quel ce trou est directement opposé. D'où je conclus que ces Bezicles simples, & faciles qui conservent la Veuë & grossissent les objets, sont de *Microscopes*, de l'invention du P. Zucchi. Voyez la page 304. du Livre *De Homine* du R. P. Fabry de la mesme Compagnie, & le 34. Journal des Sçavans du Lundy 23. Aoust 1666. de M^r l'Abbé Galloys.

A mesure que l'objet est plus éclairé, la tunique ragoïde qui est retrouffée en dedans estant rarefiée par la chaleur, s'étend & retressit son ouverture que nous appellons prunelle, dont le diamètre de celle des Hommes, n'est ordinairement au plus que de trois lignes, & la distance de leurs centres d'environ deux pou-

ces & demy. Les Animaux nocturnes, ont l'organe de la veuë fort délicate, & leur faut par conséquent tres-peu de lumiere pour ébranler suffisamment les parties de la retine, & y faire une impression sensible. C'est pourquoy les Hiboux ne peuvent souffrir le jour, & voyant de nuit suffisamment les objets, parce qu'ils ont l'ouverture de la prunelle tres-grande, ce qui fait qu'ils reçoivent de chaque point de l'objet un grand cone de rayons; car il n'y a point de nuit sans lumiere. d'où il arrive que l'impression sur la retine est sensible, cet organe de la Vision estant plus délicate aux Hiboux, aux Chats, & aux Souris, qu'au reste des Animaux. On peut en tout temps observer

que l'ouverture de la prunelle des Chats, est une longue fente, qu'à une lumière un peu forte ils retreussent l'ouverture de leur prunelle, qu'ils ferment enfin totalement.

Les Curieux observent avec plaisir, que la prunelle des yeux des Hommes s'agrandit lors qu'on a passé dans un lieu moins éclairé; & au contraire qu'elle diminuë tres-sensiblement lors que d'un lieu sombre on a passé au grand jour. C'est de là qu'on explique, pourquoy d'un lieu éclairé, entrant dans un lieu sombre, on n'y voit rien d'abord distinctement; car il faut attendre que les fortes impressions que les objets fortement éclairez avoient fait sur la retine ayent cessé, &

que la tunique ragoïde cessant d'estre rarefiée, en se retirant a-grandisse par ce moyen le diametre de l'ouverture de la prunelle, afin que de chacun point de l'objet peu éclairé, il entre dans l'œil une suffisante quantité de rayons, lesquels quoy que foibles de lumiere, puissent par leur grande quantité faire une impression sensible sur la retine. Nous expérimentons la mesme chose pendant la nuit dans les Ruës, car tout à coup la lumiere d'un Flambeau venant à manquer, de mesme qu'il arrive en entrant du grand jour dans un lieu sombre, nous ne voyons plus rien, lors que ceux qui n'avoient pas esté éclairez du Flambeau y voyent suffisamment. Cela arrive,

parce que l'impression forte de la lumiere du flambeau dure sur la retine , & qu'il faut attendre que la prunelle soit élargie , pour recevoir plus grande quantité de rayons de chaque point des objets peu élairez , & que l'humeur cristalin soit dégonflé , afin que son foyer qui estoit moins éloigné que pour aucun objet, qu'oy que tres-proche , se fasse maintenant plutôt ; au contraire , en sortant d'un lieu sombre dans un grand jour , on n'y peut rien voir distinctement , & nous sentons que la retine souffre par le trop de lumiere qui entre par la grande ouverture de la prunelle , ce qui dure jusqu'à tant que la chaleur des rayons de lumiere ayant rarefié la tunique ragoïde, elle
aye

aye en s'étendant diminué l'ouverture de la prunelle, afin qu'il n'entre pas si grande quantité de rayons dans l'œil, & qu'il se fasse par conséquent une impression modérée sur la retine. On expérimente de nuit la mesme chose, lors que dans les Ruës la lumiere d'un Flambeau vient tout à coup donner dans la veuë.

C'est une agreable & curieuse expérience, de voir en mesme temps, en un mesme Homme, la différence de l'ouverture de la prunelle de l'un de ses yeux à celle de l'autre; ce qui arrive en le situant en sorte que d'un œil il voye la lumiere, ou un objet fort éclairé, pendant que l'autre œil est comme à l'ombre par l'interposition de son nez. *Paulus vic-*

Q. de Juillet 1682. N

netus, est le premier qui a pris garde que la prunelle des Hommes avoit un mouvement involontaire, par lequel elle s'ouvre ou se retreffit davantage; ce que Galien n'avoit point connu, sinon lors qu'en faisant fermer un œil, il considéroit que la prunelle de l'autre s'agrandissoit, mesme dans le grand jour, comme il l'assure dans son 10. Livre *De Offic. Part. Cap. 5.* ce qui est confirmé par l'expérience de tous les Sçavans. Voicy les termes du R. P. Zucchius Jésuite, en la page 99. du 2. Tome de sa Philosophie Optique. *Ex majori dilatatione foraminis pupille in uno oculo apparente, dum alter clauditur.* Il n'y a que l'Auteur de la *Vision parfaite* de l'année 1677. qui faisant la

guerre au bon sens , pour ne convenir en rien avec les Sçavans de ce temps , ny des Siecles passez , a dit dans la page 46. ligne 2. que lors que l'objet n'est vû que d'un seul œil , l'autre estant fermé , il est vû par une moindre ouverture de pupile. Il avoit dit la mesme chose en la page précédente ligne 30. assurant , qu'en fermant un œil , on fait un effort qui étrecit sensiblement la pupile de celuy duquel on regarde. Mais , ajoute - t - il , cet étrecissement de la pupile fait la vision plus forte. A quoy pourtant la raison & l'expérience sont contraires ; car quand mesme par impossible , ce rétreçissement arriveroit , la vision seroit moins forte , mais plus distincte.

La juste ouverture de la pru-

N ij

nelle, est donc une des choses absolument nécessaires pour bien voir ; car si cette ouverture est trop petite , lors qu'on regarde les objets éloignez ou peu éclairés, les pinceaux optiques de chaque point de l'objet n'estant pas composez d'une quantité suffisante de rayons , ne peuvent faire une impression , pousseement , ou raréfaction sensible sur la retine, ce qui se rencontre aussi véritable dans les Lunetes d'aproche, dont la construction a dans toutes ses parties un parfait raport à celles de l'œil , d'autant que la partie du Verre objectif que l'on tient decouvert , & qui y tient lieu de prunelle , doit estre d'une juste ouverture , pour faire voir distinctement les objets éloi-

gnez ; car si elle est trop petite, la peinture de l'objet sur la retine n'est pas assez claire, ny forte ; & si elle est trop grande, la peinture en est bien plus claire, & plus forte, mais en échange elle en est tres-confuse. Mais comme le diamettre de la partie qu'on laisse à découvert sur le milieu de l'objectif, est sans préjudice à la distinction de la Veuë d'autant plus grand que le Verre est d'un foyer de plus grande longueur, ainsi l'humeur cristallin estant moins convexe, la prunelle peut estre plus ouverte, & par conséquent la Veuë en sera tres-forte, & tres-distincte.

De tout ce que nous avons dit, on conclud,

1^o Que la Veuë se fait par des

N iij

rayons qui tombent de chaque point de l'objet, toujours divergens sur l'humeur cristalin, *Figure IV.*

2° Que les rayons de chacune des radiations s'estant rompus & renversez, apres avoir pénétré l'humeur cristalin, vont s'unir précisément sur la retine, pour y faire, par une impression de la lumiere, la peinture & les couleurs de l'objet, *Figure IV.*

3° Que ces rayons sont plus divergens, à mesure que l'objet est plus proche de l'œil, *Fig. IV.*

4° Que l'œil estant éloigné de quelques pas géométriques, les rayons du mesme point de l'objet, qui entrent par la prunelle sur le cristalin estant déjà rompus en pénétrant la tunique cor-



151
S qu'ils
ement
ce que
e de la
le som-
radia-
s deux
ent sur
e tres-
e dont
point
ne infi-

la ra-
e l'ob-
rayons
it pa-
ble, il
st l'axe
itom-
sur la

150

rayons qu'
point de l'
gens sur
gure IV.

1682

1° Q

cune des
pus & re
netré l'
s'unir. p
pour y
de la lu
couleur

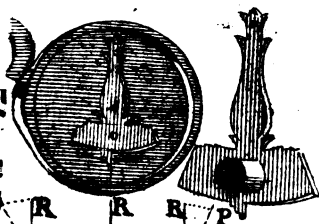


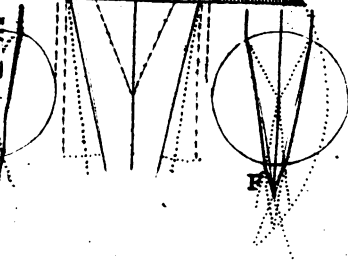
Fig. VI.

3° C

diverg
est plu

4° H

de qu
rayon
jet,
sur
pus



or

née, sont si peu divergens, qu'ils sont censez estre physiquement paralleles, notamment parce que le diametre de l'ouverture de la prunelle estant si petit, & le sommet ou pointe du cone de radiation estant si éloigné, les deux rayons plus latéraux forment sur la prunelle, qui est une baze tres-petite, un triangle *isoscèle* dont l'angle soutenu qui est à un point de l'objet éloigné est comme infiniment petit.

5° On conclud que de la radiation de chacun point de l'objet, quand mesme les rayons seroient geometriquement paralleles, ce qui est impossible, il n'y a qu'un seul rayon qui est l'axe du cone de la radiation, qui tombe perpendiculairement sur la

N iiij

surface sphérique d'un Verre, qui le penetre sans se briser. C'est pourquoy l'Auteur de la *Dioptrique Oculaire*, imprimée en 1671. n'avoit jamais vû la Figure de la Proposition 8. du 3. Livre des *Elémens d'Euclide*, puis que dans la 57. page, il a fait une Proposition qui contient dans son Texte deux faussetez, disant *que les rayons paralleles d'un point d'un objet visible, tombent perpendiculairement sur la surface d'un Verre convexe.*

Pour bien comprendre par expérience ces deux cones de radiation renversez, que forment les rayons d'un point de l'objet, dont la baze commune est en l'humeur cristalin, & leurs deux pointes opposées sont l'une au point de

l'objet , & l'autre , sur la Retine ; présentez directement au Soleil un Verre. *Omphaloptre* ou Loupe , *Figure VII.* c'est à dire, centiculaire sphériquement convexe des deux costez, comme sont les Bezicles des Vieillards, mais qui n'ait au plus qu'une portion de 30. degrez découverte; ou bien présentez au Soleil un Verre, plan d'un costé, & convexe de l'autre, *Figures V. & VI.* mais qu'il n'ait tout au plus qu'un segment, ou portion de 30. degrez de découvert. Mettez aussi directement au derriere de ce Verre un papier ou carton, qui pour le mieux doit estre noircy, éloignez-le directement & peu à peu du Verre, vous remarquerez d'abord que les rayons du So-

Ils estant devenus convergens, par la fraction qu'ils ont souffert en entrant & en sortant du Verre, se serrent peu à peu, & la radiation de chaque point du Soleil faisant son cone renversé, ou pinceau optique, formeront tous ensemble sur le papier un petit rond éclatant d'une lumiere fort vive, laquelle brûlera le papier s'il est noir, parce qu'il imbibe & conçoit les rayons, & ne les rejette pas, en les réfléchissant comme fait le papier blanc.

Ce petit rond de brillante clarté, est appelé par analogie, *Foyer Solaire*. Il est la vive Image du Soleil; c'est pourquoy il est d'une grandeur déterminée, qui aura toujours pour diametre, du moins la corde d'un demy degré

de la Sphère ou Globe, dont le Verre plan convexe est segment, parce que le diametre apparent du Soleil, est de demy degré, mesme le 28. de Juin dans le 7. degré 6. 21. minute de l'Ecrevisse, qu'il est dans son Apogée, ou plus grand éloignement du centre de la Terre.

La grandeur du diametre du Foyer ou Image Solaire, sa distance au Verre, & le diametre de son ouverture, sont les trois fondemens par lesquels on démontre tout ce qui concerne la Veuë, & le moyen de remedier à ces défauts par des Bezicles ou simples Lunetes à verre convexes, pour les Vieillards, & à Verres concaves pour les miopes, ou veuës courtes; & enfin tout ce

qui appartient à la construction, & situation des Verres, pour faire toute sorte de Lunetes tant *Microscopes* que *Télescopes*. Ce sont aussi les fondemens de la *Dioptrique* que l'Autheur du Livre de la *Dioptrique Oculaire* imprimé en l'année 1671. a ignoré, puis qu'au commencement de la 173. page, il dit contre la démonstration & contre l'expérience, que *si un Verre est bon aux Lunetes de longue vue, on en doit recueillir sur un plan directement opposé, les rayons du Soleil, mesme dans un point; car, ajoute-t-il, si cela arrivoit heureusement, ce seroit le vray indice de l'excellence de ce Verre objectif, & qu'il seroit dans sa veritable & précise largeur, sans qu'il fut besoin de rien couvrir de la circonférence;*

sinon , ajoute-t-il , l'on couvrira peu à peu les bords de la circonférence de ce Verre , avec des cercles de carton , de diverses grandeurs , d'ouverture , tant que les rayons du Soleil se réunissent en un point. Ce que mesme les Ecoliers en Dioptrique démontrent estre impossible, quand mesme le Verre seroit travaille de la main d'un Ange, & que l'ouverture du Verre ne seroit que d'une ligne , parce que le Soleil est un corps , & ce Foyer est son Image. Ce Foyer ne diminue pas en grandeur en diminuant l'ouverture du Verre, comme aussi les objets vûs par les Lunetes d'aproche ne diminuent pas en leur grandeur aparente, mais bien en leur clarté , lors mesme qu'on couvrira la moitié

du Verre objectif, ou que l'on la couvrira en croix.

Si vous éloignez vostre papier au dela du Foyer Solaire, les rayons poursuivant leur route en ligne droite s'estant entrecroisez au Foyer, formeront un autre cone tronqué & renversé, dont la baze d'illumination sera toujours plus grande, mais moins claire, ou moins forte en lumiere, à mesure que vous éloignerez davantage le papier, parce que la mesme quantité de lumiere est employée pour peindre le Soleil dans un plus grand cercle.

La distance du Foyer Solaire au Verre convexe d'un costé, & plan de l'autre, quel costé que vous présentiez directement au

Soleil , *Figure V. & VI.* est toujours égale à la longueur de l'axe de la Sphère ou Globe , dont le Verre est un segment.

Si le Verre est lenticulaire, c'est à dire , également convexe des deux costez , *Figure VII.* la longueur de son Foyer ne sera que la moitié de la longueur de l'axe de la Sphère , dont les superficies sont segmens , pourvû que l'on n'ait pas égard à l'épaisseur du Verre, ce qu'on doit supposer toujours à l'avenir.

Que si le Verre a ses convexitez inégales , comme la somme des diametres des deux convexitez , est à l'un des diametres.

Ainsi l'autre diametre , est à la distance du Foyer Solaire.

Si le Verre est convexe d'un costé, & concave de l'autre, *Figure XII.* en sorte que trois semi-diametres de la convexité, ayent toujourns plus de longueur que le demy-diametre de la concavité, mais que ces trois semi-diametres n'excedent jamais trois semi-diametres de la concavité, ces Verres sont appellez *Ménisques* ou taillez en Croissant de Lune, & la distance de leur *Foyer Solaire*, se trouve par cette regle, comme la *différence des diametres des deux sphériques du mesme Verre*, est au *diametre de la convexité qu'on présente au Soleil*. Ainsi le *diametre de la concavité*, est à la *distance du Foyer Solaire*. Ainsi mon Verre *Ménisque*, dont la *convexité* avoit 13. pouces 4. lignes de dia-

mettre, & la concavité 3. pieds; son *Foyer Solaire* estoit à trois pieds 10. pouces 9. lignes & demy.

Cette distance de *Foyer Solaire* est appelée la portée ou la puissance du Verre. Entre plusieurs Verres de mesme portée & également découverts, le meilleur aura le diametre du *Foyer Solaire* plus petit.

Comme la distance du Soleil est toujours sensiblement la mesme que les rayons de chaque point du Soleil, à cause du grand éloignement au Verre, sont aussi toujours Physiquement paralleles, la distance du Verre à son *Foyer Solaire* est toujours la mesme, quoy qu'en ait écrit le R. P. Zucchius. Il n'en est pas

Q. de Juillet 1682.

O

ainfi des autres objets moins éloignez , parce que leurs rayons font Physiquement plus divergens à meſure que l'objet eſt moins éloigné du Verre ; c'eſt pourquoy les rayons de ces objets font des plus grands angles d'inclinaifon avec leur perpendiculaire , d'où il ſ'enſuit que leur concours eſt retardé , & qu'il ſe fait plus loin , & le Foyer ou image de l'objet ſ'éloigne davantage au derriere du Verre ; ce qu'on voit par expérience dans une Chambre cloſe , car à meſure que l'objet ſ'aprochera du devant du Verre convexe , ce Foyer ſ'éloignera toujours juſqu'à tant que l'objet ſoit arrivé au devant du Verre , à la diſtance de ſon Foyer Solaire , car pour lors les

rayons de l'objet ne font plus de Foyer, parce que sortant paralleles du Verre ne peuvent se réunir, & si l'objet estoit encor plus proche du Verre, les rayons en sortiroient divergens. Je donneray en son lieu la regle, pour connoistre à quelle distance se fait le Foyer des objets, suivant leur éloignement, qui doit toujours estre plus grand que n'est la longueur du Foyer Solaire du mesme Verre.

Parce que les Verres Plans-concaves *Fig. VIII. IX. & X.* rendent divergens ou paralleles les rayons qui tombent sur eux paralleles ou convergens, & les faisant tomber sur le cristalin, tels que si l'objet estoit moins éloigné, forment les Bezicles ou

•
O ij

simples Lunetes , de ceux qui ont la veuë courte , & qu'ils servent de Verre oculaire dans les anciennes Lunetes d'aproche. Nous dirons icy quelque chose de leur Foyer ; qu'on appelle *Virtuel*, ou *Imaginaire* , parce que les rayons qui de chaque point du Soleil tombent physiquement parallèles , en sortent divergens , & comme si sans se rompre dans le Verre ils venoient d'un point qui fut au devant du Verre précisément éloigné de la longueur de l'axe du Globe sur lequel on a formé la concavité du Verre ; ainsi parce que si ces rayons divergens estoient produits en ligne droite du costé du Soleil , ils se réuniroient à la longueur de l'axe de la concavité du Verre. Ce

point imaginaire est appelle *Foyer Virtuel Solaire* , d'où il est évident que plus les objets sont proches du Verre plan-concave, plus les rayons de chaque point de l'objet tombent plus divergens, & plus le *Foyer objectif virtuel* sera proche au devant du Verre.

Pour vous convaincre de tout ce que j'ay dit , de la maniere que les rayons de lumiere directe ou réfléchie , pure, ou modifiée, peignent les objets sur la retine , faites - en l'expérience dans un œil artificiel représenté dans la seconde Planche *Fig. II.* Cette Machine a environ un pied de diametre , ces parties & leurs fonctions , sont les mesmes que celles de leur naturel.

Les radiations de chaque point

de l'objet, comme icy, d'une fle-
che, estant entrez par la prune lle
PPP, tombent sur le Verre len-
ticulaire *CCCC*, qui tient lieu de
l'humeur cristalin, & par les loix
de la réfraction chaque radiation
réünissant les rayons de son cone,
ou pinceau optique renversé, en
un point sur la retine artificielle
RRRR, qui est faite d'une Glace
mince de Miroir, dépollie d'un
costé, ou d'un papier huilé, &
qu'on met à la juste distance du
Foyer des objets, en enfonçant
ou retirant peu à peu le Tuyau
RN, *RN*, qui représente le Ners
optique, & porte la Retine arti-
ficielle *RRRR*, y forment la baze
de distinction, Foyer ou vive
Image de l'objet qu'on admire,
peinte de ces vives couleurs, &

animée des mêmes mouvemens des objets; mais cette peinture est renversée. Vous pourrez aussi remarquer que le diametre ou grandeur de cette peinture, a presque la même raison au diametre ou grandeur des objets, que la distance des especes au Verre à la distance des objets au Verre.

Il se passe la même chose dans nos yeux, & bien que la peinture des objets soit renversée sur nostre Retine, *Fig. II. & IV.* nous les appercevons dans leur situation naturelle, parce que l'amé ou la puissance visible dans l'appréhension de son sujet, suit le progrès du rayon qui arrive sur la Retine, apres l'inflexion qu'il a souffert par la réfraction.

& raporte l'objet au lieu où l'axe de chaque radiation iroit aboutir, s'il estoit directement produit hors de l'œil vers l'objet.

On peut tres-facilement faire cette expérience en grand, suivant la *troisième Figure*, qui représente une Chambre noire, en laquelle on a soigneusement bouché toutes les avenues au jour, à la réserve d'un trou rond évasé en dehors en entonnoir, qu'on a fait dans un Volet ou Panneau de Fenestre. Ce trou doit avoir en sa moindre ouverture, environ un pouce de diametre, sur laquelle en dedans la Chambre on appliquera un Verre objectif de Lunete d'aproche de sept ou huit pieds de longueur, ou du moins un des Verres d'un Bézicle

zicle de Vieillard , car dès lors que le Soleil , sans donner sur la Fenestre , éclairera les objets d'une Place publique , d'un Jardin , d'une Ruë , ou d'une Campagne opposée à vostre Fenestre , vous en verrez les vivantes peintures sur un papier , ou sur un linge fin tendu perpendiculairement , que vous approcherez ou éloignerez directement peu à peu du Verre jusqu'à ce que ce linge soit à la distance du Foyer , ou baze de distinction des radiations de chaque point des objets que vous voudrez voir tres-distinctement , & qui vous paroîtront peints renversez , mais avec toute leurs couleurs naturelles. Pour rendre ces peintures permanentes , vous n'avez qu'à y appliquer

Q. de Juillet 1682.

P

les couleurs; & ainsi sans estre Peintre, & sans avoir fait aucune étude de Perspective, vous aurez les plus beaux Tableaux, & les plus agreables Païsages.

Vous observerez qu'on ne peut avoir tres-distinctement, & à mesme temps, les Images des objets beaucoup éloignez, & de ceux qui ne sont éloignez que de peu de toises de vostre Fenestre; car pour les objets qui sont tres-proches, il faut éloigner davantage le linge qui sert de Retine, parce que les rayons des objets qui sont plus proches, tombant fort divergens sur le Verre qui icy tient lieu d'humeur cristalin, leur concours réunion, ou foyer, est retardé, & le foyer de ces objets se forme plus loin au derriere

du Verre. On peut aussi avoir une petite Chambre roulante, pour porter à la Campagne; voyez-en la construction dans la *Figure IV*. Elle aura 8. pieds de longueur, 7. pieds de hauteur, & 6. de largeur. Un Homme étant au Soleil à 15. pas du Verre, vous en verrez son Image dans la Chambre noire jusqu'au moindre cheveu.

Nous devons cette admirable découverte, aussi-bien que le *Vitruve* rendu intelligible, à Daniel Barbaro, Noble Vénitien, Patriarche d'Aquillée, qui la publia dans sa *Scenographie*, ou *Optique Pratique*, Partie 9. Chapitre 5. Voicy ces termes.

Con mirabile diletto la Natura ne insegna la proportionata di gradatio-

P ij

ne delle cose, & si aiuta in ogni à formare i precepti dell'arte, Perilche dovemo essere diligenti osservatori di quella in ogni occasione. Ma per hora io toccherò una bellissima esperienza intorna alla prospettiva. Se vuoi vedere come la natura pone le cose degradate, ne solamente quanto à i contorni del tutto & delle parti, ma quanto à i colori, & le ombre, & le simiglianze, farai un Buco nello scuro della finestra della Stanza di dove vuoi vedere, tanto grande quanto è il vetro d'un Occhiale. Et piglia un Occhiale da vecchio, cioè che habbia alquanto di corpo nel mezzo, & non concavo come gli Occhiali da Giovani, che anno la vista curta, & incassa questo vetro nel buco, serra poi tutte le finestre, & le porte della stanza, sì che non vi sia luce alcuna, se

non quella che vienne dal vetro, Piglia poi un foglio di carta, & ponilo in contra il vetro tanto discosto, che tu veda minutamente sopra il foglio quello che è fuori di casa, il che si fa in una determinata distanza più distintamente, il che troverai accostando, over discostando il foglio dal vetro, fin che ritrovi il sito conveniente.

Qui vi vederai le forme nella carta come sono, & le digradationi, & i colori, & le ombre, & i movimenti, il tremola dell'aque, il volar de gli ucelli, & tutto quello che si puo vedere. A questa esperienfa chiede che si sia il sole chiaro & belle, la luce del sole hà grande forza in cavar le specie visibili; come con tuo piacere ne farai la isperienza, nella quale farai scelta di quelli vetri che fanno meglio, &

P iij

se vorrai cuoprire il vetro tanto , che si lasci un poco di circonferenza nel mezzo , che sia chiara è scoperta , ne vederai ancora piu effetto.

Vedendo adunque , nella carta i lineamenti delle cose , tu puoi con un pennello segnar sopra la carta tutta la prospettiva , che apparira in quella , & ombreggiarla , & colorirla teneramente , secondo che la natura ti mostrerà. C'est ce que nous appellons donner la diminution des teintes convenables. Tenendo ferma la carta fin che haverai fornito il disegno.

Cardan en parla en l'année 1553. dans le 4. Livre De Subtilitate. Voicy ses termes. *Quod si lubeat spectare , ea quæ in via fiunt , sole splendente. In fenestra orbem è vitro collocabis , videbis imagines perforamen translatas in opposito pla-*

*no, sed cum obscuris coloribus; sub-
jicies igitur candidissimam cartam eo
loco quo imagines vides, & intentam
rem mira ratione assequeris.*

Baptiste Porta enseigne ensuite
la même chose, comme si elle
fut encor inconnue, dans le 8.
Livre *Magia Naturalis* Chapitre
7. & dans le Chapitre 6. il donne
cet avis tres-important. *Lumen
fenestra foramen ne feriat quia impe-
dit operationem, lux enim secunda
est, quæ obsectorum simulachra fert.*

J'ajoute que si vous faites plu-
sieurs trous, mais un peu éloi-
gnez l'un de l'autre, & que cha-
cun soit garny d'un Verre de
même puissance, ou longueur de
Foyer, les objets se peindront
autant de fois multipliez. Il en
arrive de même sur la Retine de

P iiij

l'œil, lors qu'ayant fait plusieurs trous dans une lame deliée de Cuivre, nous regardons à travers ces trous, pourvû que tous ensemble soient dans un moindre espace que l'ouverture de la prunelle. On verra mesme de nuit jusqu'à neuf chandelles, si ayant appliqué une Toile d'Hollande sur l'œil, on regarde la flâme d'une chandelle un peu éloignée, parce que ces especes passent par neuf petits trous de la Toile, qui pris ensemble n'excedent pas l'ouverture de la prunelle de l'œil. Vous verrez aussi facilement cette multiplication d'especes, la nuit dans vostre Chambre, dépeintes sur un linge blanc, si vous mettez une chandelle allumée au devant d'un grand

Verre convexe , que vous aurez couvèrt d'un carton percé de plusieurs trous ronds. Je ne dis rien icy du Verre *Poliedre*, ou taillé à facettes , par lequel on voit en tout temps les objets plusieurs fois multipliez.

Ces especes des objets ou Images renversées , paroistront encor plus grandes & plus distinctement *Figure XIII.* si à travers une Boule de bois engagée dans le trou de la Fenestre , qui roule & se contourne de tous costez comme l'œil dans la concavité de la teste , vous passez le bout de la Lunete garny d'un Verre objectif plan-convexe , dont l'autre bout soit muni d'un Verre oculaire concave des deux costez, mais d'une plus petite Sphère

que celui qu'on y mettoit pour servir de Lunete d'approche; ce Verre se place aussi plus pres du Verre objectif, & raccourcit par conséquent notablement plus la Lunete. C'est pourquoy, comme nous avons déjà dit, il rendra les rayons, divergens, & par ce moyen retardant leur concours, éloignera la baze de distinction des especes plus loin que si le Verre objectif estoit seul, & par conséquent ses especes seront plus grandes & plus distinctes, mais moins claires. C'est le CV. Probleme de la Dioptrique de Keppler, imprimé l'an 1611. C'est avec cette Lunete que nous recevons, considérons, & observons les Eclipses du Soleil, & ses taches ou macules, dans son Foyer

ou Image. Cette Machine est de l'invention de M^r Hevélius de Dantzic, si celebre par tant d'Ouvrages & d'Observations Astronomiques; elle est dans sa *Selénographie* de 1637. & dans les pages 372. & 374. de son premier Tome intitulé, *Machina Cælestis*.

J'ay dit ailleurs bien au long, & tres-suffisamment, toutes les manieres de redresser ces especes ou Images des objets, c'est pourquoy je me contente de dire icy qu'il suffit d'avoir deux bons Verres objectifs de trois ou quatre pieds de Foyer, mais celui qui sera au bout de la Lunete dans la Chambre, doit estre d'une portion deux ou trois fois plus large, & éloigné du Verre objectif qui

est à l'autre bout de la Lunete dans le trou de la Fenestre, de deux fois la longueur de son *Foyer Solaire*; & le drap blanc, papier ou carton, qui comme une table d'attente doit recevoir les especes des objets, sera éloigné de la Fenestre de deux fois la longueur de la Lunete; mais à mon avis le meilleur est de regarder ces especes renversées d'une autre Chambre, avec une Lunete ordinaire à deux Verres convexes, placée dans un trou fait à travers le mur de réfect; car par ce moyen, ces especes ou peintures des objets paroîtront plus grandes, & redressées.

On peut sur le même principe, faire paroître au milieu d'une Chambre, *Figure V.* dans les

tenébres d'une nuit la plus obscure , les Images & représentations de tout ce qu'on voudra sur une Toile blanche *RRRR* , qu'on y aura tendu à la distance requise du Foyer du Verre objectif de quelques pieds de diametre , qui garnit le trou *PP* fait dans la Porte , & évasé en Entonnoir du costé de la Chambre. Au devant de ce Verre & à quelque distance de la Porte de la Chambre , est une blinde ou chandelier portant un Chassis , garny en haut de même qu'une Portiere de Carrosse d'une grande Glace, ou Papier fin & huilé, sur lequel avec des couleurs diafanes & transparentes , comme aux illuminations, on aura peint à la renverse, les Figures qu'on voudra faire pa-

roistre droites dans les tenébres de la Chambre. Ces Peintures doivent estre fortement éclairées , en sorte que le Chassis soit toujours entre le Flambeau & la Porte de la Chambre , comme on le void dans la *Figure V.* car si les Flambeaux éclairaient la Porte de la Chambre , on y détruiroit toute sorte de représentation, & on n'y verroit que de la lumière pure sur la toilé y tenduë.

C'est d'icy qu'on a trouvé l'invention de porter de nuit , à plus de quatre mille pas , dans une Chambre obscure , les écritures & telles représentations qu'on aura peintes avec encre commune ou couleurs vives & transparentes , sur un Verre convexe qui ait demy pied de diametre en sa

surface, & de tres-long Foyer; car mettant au derriere du Verre une flâme tres-vive & tres-grande, si le milieu de la flâme, le centre du Verre, & son axe, sont dirigez en mesme ligne droite au milieu de la Fenestre obscure, ces figures y paroistront revestues de mille couleurs, sur un papier ou sur un drap blanc; & ceux qui seront dans cette Chambre obscure, verront comme un brillant Soleil en ce Verre, qui doit estre enchassé dans l'ouverture d'une Planche.

Vous apprendrez par expérience que la juste distance de la flâme au Verre, est lors que les figures seront plus distinctement représentées avec toute sorte de couleurs.

On fait la mesme chose de jour & de nuit , ayant avec encre ou autres couleurs transparentes , peint à la renverse & en profil, les figures sur un Miroir concave de fonte ; car si on fait entrer la réflexion du Miroir par une petite Fenestre dans une Chambre obscure , les figures paroistront sur un drap blanc peintes de couleurs admirables , & d'autant plus grande que le Miroir sera éloigné de la Fenestre de la Chambre obscure.

On peut encor faire la mesme chose avec un Miroir plan de fonte , sur lequel on aura écrit ou peint les figures avec encre ou couleurs transparentes , car ce Miroir estant exposé au Soleil , & la lumiere dirigée dans l'ou-

verture d'un Volet de la Fenestre opposée d'une Chambre noire, & éloignée d'environ 200. pas, si vous recevez parallelement à quelque distance du Miroir la réflexion par un grand Verre convexe de 4. ou 5. pouces de diametre en sa surface, toutes les figures paroistront diversement colorées sur un drap blanc dans la Chambre noire. Que si vous travaillez la nuit, mettez au derriere du grand Verre convexe *B*, encassé dans le trou rond d'une Planche, un grand Flambeau ou Lampe allumé *Figure VI.* dirigez la projection pour la faire entrer par une petite Fenestre dans la Chambre noire opposée. Si la flâme de la Lampe est au Foyer du Verre, son illumination sorti-

Q. de Juillet 1682.

Q

ra en Cilindre ; si elle en est plus éloignée , ses rayons se réuniront & feront leur Foyer ; enfin éloignez-les , jusques à tant que son Foyer se fasse en deçà de la Fenestre de la Chambre obscure , car les rayons y entrant apres leur décussation , ils y peindront les Images renversées. On peut adjoûter un autre Verre marqué V. & afin d'augmenter la lumiere & sa force , mettez au derriere de la flâme de la Lampe, un Miroir de Métal concave segment de 18. degrez , car le surplus seroit intile. Il faut qu'il soit placé parallelement au Verre peint, & que la flâme soit à son Foyer , & les axes & les centres du Miroir , celui de flâme , & du Verre convexe peint , soient

en mesme ligne droite , *Figure V I.*
à quoy a manqué Kestlerus dans
sa Figure page 25. de son *Physio-*
logia Kircheriana , imprimée à Am-
sterdam en l'année 1680.

Enfin vous ferez encor la mes-
me chose de nuit plus facilement,
si vous peignez avec encre ou
couleurs transparentes , sur 60.
degrez au plus de surface d'une
grande Bouteille de Verre fin,
soufflée mince & bien sphérique-
ment , remplie d'eau , & enchas-
sée dans le trou d'une Planche.
Allumez une Lampe au derriere
de cette Bouteille , au devant de
laquelle mettez le grand Verre
B convexe de deux costez , éloi-
gné de la distance de son Foyer,
ou à telle autre distance que l'ex-
périence vous fera connoistre la

Q ij

plus propre , pour porter distinctement par une petite Fenestre sur le drap blanc tendu dans la Chambre noire , opposée les figures & ombres revestues de toute sorte de couleur.

Que si ayant enchassé cette Bouteille dans un trou , fait à la Porte ou à un Volet de Fenestre de la Chambre noire , vous l'éclairiez fortement de nuit par un Flambeau , & de jour y réfléchissant dessus les rayons du Soleil par quatre ou cinq Miroirs plans , les rayons de lumiere penetreront la Bouteille , avec les ombres & images y peintes. Si vous les recevez en dedans la Chambre sur plusieurs grands Verres taillez à facettes , ces Images paroîtront prodigieusement multi-

pliées sur le drap blanc tendu à l'opposite.

Mettez une Bouteille de Verre sphériquement soufflée , & puis remplie d'eau claire , un peu au dehors de vostre Fenestre lors que les rayons du Soleil ne donnent pas dessus , reculez quatre ou cinq pieds dans la chambre , & vous verrez sur la surface de la Bouteille les especes renversées des objets de la Ruë , avec leurs vives couleurs. Elles changeront de place sur la surface de la Bouteille à mesure que vous irez un peu à droite , ou à gauche. Elles paroistront d'autant mieux , que le Soleil éclairera fortement les objets , & paroistront plus grands à proportion que les objets seront plus proches , & que la Bou-

teille sera plus grande.

Que si vous engagez à moitié cette Bouteille , *Figure XIV.* dans un trou fait à un costé d'une Cassete cubique bien fermée de toutes parts, dont la largeur soit double du diametre de la Fiole ou Bouteille , mettez un objet renversé contre le fonds de la Cassette opposé à la Bouteille , exposez - là ensuite au grand jour , elle donnera passage, à la lumiere jusques sur cet objet, dont la radiation se refléchissant renversée avant qu'entrer dans la Bouteille, peindront sur la surface extérieure les esepces redressées de l'objet , qu'on verra avec plaisir estant un peu éloigné, & l'objet semblera se mouvoir si vostre œil se meur plus à droite,

ou plus à gauche.

Voicy qui est encor plus facile & plus agreable; vous verrez les especes des objets en mesme temps multipliées, renversées, & redressées dans un coffre, *Figure XV.* d'environ trois ou quatre pieds de longueur, d'un pied & demy de hauteur, & d'autant de largeur; faites un trou à un fonds vertical de ce coffre, dans lequel vous emboiterez une Boule de bois percée à jour, & garnie d'un bon Verre convexe de deux costez, qui soit d'un pied & demy de Foyer, ou plus suivant la longueur de la Caisse. Cette Boule doit contourner facilement dans ce trou comme l'œil dans la teste; ayez un Chassis de papier huilé, ou fait d'une lame de Miroir dé-

polie d'un costé , coulez ce Chassis dans ce Coffre ou Quaisse jusques à tant que vous y voyez tres-distinctement les especes des objets ; garnissez ensuite avec trois Miroirs le fond horizontal , & les deux costez du Coffre qui restent au deça de ce Chassis ou Retine artificielle , puis fermez cette Quaisse , & regardez par un trou fait au milieu du fonds opposé au chassis , & à celuy qui est garny du Verre objectif , vous verrez les Images des objets renversées sur le Chassis , & multipliées dans les deux Miroirs qui sont aux deux costez , & en mesme temps vous les verrez redressées dans le Miroir horizontal. Vous pourrez garnir d'un Verre oculaire convexe ce trou , par lequel

lequel on regarde les especes, car elles paroistront plus grandes & redressées sur le Chassis, &c. Que si vous regardez par un Verre *Polyedre*, ou à facettes, ces multiplications vous paroistront prodigieuses, &c.

La *Catoptrique* a ses manieres de multiplier par réflexions les especes ou images des objets, qui sont entre deux Miroirs-plans parallèlement opposez, & perpendiculairement élevez, car le plan & sa marqueterie, paroistra d'une longueur indéfinie, & les objets paroistront aussi multipliez sans fin, lors qu'ayant l'œil à une fente horizontale faite à quelques lignes par dessus le bord Supérieur de l'un des Miroirs, l'on regarde dans l'au-

Q. de Juillet 1682.

R.

tre Miroir opposé.

On voit aussi par réflexions l'Image d'un même objet mille fois multipliée, renversée, & redressée dans un Cabinet cubique, dont les cinq costez intérieurs sont garnis d'un Miroir-plan.

On peut encor construire une Machine admirable pour les especes. Elle est composée de huit Miroirs, six desquels seront fort grands. Voyez-en la situation dans la *Figure XIV*. *ABCD*, est le plan d'une Quaiſſe rectangle oblongue. *EF*, *FG*, *GH*, *HI*, sont quatre grands Miroirs plans, leurs angles rentrans *F*, & *H*, sont chacun d'environ 164. degrez. *KL*, *MM*, sont deux Miroirs égaux aux autres, & à la distance d'un pied

& demy. Les deux costez des deux fonds verticaux, seront garnis des Miroirs *EK*, *IN*, parallèlement opposez. On met les objets sur ce fonds, *ABCD*, & on regarde dans ce Coffre par une fente horizontale de quatre pouces de longueur, & d'un demy pouce de hauteur, faite au dessus du bord supérieur du Miroir *EK*.

Il n'y a rien de plus agreable, ny de plus surprenant que les représentations que font voir deux Miroirs-plans, lesquels se mouvant perpendiculairement sur une table, font diférens angles au centre d'un cerèle gradué. 1° On admirera que quelque angle que fassent ensemble les deux faces des Miroirs, le cercle paroistra toujours entier, d'où je conclus

R ij

que leurs réflexions représentent les objets ,autant de fois , moins une , que l'angle de leur ouverture est contenu de fois dans les 360. C'est pourquoy lors que la corde de leur ouverture ou angle , est le costé d'un Poligone régulier inscrit dans le cercle , dont les largeurs des deux Miroirs font les semy-diametres , on verra par réflexion dans les Miroirs tous les autres costez du Poligone régulier. Ainsi les Poligones paroissent toujours entiers , c'est pourquoy l'ouverture des deux Miroirs faisant au centre du cercle l'angle de 120 degrez qui est le tiers de tout le cercle , un Ruban façonné tendu d'un Miroir à l'autre , paroistra un triangle équilatéral , chacun des Mi-

roirs en réfléchissant un costé. Si les Miroirs sont ouverts à angle droit, le Ruban encendra un terrain quarré dont il fera la bordure, car chaque Miroir en réfléchira un des costez, & la moitié du fond ou costé plus éloigné, qui est veu comme enfoncé dans les Miroirs. Si l'ouverture des Miroirs comprend 72. degrez, qui est la cinquième partie du cercle, ce Ruban formera une bordure en Pentagone, duquel chaque Miroir en réfléchira deux costez à l'œil, & le fera paroistre enfoncé & au derriere de la glace. Enfin si l'angle de leur ouverture est de 60. degrez, qui est la sixième partie du cercle, ce Ruban représentera le contour d'un Exagone régulier, car chaque

R iij

Miroir réfléchira deux fois & demy le Ruban, qui est le réel costé du poligone, &c. Voicy encor de tous leurs effets à mon avis, le plus admirable. Une Courtine, deux Flancs, & les deux Faces opposées des deux Bastions, le tout peint, ou en relief, avec leurs Fossees, & leurs Dehors, paroîtront une Citadelle à quatre, puis à cinq Bastions, puis une Ville à six Bastions, &c. avec tous leurs Ouvrages & Dehors, suivant que vous ouvrirez les Miroirs aux angles de 120. de 90. de 72. de 60. de 45. degrez, &c. Je ne dis rien de l'admirable multiplication qu'ils font des objets qui leur sont au devant, & dans le cercle, principalement de la lumière des Bougies qu'ils multi-

plient & réfléchissent, &c.

Les Sçavans mesme seront surpris de ce qu'un Miroir de poche, plan & quarré, ayant ces quatre bords taillez en biseau, réfléchit sur le plancher supérieur d'une Chambre l'Image du Soleil en un rond, du centre duquel sortent quatre Echarpes rayonnantes, qui forment à angles droits une grande croix de lumière.

Enfin la Dioptrique n'a rien de plus surprenant, que les effets d'une Lanterne *Catoptro-Dioptrique*, *Figure VII.* de la seconde Planche. Sturmius a raison de la nommer *Mégalo-graphique*. C'est une espee de Lunete Microscopique, par laquelle dans la nuit la plus noire, nous faisons paroistre

R iiij

ſucceſſivement ſur un linge tendu dans une Chambre, ou ſur une muraille de l'autre coſté de la Ruë, mille ſortes de repréſentations & figures gigantesques, avec les couleurs éclatantes des originaux ou prototypes, peints d'encre ou avec couleurs transparentes, qui n'ont qu'environ deux pouces de diamètre. C'eſt pour cela que le P. Keſtlerus Jéſuite luy a donné le nom de *Lanterne Magique*, dans la 125. page de ſon *Phyſiologia Kirkeriana* imprimée à Amſterdam l'an 1680.

Cette invention a bien fait du bruit depuis quelques années; mais eile n'eſt pas nouvelle, puis qu'on peut croire que le Roy Salomon, ou du moins Roger Bacon Moine Anglois, en eſt l'In-

venteur ; puis que si nous en croyons les Rabins, le premier se représentoit aussi où il vouloit. Le sçavant & curieux B. Syven-térus, est le premier qui a enseigné la construction de cette Lanterne dans son Livre *Delic. Mathemat. Parte 6. Prop. 31.*

Le Coffre de cette Lanterne doit avoir 15. pouces en longueur, & un pied en sa hauteur, & autant en largeur, car elle s'échauffe trop, & fume estant trop petite. Sa cheminée au dessus sera de demy pied de diametre, & de la maniere du comble des Lanternes sourdes ; son fond aura par dessous des trous ou soupiraux marquez *SS*, afin que l'air froid externe entrant de bas en haut, pousse dans la cheminée la

fumée du feu de la Lampe garnie d'huile d'olive, dont la flâme doit avoir du moins deux pouces de diametre, afin d'égaliser le diametre de l'Image prototype, & celui du Verre *A*, qui est encor d'une ligne ou deux plus grand, & qui estant seul aura trois pouces de foyer, & deux pouces de diametre en sa surface.

Le Miroir *M*, est formé d'un cercle de cinq pouces de diametre; celui de sa surface est de deux pouces & demy, sa profondeur est d'environ quatre lignes, & son foyer est précisément à quinze lignes au devant du Miroir. On peut employer un Miroir formé d'un cercle de sept pouces de diametre, dont le Foyer sera par conséquent à vingt-

une ligne au devant du fonds du Miroir. Le Foyer ne doit jamais excéder la longueur de 3. poudes, parce que la réflexion en feroit moins forte, & quand elle est trop petite; la fumée du feu de la Lampe qui doit toujours estre à son Foyer, ou tant soit peu plus proche du fond du Miroir, estant si proche, le ternit d'abord.

Si la flâme de la Lampe est précisément au Foyer du Miroir concave, les rayons seront réfléchis paralleles, & ayant dans leur parallelisme penetré le prototype, & puis se ferrant dans le Verre *A*, ils en forment l'espece ou Image aériene à la distance de son Foyer Soûire, qui est entre le Verre *A*, & le Verre *B*, Que si la flâme est entre le Foyer & le centre du Mi-

roir, les rayons de lumiere en seront réfléchis convergens sur le Verre *A*, & leur concours estant accélérer se fera plutôt & plus près du Verre *A*. C'est pourquoy les angles des rayons estant plus obtus, ils deviendront plus divergens qu'auparavant apres leur décussation au Foyer du Verre *A*, où ils ont formé l'Image aériene du prototype *P*, & par conséquent si le Verre *A* est seul, la représentation de l'objet *P*, sera plus grande sur la toile tendue à mesme distance qu'auparavant; c'est pourquoy la flâme doit estre entre le Foyer, & le centre du Miroir, mais toujours plus près du foyer que du centre, & jamais au centre. Que si la flâme est entre le Miroir & son Foyer,

les rayons de lumière seront réfléchis divergens , & il faut faire tomber toute la réflexion sur le Verre *A*. Ce que la pratique enseignera.

La fleche *p* est une de ces Images , peintes avec encre commune , ou en griffaille , ou avec de vives couleurs transparentes & peu chargées , sur des ronds de Talc ou de Verre blanc , & fort mince. Ces Figures seront toujours un peu moindres que la surface du Verre objectif *A* ; elles seront enchassées dans les trous ronds de la Planche *ZZ*, on la fera couler successivement dans la fente faite au devant de la Lanterne.

Le Verre *A* convexe de deux costez , sera plus éloigné de la flâme que n'est la longueur de

son Foyer. Le prototype *P*, sera entre la flâme & le Verre *A*, mais un peu plus proche de la flâme, & toujours entre le Verre & le Foyer Solaire.

Si à un trou de trois pouces fait à la porte antérieure de la Lanterne, est soudé un Tuyau de trois ou quatre pouces de longueur, & d'autant de diametre, faites-y entrer un bout de la Lunete *AB*, composée de deux Tuyaux, qui peuvent s'allonger pour faire une Lunete d'environ un pied de longueur, elle sera garnie de deux Verres lenticulaires *A* & *B*, dont l'objectif *A* soit de cinq pouces de Foyer, & celui du Verre *B*, soit de dix pouces, & enfoncé de deux pouces dans le Tuyau; l'effet en sera beau-

coup meilleur ; car le Verre objectif *A* estant d'un plus grand Foyer que celui qu'on y mettoit seul, sa surface sera aussi plus grande, & pouvant estre placé plus près du prototype *P*, il en recevra une plus grande radiation, & les rayons de chaque point de cet objet tombant moins obliquement que sur un Verre plus convexe, se réunissent plus précisément en un même point, c'est pourquoy la peinture aérienne en fera plus distincte par cette raison, & plus claire par la première. De plus le second Verre *B*, qui ne sera jamais éloigné de la longueur de son Foyer du devant du Verre objectif *A*, rend les rayons de la radiation de cette Image aérienne plus conver-

gens, & les faisant plutôt concourir, ils formeront un angle plus obtus, c'est pourquoy apres leur décussation estant devenus plus divergens, iront peindre sur la Toile blanche dans un plus grand cercle lumineux, les especes redressées du prototype *P*, qu'on aura renversé dans la fente de la Lanterne, entre la flâme & le Verre objectif *A*. Il faut pour bien réussir, que l'axe du Miroir concave, & des deux Verres, ne fassent qu'une mesme ligne droite avec le centre du milieu de la flâme de la Lampe. C'est à quoy le R. P. Kestlerus Jésuite, a manqué dans sa Figure de la 125. page de son *Physiologia Kirkeriana*.

J'ay dit que cette Lunete est une espece de Microscope. En

effet, si ayant mis sur le Verre objectif *A*, une Mouche ou quelque autre petit objet, vous engagez le bout objectif de cette Lunette dans un trou fait au milieu d'un Carton d'un pied de diametre, ou si vous l'avez passé à travers le Globe mobile de la *Figure XII.* de la premiere Planche, tournez cette Lunete directement au Soleil, vous verrez une gigantesque image ou ombre de ce petit objet, dans un grand cercle lumineux sur un papier opposé directement au derriere de la Lunete ; car les rayons du Soleil feront la mesme chose, que la lumiere de la Lampe fait pendant la nuit, & dans une Chambre tres.obscure.

On peut faire une Lanterne
Q. de Juillet 1682. S.

avec un seul Verre *A*, convexe de deux costez, de trois pouces de Foyer Solaire, enchaîné à la porte antérieure de la Lanterne; la figure du prototype sera à quatre pouces au derrière du Verre, plus ou moins, mais toujours entre son Foyer, qui est le rayon du cercle d'une des convexitez; & l'extrémité du diamètre du même cercle, la flâme de la Lampe sera un peu plus éloignée, &c. en approchant peu à peu le prototype du Verre lenticulaire *A*, vous trouverez par expérience sa situation propre, lorsque son Image se peindra fort grande & distincte sur une Toile blanche directement opposée.

Faisons icy une brève énumération des autres effets des Ver-

res sphériquement convexes, que nous appellons Lenticulaires. *Omphaloptres*, Loupes, &c.

Une Loupe de Verre comme sont les Bezicles convexes des Vieillards, étant opposée directement au Soleil, en réunit les rayons au Foyer où ils brûlent promptement toutes les matieres noires & combustibles, car les blanches réfléchissent les rayons, &c.

On peut lire la nuit, faisant tomber successivement sur chaque mot le Foyer de la radiation de quelque une des plus brillantes Etoiles de la premiere grandeur, ou d'un feu fort éloigné.

La flamme d'une Bougie étant mise au derriere de l'*Omphaloptre* à la distance de son Foyer So-

S ij

laire , les rayons en sortiront paralleles , iront en colonne de lumiere éclairer bien loin.

Un petit objet mis pres de la distance du Foyer du Verre , estant vû à travers paroistra tres-grand.

L'œil estant entre le Verre & son foyer des objets , qui est tant plus éloigné , que l'objet est plus proche au devant du Verre , l'objet paroist en sa situation naturelle , & lors que l'œil est au deça de ce Foyer objectif ou baze de distinction de l'Image aériene de l'objet , il paroist renversé apres la décussation que les rayons souffrent au Foyer.

Les *Presbites* , & les Vieillards qui ne voyent que confusément les objets proches , parce que le

Foyer de leur cristalin trop plat se fait au delà de la Retine, voyent distinctement à travers des Louppes les mesmes objets plus proches.

Les *Myopes* & Courtes-vuës, ont l'humeur cristalin trop rond, c'est pourquoy son Foyer estant plus court, se fait plus près dans l'humeur vitré au devant de la Retine, voyent distinctement, mais à la renverse, à travers une Loupe ou Verre convexe de deux costez, les objets proches, & aussi les éloignez, lors que le Foyer du Verre est entre le Verre & l'œil, qui par conséquent reçoit les rayons de l'objet renversez après leur décussation au Foyer.

Ceux dont la Retine est au-

lant, ou mesme plus proche de l'humeur cristalin, que son *Foyer Solaire*, ils ne verront jamais distinctement à la renverse un objet au travers d'un Verre convexe, parce qu'il faudroit que le Verre fut autant éloigné de l'œil que les objets, afin que les rayons des objets tombant paralleles sur l'humeur cristalin, il les peut réunir sur la Retine.

Pour connoître comment les *Bezicles* ou *Lunetes Binocles simples*, qu'on porte sur le nez remédient aux defauts de la Veüe, & font voir distinctement aux *Presbites* & aux *Vieillards* les objets qui sont proches; & ceux qui sont éloignez aux *Miopes*, qui ont la Veüe courte & basse, *gente à cui si fa notte inanzi sera*; il faut faire

les dix remarques suivantes de ce qui se passe dans l'œil artificiel, *Figure II.* Planche seconde dans lequel le Verre *Omphaloptre* *CCCC*, c'est à dire, convexe de deux costez y fait l'office de l'humeur cristalin dans nostre œil. Estant à remarquer que si ce Verre estoit un Globe ou boule de Verre, le Foyer Solaire n'en seroit éloigné que de la longueur de la quatrième partie de l'axe, de mesme qu'aux Miroirs concaves. Que si c'estoit une Bouteille pleine d'eau, le Foyer en sera éloigné de la longueur du semi-diametre, à cause de la différente réfraction de l'eau à celle du Verre.

1^o Lors que l'objet est au devant de cet œil artificiel, entre le Verre & son Foyer Solaire an-

térieur , les rayons de chaque point de l'objet tombant divergens sur le Verre , en sortiront aussi divergens dans l'œil , & d'autant qu'il ne se peuvent réunir , concourir ou faire *Foyer* , ils n'en formeront jamais une Image distincte sur la Retine artificielle *RRRR* , à quelle distance que vous la mettiez. On peut agréablement en faire l'expérience de nuit , ou dans une Chambre noire , avec une Bougie allumée. Ce que vous connoîtrez en regardant cette Retine par l'ouverture *NN* , qui représente le Nerf optic.

2. Si vous éloignez davantage & peu à peu la flâme de la Bougie , du devant du Verre , lors qu'elle en sera éloignée à la distance
de

de son *Foyer Solaire*, les rayons l'ayant pénétré en sortiront parallèles dans l'œil, & ne formeront par conséquent aucune Image de la flâme sur la Retine artificielle, mais seulement un Cercle de lumière égal à la surface du Verre *Omphaloptre*.

3. Si vous éloignez davantage la flâme de la Bougie, les rayons de lumière tombant divergens sur la surface du Verre *Omphaloptre* se réuniront & porteront bien loin sur la Retine leur Foyer ou image renversée de la flâme & de la Bougie.

4. Vous remarquerez qu'à mesure que vous éloignerez davantage la flâme de la Bougie, les rayons tombant moins divergens sur le Verre se réuniront

Q. de Juillet 1682.

T

plûtost, & par leur concours formeront leur Foyer ou Image renversée de la flâme de la Bougie plus près du derriere du Verre *CC.* ce qui vous obligera d'en approcher plus qu'auparavant la Retine artificielle *RR.* pour en recevoir l'image bien distincte.

5. Vous remarquerez que la Bougie allumée estant éloignée de plus de vingt-cinq pieds, les rayons tombant tres-peu divergens sur le Verre *Omphaloptre CCCC.* fixeront leur Foyer ou Image de la flâme, tres-peu plus loin que le *Foyer Solaire*; & qu'enfin la Bougie estant encore plus éloignée, la différence entre le *Foyer Solaire* & le Foyer objectif ne sera pas sensible, bien que le Foyer des objets soit toujours

plus éloigné du Verre que le Foyer Solaire, ce qu'on expérimente dans les grandes Lunetes, qu'il faut allonger pour voir distinctement la surface de la Lune, parce qu'elle est plus proche que le Soleil, & qu'il la faut raccourcir pour voir les Zones & taches du Disque de Jupiter, parce qu'il est plus éloigné que le Soleil.

6. Vous remarquerez principalement, que les objets étant fort proches du Verre, s'il en faut beaucoup éloigner la Retine pour en recevoir l'Image distincte; & qu'étant notablement plus éloignez, il en faut approcher sensiblement la Retine pour en recevoir leur Foyer ou Image distincte.

T ij

7. Il faut enfin tres-soigneusement remarquer que tant plus le Verre *Omphaloptre*, qui sert d'humeur cristalin dans l'œil artificiel sera convexe, c'est à dire, plus rond, ayant ses convexitez segmens d'une moindre Sphere, le Foyer ou Image distincte des objets se fera plus près au derriere du Verre; c'est pourquoy il faudra y avancer la Retine artificielle *RR*, pour recevoir comme sur une table d'attente cette petite peinture des objets, laquelle sera d'autant plus claire qu'elle est petite. Que si les objets demeurant dans leur mesme éloignement, vous ostez cette *Omphaloptre* de petit Foyer, & mettez en sa place une autre *Omphaloptre* de plus long Foyer,

laquelle par conséquent aura ses superficies moins convexées, estant segmens d'une plus grande Sphere ; le Foyer ou Image distincte des objets se fera beaucoup plus loin au derriere du Verre, c'est pourquoy il en faudra éloigner d'autant la Retine artificielle pour en recevoir la peinture, laquelle sera plus grande & plus distincte ; parce que les rayons d'un chacun point de l'objet tombent moins inclinez sur la convexité d'un Verre de plus grand Diametre, & se réunissent par conséquent tous, plus précisément en un mesme point, pour former sur la Retine la pointe du pinceau optique de leur radiation.

8. Vous connoistrez par ex-

T iij

perience , qu'en mettant quelque autre *Omphaloptre* fort près ou par dessus la prunelle *PP*, de l'œil artificiel, comme pour luy servir de *Bezicle*, il arrivera que cette *Omphaloptre* reserrant les rayons du Soleil ou de tout autre objet éclairé, & de nuit ceux de la flâme d'une Bougie , les fera tomber convergens sur l'*Omphaloptre CCCC*, qui y tient lieu de l'humeur cristalin , lequel le réunira bien plutôt , parce qu'ils tendent déjà au Foyer du *Bezicle* : c'est pourquoy le Foyer ou Image du Soleil de la flâme de la Bougie , & de tous les autres objets à cause de ce *Bezicle*, se fera bien plus près au derriere de l'humeur cristalin *CCCC*. ce qui vous obligera d'enfoncer da-

vantage le tuyeau *R. N.* qui représente le nerf optic, afin de porter à ce Foyer la Retine, qui en ce seul endroit recevra tres-distinctement l'Image des objets.

9. Vous remarquerez que tant plus *l'Omphaloptre* que vous mettrez au devant de la prunelle *PP* sera de petit Foyer, tant plus elle rendra les rayons convergens, & le cristalin *CCCC.* en fera tant plûtoſt le Foyer, c'est pourquoy eſtant plus raccourcy il vous faudra enfoncer davantage la Retine pour le recevoir, afin que les Images des objets y paroissent peintes distinctement, en l'y regardant par l'ouverture *NN* du nerf optic.

10. Vous remarquerez qu'en

T iij

mettant dessus ou fort près de la prunelle *PP* de l'œil artificiel, quelque Verre concave, comme pour luy servir de *Bezicle*, parce qu'il fera tomber plus divergens les rayons des objets ou de la flâme de la Bougie sur l'humeur cristalin *CCCC*, il en retardera le concours ; c'est pourquoy le Foyer en sera d'autant plus éloigné que la concavité du Verre sera d'un cercle de plus petit Diametre, ce qu'il faut bien noter ; Ainsi il faudra éloigner beaucoup plus la Retine artificielle *PP* jusqu'à ce Foyer ou Image distincte des objets.

Appliquons maintenant à nostre veuë, tout ce que nous avons observé arriver différemment à l'œil artificiel, à raison

des différentes distances des objets, des différentes convexitez des *Omphaloptres* CCCC. & de la différence des Verres convexes ou concaves des *Bezicles*, qu'on a mis au devant de la prunelle *PP.* & d'autant que le Verre *Omphaloptre* CCCC y a operé de mesme que l'humeur cristalin dans nos yeux, *Figure IV. planche premiere, & Figure I. planche seconde*; Je dis,

1°. Que du trop ou du manque de gonflement de l'humeur cristalin des animaux, procede le trop grand éloignement de la Retine, ou la trop grande proximité à l'humeur cristalin, qui sont les causes des deux différens défauts qui se rencontrent dans la veüe de différentes personnes, les uns

estant *Miopes* & les autres *Presbi-*
tes, & souvent dans les yeux d'un
mesme Homme. Je connois plu-
sieurs personnes de qualité com-
me M^r de Comps, M^r d'Esti-
manuile, &c. qui ont les yeux
ainsi diféremment conformez.
Le R. P. Deschales Jesuite, dans
la 382 page du second Tome de
son *Mundus Mathematicus* l'a as-
suré de soy-mesme & d'un Frere
Portier du College de Lion, qui
ne pouvoit lire que d'un œil, &
voir les objets éloignez qu'avec
l'autre. Je crois que Daniel Cho-
rez, que tous les veritables Sça-
vans reconnoissent estre le pre-
mier Inventeur des *Binocles* qu'il
présenta au Roy en l'année
1625. Le R. P. Rheita Capucin
Alleman, qui l'a encore depuis



& par conséquent
estant fort court, 1



LE... KITCHEN CAPACIN
an, qui l'a encore depuis

enseigné en son Livre *Oculus Enoch & Elia*, imprimé en 1645. & qui en fit voir de tres-longs icy à Paris en l'année 1654. & par toutes les bonnes Villes de l'Europe, & depuis l'Autheur de trois Tomes de *Visions*, imprimées és années 1677. 1678. & 1681. auquel le Sieur Querreau Maistre Lunetier aux deux Croissans, a fait les premiers Binocles & Lunetes pour dissigner de loin, pour M^r le Nonce *Bargellini* en l'année 1675. feroient tous quatre bien embarrassés de leur faire avoir une veüe distincte par le moyen des Binocles.

2°. Les *Miopes* ont l'humeur cristalin trop enflé & trop rond, & par conséquent son Foyer estant fort court, la Retine s'en

trouve trop éloignée, & ne reçoit les radiations des objets éloignés qu'après leur décussation & confusion au derrière du Foyer, c'est pourquoy ils ne les voyent que fort confusément, & voyent distinctement les objets qui sont fort proches, parce que les rayons tombant sensiblement divergens sur l'humeur cristalin, leur Foyer est retardé, allongé & porté jusques sur la Retine.

3°. Les *Presbites* ont l'humeur cristalin trop plat, & par conséquent, son Foyer étant fort long la Retine se trouve trop proche du cristalin, & coupe les pinces optiques des radiations des objets proches avant leur Foyer, c'est pourquoy ils ne voyent que tres-confusément

les objets fort proches & distinctement les objets éloignez, parce que les rayons des objets éloignez tombant presque paralleles sur l'humeur cristalin, leur Foyer n'est pas si long, & se termine & aboutit sur la Retine.

Pour remedier à la veuë des *Miopes*, & leur faire voir distinctement les objets éloignez, i faut mettre au devant des prunelles, des *Bezicles* ou simples Lunetes *Binocles* à Verres concaves, car les rayons des objets éloignez qui tomberont physiquement paralleles sur les Verres concaves, en sortiront plus divergens, & tomberont par ce moyen autant sensiblement divergens sur l'humeur cristalin, comme si l'objet estoit au *Foyer Virtuel* de ce Verre

concave , c'est pourquoy leur Foyer ou Image de l'objet sera retardé & porté plus loin , & jusques sur la Retine aussi distinctement que si l'objet estoit fort proche, car les *Bezicles* à Verres concaves corrigent par leur degré de concavité le degré de trop de convexité de l'humeur cristalin , mais ces Verres concaves font sur la Retine par les rayons divergens une plus petite Image, & l'objet estant veu sous un plus petit angle , paroist toujours plus petit lors qu'on se sert d'un Verre concave.

Pour voir par expérience qu'un Verre concave, allonge le Foyer d'un Verre *Omphalopire*, c'est à dire convexe de deux costez , comme est l'humeur

cristalin, présentez un Verre Omphaloptre directement au Soleil, & recevez au derriere de luy sur un Papier ou Carton son Image ou Foyer de ces rayons, & marquez la distance de l'Omphaloptre au Foyer Solaire ; mettez au devant de ce Verre Omphaloptre un Verre concave, vous verrez que le Foyer Solaire en sera bien allongé & porté beaucoup plus loin.

Lors que les *Miopes* veulent lire, écrire, ou bien considérer un petit objet, ils l'approchent de l'œil jusques à tant que ses rayons tombent si divergens, que leur concours ou Foyer soit prolongé jusques sur la Retine. Par la mesme raison pour voir distinctement les objets éloignez

avec une Lunete d'approche, ils la racourcissent, en approchant du Verre objectif le Verre concavé, pour faire tomber les rayons des objets fort divergens sur le cristalin, afin qu'en retardant leur concours leur Foyer ou Image se fasse plus loin jusques sur la Retine qui est l'organe formel de la veuë, & non pas la tunique *Choroïde*, comme le prétend l'illustre M^r Mariôte de l'Académie Royale des Sciences, Je la considere comme la feuille d'Estain, ou le morceau de Veloux noir, que l'on met au derriere des Miroirs, & au dessous des Cristaux taillez pour arrester la lumiere & les especes des objets; en effet à cause de sa noirceur elle n'est point propre à être

la table d'attente pour les couleurs qui n'ont rien de réel hors de l'œil ; de plus comme les choses noires s'échauffent & brûlent facilement au Foyer d'un Verre convexe , elle seroit bientôt altérée & renduë inutile ; c'est pourquoy l'œil estant au grand jour, elle se ressent de la chaleur de la Retine, se rarefie, & en s'étendant s'éloigne davantage de l'humeur cristalin, & allonge la configuration de l'œil, quoy que les Phisiciens ordinaires attribuent aux Avances ciliaires cette différente configuration de l'œil, qui procede aussi de ce que la prunelle se resserrant au grand jour, & lors que nous regardons attentivement les objets proches & petits, elle comprime l'hu-

Q. de Juillet 1682.

Y

meur cristalin, enfle & convexe davantage sa partie anterieure, & pousse mesme un peu la partie posterieure au fonds de l'œil. J'ajoute que s'il ne se fait aucune vision des especes qui tombent sur la Retine à l'endroit où le nerf optique commence à se pa-
noûir, ce n'est pas par le manque de Choroïde ; mais parceque les fibres de la Retine qui ailleurs sont couchez le long de la concavité de l'œil, sont en cet endroit là dressées contre les objets, &c.

Les *Miopes* & ceux qui ont la veuë tendre, se servant de Lunettes sans verre, à un trou d'environ un quart de ligne de diametre, conserveront leur veuë, ne la fatigueront pas, liront de plus

loin , & verront les caracteres plus gros & plus distincts ; les anciens les appelloient *Dioptrés*.

Les *Miopes* apprendront icy un secret fort considérable ; c'est que pour bien voir les objets éloignez avec une grande Lunette d'approche , ils en doivent oster tous les verres oculaires , car en mettant l'œil après le Foyer du verre objectif , ils découvriront beaucoup plus de champ ou étendue de Pais , & verront tout à la fois plus grand nombre d'objets qui leur paroîtront plus grands & mieux terminez.

Quelques *Miopes* deviennent *Presbires*, & voyent distinctement les objets éloignez , parce qu'avec l'âge l'humeur cristalin en se desseichant se déconvexe & ap-

V ij

platit peu à peu ; c'est pourquoy les *Miopes* vieillards lisent sans Bésicles , & voyent distinctement les objets éloignez avec un Verre concave.

Les *Miopes* avec un Verre lenticulaire , voyent les objets éloignez distinctement peu agrandis , mais renversez.

Les *Miopes* lisent plus commodement à un jour médiocre qu'au grand jour , & mesme à la brune , lors que ceux qui se piquent d'avoir la veuë excellente ne peuvent discerner si le papier est écrit. En voicy deux raisons. 1°. Comme ils ont besoin des rayons sensiblement divergens ; ils approchent l'écriture fort près de l'œil. 2°. Leur prunelle est ordinairement plus grande ;

c'est pourquoy par l'une & par l'autre de ces deux raisons, leur œil reçoit bien plus grande quantité de rayons. *Figure I.* de chaque point de l'objet, que l'œil des Presbites, lesquels pour voir distinctement ont besoin de rayons paralleles, ou du moins tres-peu divergens, & pour cela éloignent davantage l'écriture, & d'ailleurs leur prunelle estant plus petite ne reçoivent pas une suffisante quantité de rayons qui sont tres-foibles pendant la brune, pour faire une sensible impression sur la Retine.

Les *Presbites*, vieillards, & tous autres qui voyent distinctement les objets éloignez, & confusément les objets qui sont fort proches, ont l'humeur cristalin trop

peu convexé, la superficie antérieure du costé de la prunelle, estant segment d'une grande Sphere ou Globe, & par conséquent de longue portée ou Foyer.

Les *Presbites* voyent distinctement les objets éloignez, parce que les rayons de chaque point de l'objet tombant physiquement paralleles sur l'humeur cristalin, leur concours, Foyer ou peinture, est portée jusques sur la Retine, qui en est plus éloignée que si l'humeur cristalin l'estoit plus gonfle ou arondie.

Les *Presbites* ne peuvent voir distinctement les objets qui sont fort proches, parce que les rayons de chaque point de l'objet tombent fort diuergens sur

l'humeur cristalin , les réfractions qu'ils souffrent en le pénétrant, en retardent le concours, réunion ou foyer , & le portent plus loin que n'est la concavité du fonds de la Retine, laquelle ne se trouvant pas assez éloignée de l'humeur cristalin , tronque les radiations ou pinceaux optiques de chaque point de l'objet, qui sont encore dans la confusion & tous péle-mêles ; c'est pourquoy ils ne peignent sur la Retine aucune peinture distincte de l'objet si proche de l'œil. Voila en mesme temps la raison pour laquelle ils éloignent l'écriture qu'ils veulent lire , fin d'en recevoir les rayons paralleles , dans le mesme temps qu'un *Miope* l'approche fort de l'œil

pour en recevoir les rayons divergens.

Pour remedier à ce défaut de la veuë des Presbites, & leur faire voir distinctement les objets qui sont fort proches, il faut mettre au devant de leurs prunelles des yeux, des *Bezicles* ou simples Lunettes *Binocles* à Verres plan-convexes, ou convexes de deux costez, qu'on appelle *Omphaloptres*; car les rayons des objets qui sont peu éloignez de l'œil tombant sensiblement divergens sur ce Verre convexe, en sortiront peu divergens & aussi phisiquement paralleles que si l'objet estoit bien éloigné; c'est pourquoy des rayons de l'objet fort proche qui tombent sensiblement divergens sur l'humeur

meur

meur cristalin, estant rendus paralleles par la refraction qu'ils souffrent en penetrant ce verre convexe, leur foyer est racourcy jusques sur le devant de la Retine, & y forment la peinture de l'objet proche aussi distincte, que l'humeur cristalin estant seul y forme celles des objets éloignez; car le degré de convexité du verre de *Bezicle*, corrige le degré de convexité qui manque à l'humeur cristalin, & arreste distinctement sur la Retine le foyer ou l'image des objets qui sont fort proches de l'œil, & dont les rayons de chaque point sont fort divergens & de long foyer. Pour voir par expérience qu'un Verre convexe racourcit le foyer d'une *Omphaloptre* ou

Q. de Juillet 1682. X

verre convexe des deux costez comme est le cristalin, présentez l'*Omphaloptre* au Soleil, & recevez au derriere de luy sur un papier ou carton son image, ou foyer de ces rayons. Mettez au devant de cette *Omphaloptre* un autre verre convexe. Vous verrez que le foyer solaire en sera beaucoup racourcy.

Bien souvent les *Presbites* deviennent *Miopes* dans une complexion plus humide, l'humeur cristalin se renflant & arrondissant; de mesme qu'avec les sucs de *Chelidoine* & d'*Enfraise*, on rétablit promptement les humeurs épanchez des yeux crevez.

D'autant qu'il y a des personnes qui voyent également bien les objets proches, & puis les ob-

jets éloignez ; il faut nécessairement qu'ils aient l'humeur cristalin médiocrement convexe, & toute la machine de l'œil fort souple, pour estre facilement comprimé, afin que la partie antérieure de l'humeur cristalin devienne plus convexe, ou que l'œil en s'allongeant en éloigne davantage la Retine jusques à la longueur du foyer des rayons sensiblement divergens de l'objet qui est fort proche ; & au contraire pour voir distinctement les objets éloignez, il faut que la partie antérieure de l'œil, s'applatisse par le relâchement de compression, ou que la Retine s'approche davantage de l'humeur cristalin, car pour voir distinctement les objets proches &

X ij

les objets éloignez, comme la longueur du foyer de leurs rayons est différente, il faut nécessairement que ce foyer ou peinture de l'objet aboutisse toujours précisément sur la Retine.

Je remarque en passant que souvent ceux qui ont la veuë excellente & longue, deviennent *Miopes*, changeant avec la Barbe en mesme temps de degré de veuë & de ton de voix.

Si quelqu'un se plaint que j'aye mêlé de Theoremes Mathematiques, je luy répondray avec Galien, *Lib. 10. cap. 12. de off. part: Non lubens, sed solum ut Dei jussu satisfacere, Mathematicis Theorematis sum usus.*

Je finis cette premiere Partie de mon Traité des Lunetes, par

les Remarques suivantes sur le nom de leur Inventeur, & sur leur ancienneté.

L'Inventeur des *Bezicles* ou *simples Binocles*, n'a pas eu la Satisfaction d'immortaliser son nom, il n'a pas aussi eu le déplaisir, comme Daniel Choréz, de voir un Docte de l'autre siècle, qui pour avoir, à ce qu'il dit, dans sa *Dioptrique Oculaire* pag. 296. *veu dans la Lune*, par un moyen tout particulier, jusques icy inconnu, s'est transformé en esprit de lumière, dans les Vignettes de ses Visions, pour prendre le titre de premier Pere des Binocles.

Quant à l'ancienneté des *Bezicles*, qui sont les Lunetes les plus utiles & les plus nécessaires,

comme aussi le principe de toutes les autres; il est très-certain que ny les anciens Hébreux, ny les Arabes, ny les Grecs, ny les Romains, n'ont eu aucune connoissance de ce simple & admirable Instrument. C'est pourquoy je rapporte leur Invention en l'année 1285. En voicy les preuves. Frere *Giordan da Rivalto*, Maître General de l'Ordre des R. F. Prescheurs; qui mourut à Pise en l'année 1311. & duquel le Dictionnaire *Della Crusca*, fait mention au mot *Occhiale*, parla de l'invention des Lunetes à mettre sur le nez, dans une Prédication qu'il composa en l'année 1305. Voicy ses termes. *Non è ancora, venti anni, che si trova l'arte di fare li Occhiali, che*

*fanno vedere bene , che è una delle
migliori arti , & delle più necessarie ,
che il mondo habbia.*

Voicy l'Histoire du fait tirée
de la Chronique Latine du Con-
vent des R. F. Prescheurs de
Sainte Catherine à Pise, écrite
en Parchemin par Frere *Barthel.*
Da san Concordio, qui y mourut
fort âgé en l'année 1347. Cet
Ecrivain parlant dans la 16.
feuille de *F. Alexandro Spina*, qui
y mourut en l'année 1313. dit que
ce *Vir bonus & Modestus*, *quacun-*
que vidit, audivit facta, sciuit &
facere ; Ocularia ab aliquo primo
facta, & communicare nolenti, ip-
se fecit, & communicavit corde hi-
lari, & volente. Ingeniosus in cor-
poralibus, in domo Regis aeterni fecit
suo ingenio mansionem.

Bernard de Gordon Dauphinois , qui par sa grande connoissance & expérience en Medecine , fut appelé *Fleur-de-Lys* , composa en l'année 1305. un Livre intitulé , *Lilium Medecinae* , dans lequel en la page 147. d'une impression faite à Paris en l'année 1542. il parle d'un Collyre en ces termes ; *Est tanta virtutis , quod decrepitem faceret legere litteras minutas absque ocularibus.*

Quide de Chauliac aussi Professeur de Medecine à Montpellier , composa en l'année 1363. *La Grande Chirurgie* , dans laquelle apres avoir donné plusieurs remedes , contre la foiblesse de la Veüe , ajoute : *Si ces remedes & autres semblables ne profitent de rien , il est necessaire d'avoir recours à l'usage des Reziiles.*

Enfin M^r Ménage dans son Livre intitulé, *Amplexitates Juris Civilis*, rapporte un Acte du Parlement de Paris du 12. Novembre 1416. qui porte que Nicolas de Baye, Seigneur de Gie, présenta au Parlement une Requête, en laquelle on trouve les mots suivans. *Car aussi estois-je aucunement débilité de ma veüe, & ne pouvois-je pas bien enregistrer sans avoir Lunetes, &c.*

*On trouvera dans les autres Mer-
cures Extraordinaires la suite de ce
docte Traité, dans lequel M^r Co-
miers, si connu dans l'Empire des
Lettres, satisfera pleinement les
Sçavans & les Curieux.*

SSSSSS:SSSSSS:SSSSSS

SENTIMENS SUR LES
Questions proposées dans le
dernier Extraordinaire.

Quel choix doit faire un Homme, qui ayant le cœur sensible à l'esprit & à la beauté, n'est point assez riche pour vivre sans chagrins avec une Personne qui ne luy apporteroit aucun bien. On luy propose trois Partys pour le Mariage; une Fille tres-riche, mais tres-laide, & sans esprit; une autre, belle, douce, tres-sage, mais sans bien; enfin une troisiéme, qui par son esprit se fait admirer de tout le mōde, mais qui n'a ny bien, ny beauté.

Toute Fille d'esprit a pour moy de
grands charmes.

A la Belle, je rends fort volontiers les
armes.

Mais sur peine d'avoir quelquefois du
chagrin,

Je ne dois épouser personne,

Qui des Ecus à foison ne me donne;

Ainsi le veut mon malheureux destin.



Supposons cependant qu'Iris, Philis,
Silvie,

Attendent aujourd'huy mon choix.

Si l'Hymen touche mon envie,

Je puis me marier avec l'une des trois.



Iris a de grands Biens, mais elle est beste
& laide,

A ces defauts point de remede.

Philis est belle, douce, & tres-sage sur
tout,

Mais sans argent. Ah, quel ragoist!

252 *Extraordinaire*

*Silvie a de l'esprit, de l'esprit comme un
Ange,
Mais gueuse, & laide en contr'échange.*



*A laquelle des trois donneray-je mon
cœur?*

*De quelque Avare, Iris peut faire le
bonheur.*

*Un riche Partisan passera bien sa vie
Avec Philis. Reste Silvie.*

Il faut aussi l'expédier,

*L'envoyer à * l'Académie, * galante,*

*Et pour vivre content, ne me point ma-
rier.*

On a demandé, si le sentiment
de Phinée dans l'Opéra de
Persée, est d'un véritable
Amant, lors qu'il dit, qu'il
aime mieux voir Andromède
devorée par un Monstre, qu'
entre les bras de son Rival.

L'Amour meurt dans mon cœur, la
Rage luy succede;
J'aime mieux voir un Monstre affreux
Devorer l'ingrate Andromede,
Que la voir dans les bras de mon Rival
heureux.



*Voila ce que Phinée a dit dans sa colere,
Et ce que tout autre auroit dit.
Qu'on ne s'y trompe pas ; un Amant
qu'on trahit,
Est en droit de tout dire, est en droit de
tout faire,
Et sans craindre d'en user mal,
Pent voir avec plaisir périr une Infidelle,
Ce n'est pas que cela se doive à cause
d'elle,
Mais seulement pour faire enrager un
Rival.*

Un Cavalier soutient, que l'a-
mour estant un tribut qui
est dû à la Beauté, celuy

qu'on a pour une jolie Femme
ne doit point empêcher qu'on
n'en prenne encor pour toutes
les Belles que l'on rencontre.
Un autre prétend que quand
on aime une Femme, l'amour
que l'on a pour elle doit en-
laidir tout le reste du beau
Sexe à l'égard de celui qui
aime. On demande quelle
opinion est à préférer.

L'*Amour est un tribut qu'on doit à
la Beauté,
Il n'est rien de plus véritable;
Mais du moment que l'on est entêté
D'une Dame qu'on trouve aimable,
Ou qui l'est effectivement,
Doit-on s'en tenir là, voir indifférem-
ment,
Et jamais ne rendre les armes
À celles qui n'ont pas moins d'attraits,
moins de charmes?*

*Est-il juſte en un mot de vouloir enlaidir,
En faveur d'un Objet, tout le reſte du
Sexe?*

*A de tels ſentimens je ne puis applaudir.
S'il faut les condamner, je demeure per-
plexe.*

*Enfin d'un & d'autre coſtè,
Je trouve du pour & du contre,
Qui tour-à-tour me tiennent arreſté.*

Que faire donc en ce rencontre?

Je répons par un diſtinguo.

*Se cet Objet que vous aimez vous aime,
Aimez-le uniquement, j'en uſerois de
meſme,*

Si l'on ne m'aimoit par nego.

On a demandé le Portrait d'un
Homme qui vit parfaitement
heureux.

L'*Un met tout ſon bonheur à conduire
une Armée;
L'autre fait tout le ſien de fleurir au
Barreau,*

qu'on a pour une jolie Femme
ne doit point empêcher qu'on
n'en prenne encor pour toutes
les Belles que l'on rencontre.
Un autre prétend que quand
on aime une Femme, l'amour
que l'on a pour elle doit en-
laidir tout le reste du beau
Sexe à l'égard de celui qui
aime. On demande quelle
opinion est à préférer.

L'Amour est un tribut qu'on doit à
la Beauté,
Il n'est rien de plus véritable;
Mais du moment que l'on est enesté
D'une Dame qu'on trouve aimable,
Ou qui l'est effectivement,
Doit-on s'en tenir là, voir indifférem-
ment,
Et jamais ne rendre les armes
À celles qui n'ont pas moins d'attraits,
moins de charmes?

*Est-il juste en un mot de vouloir enlaidir,
En faveur d'un Objet, tout le reste du
Sexe?*

*A de tels sentimens je ne puis aplaudir.
S'il faut les condamner, je demeure per-
plexe.*

*Enfin d'un & d'autre costé,
Je trouve du pour & du contre,
Qui tour-à-tour me tiennent arresté.*

Que faire donc en ce rencontre?

Je répons par un distinguo.

*Se cet Objet que vous aimez vous aime,
Aimez-le uniquement, j'en userois de
mesme,*

Si l'on ne m'aimoit par nego.

*On a demandé le Portrait d'un
Homme qui vit parfaitement
heureux.*

L'*Un met tout son bonheur à conduire
une Armée;*

*L'autre fait tout le sien de fleurir au
Barreau,*

Et de ces deux endroits la grande Re-
nommée

Debite (j'en conviens) ce qu'elle a de
plus beau.

Cependant quand je suis couché sur la
Fougere

Entre les bras de ma belle Bergere,
César, & Cicéron, quoy qu'on dise des
deux,

N'ont jamais esté plus heureux.

On a demandé quelle est l'Ori-
gine du Droit.

SI la force, comme on le croit,
Est chez beaucoup de Gens ce qui regle
le Droit,

Le Droit a pris son origine
Dès le jour que Caïn, d'humeur un peu
mutine,

Et s'estant trouvé le plus fort,
Mit l'innocent Abel à mort.

On a demandé quelles sont les
qualitez nécessaires pour la
Conversation.

Teste-à-teste avec vous, mon aimable
Silvie,

Les affaires d'Etat, & de l'Académie,
Nous entretiennent peu ; ma seule passion
Fait, lors que j'en suis crû, la conver-
sation.

Ainsi, pour nous tirer avec plaisir d'affaire,

Ce qui nous est le plus à tous deux nécessaire,

Est, à mon sens, un grand & réciproque
amour.

Quand d'une & d'autre part la tendresse
est extrême,

Sans s'ennuyer on passe tout le jour

A se redire tour-à-tour,

Aimez-moy, je vous aime; aimez-moy,
je vous aime.

DAUBAINE.

Q. de Juillet 1682.

Y

*Des Dames ayant fait une Partie
de Campagne pour aller à Beaulieu,
y furent menés par un Cocher mal-
adroit, qui les versa. C'est ce qui a
donné lieu à ces Vers.*

RONDEAU.

E*N beau Lieu, l'aimable séjour,
Vrayment vous tenez vostre Cour,
Ainsi que des Reynes Gilletes.
Vous faites Vers & Chansonnetes,
Et peut-estre parlez d'amour.*



*Mais est-il vray qu'en un détour
Vostre Cocher prit mal son tour,
Qu'il versa Femmes & Filletes
En beau Lieu?*



*Que n'estois-je à ce Carrefour!
J'aurois vu genoux en plein jour,
Et... tant-beau, Rimeur de sornetes,*

*Point de paroles indiscret*es.

Respect, tu m'arrestes tout court

En beau Lieu.

LE BLOY, S^r des Granges, Avocat
au Présidial de la Fleche.

SS2S2S:2S2S222:2S2

LE ROSSIGNOL,

ET L'HIRONDELLE.

F A B L E.

UN jour, chemin faisant, une jeune
Hirondelle

S'arresta pour oïr les accens languoureux

D'un jeune Rossignol, mais des plus
amoureux,

Qui se plaignoit ainsi des froideurs de
sa Belle.

Philomele, pourquoy dédaignez-vous
mes vœux?

Pour vous seule mon cœur soupire;

Y ij

Cruelle, voulez-vous que je sois mal-
heureux

Au delà de ce qu'on peut dire?
Ah, vous ne sçavez pas à quel point
un Amant,

Lors qu'il aime parfaitement,
Souffre d'un dédaigneux silence.
Ayez d'autres rigueurs, insultez ma
langueur,

Vous ne sçauriez autant me déchirer
le cœur,

Que le fait vostre indifférence.



*L'Hirondelle pour lors apprit comme
aux abois.*

*Le tendre Rossignol sous un sombre feuil-
lage,*

*A ses cruels soucis ajustoit son langage,
Rien n'estoit, hors sa Belle, insensible à
sa voix.*

*Les feuilles, l'air, & l'eau, n'estoient que
dans la crainte*

*De troubler par leur bruit son amoureuse
plainte.*

Enfin, pour luy livrer les plus rudes combats,

Philomele s'envole, & ne luy répond pas,

Ny mesme ne prend pas la peine

De voir d'un regard de pitié

Sa trop sincere, & trop tendre amitié.

Barbare, cruelle, inhumaine,

S'écrioit-il, de momens en momens;

Mais comme elle estoit sourde à ses gémissemens,

Il la laisse, & s'abat auprès de l'*Hirondelle*,

(Mais sans s'appercevoir qu'il est à costé d'elle)

Sur les aimables bords

D'une Onde claire & pure,

Pour mieux s'abandonner à ses cruels transports,

Et déplorer son aventure.

A ses gémissemens l'*Hirondelle* sent bien

Qu'elle seroit d'humeur à faire

Avec un tel Amant un voyage à *Cythere*.

Le plumage, la voix, la taille, & le maintien,

*Tout dans ce Malheureux luy paroist
admirable.*

Ah! disoit-elle, il n'est pas raisonnable

Que cette Belle vainement

Fasse soupirer cet Amant.

Ah! sans-doute elle est insensible,

Puis qu'il n'est pas possible

De résister aux merveilleux amas

De ses charmans appas.

Pour moy, qui me rends attentive

Jusques à la moindre action

Que fait le Rossignol icy sur cette

Rive,

Je sens beaucoup d'émotion,

Et par là je vois que je l'aime.

Dis-moy de grace, Amour, l'aurois-tu

résolu,

Que je luy parlerois en faveur de moy-

mesme,

Quand pour un autre Objet son ardeur

est extrême?

Fais-luy connoistre au moins qu'ainsi

tu l'as voulu.



*Dans ce doux entretien que se fait l'Hi-
rondelle,*

*Elle se voit dans l'Onde, & se trouve
assez belle*

*Pour plaire au Rossignol. Elle avance
ses pas,*

*Etalant de son mieux le peu qu'elle a
d'appas,*

*Et luy dit. J'écoutois cette plainte
amoureuse*

*Que d'une voix mélodieuse,
Oiseau trop malheureux, vous ex-
posez icy.*

*Je sçay quel est vostre soucy;
Amour par tout dans son Empire,
Depuis que l'on y vit, & que l'on y
soupire,*

*N'a jamais veud' Amans plus à plaindre
que vous.*

*Philomele, il est vray, chante bien, est
bien faite,*

*Et pourroit vous causer le destin le
plus doux;*

Mesme elle est digne qu'on la traite
De la Vénus des Oyseaux.

J'en puis parler ainsi ; depuis peu je l'ay
veuë

Qui se defaltéroit au courant de ces
eaux.

Un si charmant Objet me donnant
dans la veuë,

Je faisois mon plaisir de la bien con-
templer.

A ne vous rien celer,

J'en fus toute surprise;

Si mon Sexe changeoit, j'en aurois
l'ame éprise.

Mais, que dis-je ! elle auroit mille fois
plus d'appas,

Je ne pourrois l'aimer, elle ne m'aimant
pas.

Ah ! gentil Rossignol, ce seroit grand
dommage

De consumer le printemps de vostre
âge

Parmy les sanglots & les pleurs,

Lors .

Lors qu'ailleurs vostre amour peut
trouver des douceurs.

Il vaut mieux les gouster, l'âge vous
y convie.

Voyez-vous, on n'a dans la vie
Qu'autant de plaisir qu'on s'en fait.
Cherchez donc quelque bel Objet
Qui soit d'une humeur moins severe
Que la Beauté qui sçait en vain vous
plaire.

Portez ailleurs vos sôûpirs & vos
vœux,

Brisez vos fers, & sortez de ces lieux;
En amour on tient que l'absence
Est de ses maux le seul soulagement.

On dit qu'elle amoindrit l'excessive
souffrance

Que cause une Beauté qu'on aime ten-
drement.

La raison est qu'Amour dans les yeux
d'une Belle

Place les traits dont il perce le cœur;
Ce Dieu ne sera plus vostre cruel vain-
queur,

Q. de Juillet 1682.

Z

266 *Extraordinaire*

Quand vous ne verrez plus les yeux de
Philomele.

Ne balancez donc point à suivre mon
avis.

Je suis jeune, il est vray, mais j'ay veu
du País,

Et je serois encore au sein de l'Igno-
rance,

Si je n'avois rien veu, si je n'avois
jamais

Quitté le lieu de ma naissance.

Nous voicy dans l'Automne, en ce
temps où je fais

Ordinairement un voyage,

Venez avecque moy; je gage

Que vous ne sçauriez choisir

Une Compagne plus joyeuse,

Et qui pût mieux que moy bannir le
déplaisir.

Amour, Amour, que je serois heu-
reuse,

Si je pouvois divertir quelquefois

L'Oyseau le plus parfait qui vive sous
vos Loix!



*Ah ! dit le Rossignol , n'accablez point
une ame*

*Qui ne souffre que trop du poids de
ses douleurs .*

*Vouloir mettre fin à mes pleurs ,
C'est faire une injure à ma flâme.*

*Parlez-moy d'aimer constamment,
De courir à la mort plutôt qu'au chan-
gement,*

*C'est là le moyen de me plaire,
Et l'obligeant discours que vous me
deviez faire.*

*Selon vous, ce n'est point un crime de
changer;*

*Mais, qui voudroit jamais avec vous
s'engager?*

*Non, non, je ne veux pas qu'un dépit
teméraire*

*Me vienne secourir au milieu de mes
maux;*

*Bien loin de fuir l'Objet qui trouble
mon repos,*

Je me sens un desir extrême

Z ij

268 *Extraordinaire*

Et de l'aimer, & de le voir,
Jusqu'au temps que le Noyer blême
Me passe sur le Fleuve noir.

Si ma chere Maîtresse
Cesloit de mépriser mes feux,
Quelle seroit mon allégresse !
Les Dieux dedans les Cieux
Avec leur doux Nectar, & leur chere
Ambrosie,
Ont un moindre bonheur que celui
que j'aurois.

Ah, dans la grande ardeur dont mon
ame est saisie,
J'aimerois à souffrir, & joyeux je di-
rois ;

Je brûle pour l'objet le plus parfait du
monde.

Tu le petis assurer, Astre Pere du jour.
Lors que tu fais le tour
De la terre & de l'onde,
Vois-tu dans quelque endroit de ce
vaste Univers

Rien qui soit comparable
A Philomele que je sers ?

Tu sçais qu'elle a la voix beaucoup
plus admirable

Que celle qu'on remarque au Cygne
agonisant,

Et que le charme ravissant

Des plus redoutables Syrenes;

Qu'elle a l'esprit délicat & fleury,

Autant que s'il estoit des trois Graces
nourry.

Tu vois tous les jours que sans peines

Elle sçait varier son chant,

Mêler le doux au grave, & l'agrecable
au grand;

Qu'elle est adroite, & sçait tout tres-
bien faire;

Qu'elle possède mille appas

Qui n'ont rien de vulgaire,

Et qu'elle a le secret de pouvoir tou-
jours plaire.

Mais enfin son defect, c'est de ne m'ai-
mer pas.



*Ainsi le Rossignol, pour plaire à Phi-
lomele,*

Z iij

270 *Extraordinaite*

*Déplairoit, s'il pouvoit, à la jeune Hi-
rondelle,*

*Et paroîtroit un laid Oyseau,
Qui ne sçait pas son monde, & n'est pas
Damoiseau,*

*Par la raison, que c'est chose fâcheuse
Pour une Femelle amoureuse,
De voir qu'on rebute son cœur,
Sur tout quand la premiere elle a fait
quelque avance.*

*Sur ce fait l'Hirondelle en soy meûre-
ment pense,*

*Que se desesperer, & se mettre en fureur,
N'est pas un bon moyen de le rendre
volage.*

*Ainsi sans se décourager,
Elle luy parle encor de voyager,
Et luy dit ; Mais enfin, Rossignol, c'est
dommage,*

*Que vous, qui chantez si bien,
Sçachiez si peu que rien.
Voyagez avec moy ; vous sçauvez quel-
que chose,
Ce qui sans doute sera cause
Que vous pourrez toujors*

A tout propos embellir vos discours,
Et pour vostre sçavoir, vostre aimable
Maîtresse
Aura sans-doute égard à l'ardeur qui
vous presse.



Le Rossignol en ce moment
Luy répond fièrement,
Jeune Hirondelle, Manie,
Qui faites tant la jolie,
En vain vous vous flattez de m'avoir
pour Amant;
S'il n'est d'autre que moy qui jamais
vous adore,
Vous pourrez, je vous jure, estre éter-
nellement
Vestale en tout País, si vous l'estes
encore.
Rengaînez vos sôûpirs, vos regards,
vos ardeurs,
Ou plustost coquetez ailleurs.
Cherchez-vous un Amant qui soit
mieux vostre affaire,

Z iiij

Qui veuille en tout Pais voyager avec
vous,

Qui réponde à vos feux, qui soit traitable & doux.

A l'Objet que je sers est-ce un moyen
de plaire,

Que de courir le Monde à dessein de
tout voir,

Puis qu'avec tout vostre sçavoir
Vous déplaîsez si fort, qu'on ne peut
vous entendre?

Vous estes trop rustique, & vous faites
pitié.

Il vaut bien mieux moins entre-
prendre,

Ou sçavoir moins de la moitié,
Et le peu que l'on sçait le faire bien
paroître.

Que sert de tant sçavoir, sans un heu-
reux debit?

On n'est connu qu'autant que l'on se
fait connoître. *Cela dit,*

*Le Rossignol laisse-là l'Hirondelle,
Et va chercher sa chere Philomete.*

DE LA SALLE, S^r de l'Estrang.

Je vous envoie la Suite de la
Langue Universelle que vous espé-
riez trouver dans le dernier Extra-
ordinaire. Elle en eust fait un des
principaux Articles, si le Paquet de
M^r de Vienne - Plancy m'eust esté
rendu assez tost pour l'y employer.
Je l'ay reçu seulement depuis six
semaines, & ne vous puis dire par
quel accident il est demeuré deux mois
en chemin.



S2S22·SS2SS22·2SSS

CONTINUATION DE
*l'ouverture de l'Ecriture, &
 de la Langue Universelle.*

A Fau-Cleranton.

JE ne sçay pas, Monsieur, si je me trompe , mais je suis persuadé que dans l'Ecriture des premiers Hommes, les caracteres ne dépendoient point des paroles, & exprimoient immédiatement les pensées. La source de cette opinion , vient de ce qu'il est plus aisé de signifier par une seule figure , ce qu'on pense, que par les lettres & les sillabes qui composent les mots. La premiere expression ne demande que l'in-

vention d'un caractère tel quel, au lieu que pour parvenir à la seconde, il a fallu de l'étude, de l'observation, & de la discussion, & ensuite de l'application de plusieurs pieces.

On voit des restes de cette première Ecriture dans les Obélisques des Egyptiens, & dans les anciens Livres de la Chine. Un Dragon, un Lion, un Coq, s'y expriment par les figures qui représentent ces Animaux au naturel ; une Montagne, par une grande bosse entre deux moindres, à cause que les Montagnes ont d'ordinaire plusieurs étages ; un Roy, par un œil ouvert au bout d'un Sceptre, parce qu'un Roy doit veiller au bien de son Etat ; le Soleil, par un Cercle

avec un point au milieu , à la façon de nos Astrologues ; la Lune, d'une manière approchante ; un Cœur, selon sa figure naturelle ; une Porte, selon son artificielle, &c.

On ne sçait pas qui fut l'Inventeur de ces Caractères en Egypte ; mais on convient que Fohi, Roy de la Chine, en donna l'usage à ses Peuples, un peu plus de deux mille ans avant la Naissance de nostre Sauveur, au rapport du Pere Semédo, & pres de trois mille ans, suivant le Pere Martinius Jésuites, qui ont longtemps demeuré à la Chine, & peu accordâns sur le règne de ce Roy.

Ces Caractères naturels estoient beaux, & aisez à entendre,

mais ils estoient difficiles à figurer ; & cette difficulté a sans-doute causé leur changement. Les Chinois ne s'en servent plus. Ils employent présentement un quarré pour figurer le Soleil , au lieu du rond ; une espee de tri-dent sans queue , pour marquer une Montagne ; une croix avec deux ligne droites, l'une au dessus, l'autre au dessous , pour signifier un Roy ; & d'autres figures bizarres & inconnuës pour représenter les Animaux. Ils ont à la verité , gardé le caractère du Cœur, celui de la Porte , & quelques autres encor , mais en bien petit nombre ; & on peut dire qu'ils ont perdu l'avantage qu'ils tiroient de la ressemblance des choses , pour la facile inter-

pretation de leur Ecriture. Neantmoins ils ont toujours retenu l'usage des Pinceaux pour la marquer, & comme nous composons toutes sortes de nombre avec neuf chiffres & le zéro, ils forment tous leurs caractères avec neuf sortes de traits, & quelques points ou petites figures, au rapport de Semédo. Ainsi ils expriment *un* par une ligne droite couchée; *dix*, par deux lignes droites en croix; *Terre*, par une croix avec une ligne au dessous; *Roy*, par l'addition d'une ligne au dessus de la figure qui signifie *Terre*; & les *Perles*, les *Pierreries*, & les *Diamans*, par de différentes positions de points au dessus, au dessous, ou à costé. Des lignes qui forment le caractère de *Roy*,

& les raisons qu'on peut donner de la liaison de ces choses, sont à mon avis que la Pierre précieuse est entre les autres Pierres, comme un Roy entre les autres Hommes ; que le Roy commande à la Terre, ou se forme de Terre ; que la Terre est dans le point de perfection, comme le nombre dix ; que ce nombre vient de l'unité, comme de son principe, & que comme il n'y a qu'une seule ligne droite, & cent mille millions de courbes, il n'y a aussi qu'une unité & cent mille millions de nombres.

Semédo ajoute que les Chinois rapportent chaque chose particulière à de certains chefs, & parce qu'ils en ont cinq principaux, qu'ils nomment Elemens,

ſçavoir, le *Métal*, le *Bois*, l'*Fan*, la *Terre* & le *Feu*, ſelon Martinius, je juge que les *Minéraux* ſont contenus ſous le nom de *Métal*; les *Végétaux*, ſous celuy de *Bois*; les *Animaux*, & les noms *Geographiques* & *Hydrographiques*, ſous ceux d'*Eau* & de *Terres*; & les *Cieux*, les *Aſtres*, & les *Eſprits*, ſous celuy de *Feu*; & qu'ainſi ils reduiſent ſous cinq *Chefs*, ce que j'ay diſtribué en dix dans le projet du *Dictionnaire Univerſel*; & que de là vient l'ordre qui eſt gardé par leurs *Caraâteres* dans leur grand *Dictionnaire* appellé *Haïpien*, dont Martinius ny *Semédo*, ny aucun autre que je ſçache, ne touche point le détail.

Ces *Peuples* n'ont pas ſeule-

ment des Caractères simples, ils en ont aussi de composez ; & ils joignent *par exemple* le caractère qui signifie le Soleil, à celuy qui signifie la *Lune*, pour exprimer la *Clarté*, parce qu'elle est le véritable effet de ces deux grandes Lumieres. Ils enferment de même le Caractère qui signifie le Cœur, dans celuy qui signifie la Porte, pour exprimer la tristesse & l'affliction, comme si le cœur affligé se trouvoit pressé à l'entrée d'une porte; & d'autant que la tristesse agit fortement sur le cœur & semble y avoir son siege, le caractère du cœur se trouve meslé à tout ce qui marque de l'affliction. Sur quoy je croyois volontiers que la composition des Caractères Chinois, fait la

Q. de Juillet 1682. Aa

différence qu'il y a entre Semédo & Grueber, sur leur nombre; le premier n'en marquant que soixante mille, parce qu'il ne compte que le Caractères simples, au lieu que l'autre en marque soixantequatorze mille, parce qu'il compte aussi les composés.

Quelque difficulté qu'il y ait à tracer ces caractères, à les démembrer, à les reconnoître & à les retenir; ils ne sont pas seulement en usage à la Chine, ils ont encor cours au Japon, au Tunquim, à la Cochinchine, chez les Tchiens, à Sumatre, & aux autres Païs voisins, & tous ces Peuples communiquent par écrit avec les Chinois, par le moyen de leurs Caractères, sans

entendre la Langue les uns des autres , au raport de Gonçales, de Mendore , & des autres que j'ay citez ; & je croy que la raison de cet usage naît du plaisir qu'il y a de se servir d'une Ecriture , qui peut estre entenduë de toutes les Nations , puis qu'il seroit bien plus aisé à ces Peuples d'apprendre trois ou quatre cens mots, en quoy consiste originaiement la Langue de la Chine , que huit ou dix mille Caracteres diférens, qu'il faut sçavoir au moins , pour écrire passablement en Chinois. Mais si la peine de s'instruire de ces Caracteres embarrassans, ne rebute ny les quinze Royaumes de la Chine , ny les Royaumes voisins , quel progrès n'auroit point fait une Ecriture qui au-

A a ij

roit esté facile à former , & à retenir , comme celles des Chifres Arabiques ? Il est à croire que si elle eust entré dans l'esprit des premiers Hommes , elle auroit passé de leur siecle au nostre ; ou que si les Chinois l'avoient inventée , au lieu de la pénible dont ils servent , l'usage ne s'en seroit pas borné à leurs Voisins ; mais se seroit étendu par toute la Terre , principalement si elle avoit esté accompagnée dans ses expressions , d'un enchaînement aussi naturel , & aussi propre à faire impression sur l'esprit , que celui dont j'ay donné l'idée dans ma dernière Lettre. C'est de cette Ecriture qu'on peut dire sans flatterie , ce que Brebeuf disoit de l'Ecriture en general,

*Quelle est cet Art ingénieux
Qui sçait parler aux yeux,
Et par des traits divers, des figures
tracées,
Donner de la couleur, & du corps aux
pensées?*

● Ces grandes facilitez paroîtront dans les exemples que j'en rapporteray, lors que je me seray expliqué sur les variations des mots, dont ma dernière Lettre a remis l'éclaircissement à celle-cy; & elles paroîtront par avance dans ma manière d'exprimer les quatre Parties du discours, qui ne se déclinent ny ne se conjuguent, & qui par conséquent ne sont pas sujettes à variation.

Vous avez veu, Monsieur, que le moyen que j'employe à con-

server aux chiffres leur signification naturelle, c'est de mettre sous eux la barre, où le trait que nous avons accoustumé d'y placer dans nos écrits ordinaires; & vous sçaurez que celuy dont je me sers pour marquer les parties invariables du discours, c'est de mettre cette barre sur les chiffres qui les expriment. Ainsi comme 7, 8, & 9, signifient les nombres de sept, de huit & de neuf; ces mesmes chiffres ainsi accompagnez 7, 8, 9, signifient un adverbe, ou une interjection, une conjonction, ou une préposition, suivant les départemens différens que je donne à ces parties invariables dans le Dictionnaire Universel, desquels il sera

fort aisé de faire la distinction, pour peu que l'on prenne garde à l'ordre que j'y observe.

Les parties du Discours qui se déclinent ou qui se conjuguent, sont marquées d'une autre façon. Elles ont leur enseigne après elles, au lieu de l'avoir dessus ou dessous; & cette différence les fait reconnoître par l'Interprete dès la premiere inspection; mais la raison veut, Monsieur, que j'explique leurs variations, avant que de m'ouvrir davantage sur les moyens de les exprimer, & vous agréerez cette conduite.



TRAITE' DES *Variations des Mots.*

PREMIERE PARTIE.

J'Ay distingué ces variations en directes & en indirectes. Les directes regardent les degrez de diminution & d'augmentation qui s'attribuent aux noms substantifs; ceux de comparaison qu'on attache aux noms adjectifs, les genres différens dont on diversifie ces derniers; & les verbes passifs qu'on joint aux actifs avec les verbes mêlez que j'y ajoute. Et les variations indirectes ou obliques, comprennent les déclinaisons de tous ces noms, & celles des pronoms & des

des articles, avec les conjugaisons de routes sortes de verbes.

Voila en general quelles sont les variations des mots. Elles font la seconde richesse des Langues, & presque aucune ne se met dans les Dictionnaires ordinaires, à cause qu'elles ne sont que des circonstances des expressions qui les remplissent. J'ay dit presque aucune, parce qu'on voit en tous quelques diminutifs & quelques augmentatifs; & principalement grand nombre de ces premiers dans le Dictionnaire Italien, qui en tire une partie de la fécondité de sa langue, les poussant jusqu'à six & à sept, pour un seul primitif, comme il fait à l'égard d'*Huomo* & de *Casa*, que nostre Langue borne à *Hom-*

L. de Juillet 1682. B b

melet & à maisonnette. Mais comme cette fécondité Italienne ne se répand que sur quelques mots, & que celle de la Langue Universelle se doit étendre sur tous, & aussi bien en augmentant qu'en diminuant, j'ay crû devoir exclure du Dictionnaire Universel une répétition qui seroit importune, & en devoir régler l'expression par une methode generale, afin de pourvoir à cet inconvient, & aux autres de mesme nature, une fois pour toutes.

Ces diminutifs & ces augmentatifs sont fort rares en nostre langue. Elle exprime, *par exemple*, un gros Chien par le mot de *Dogue*, & un petit Cheval par celui de *Bidet*; & elle n'a point de mots simples pour signifier un

gros Cheval, & un petit Chien.
Il est vray que pour exprimer un
petit Homme & un grand Hom-
me, un tres-petit Homme & un
tres-grand Homme, elle a quatre
paroles simples qui sont *Nain* &
Geant, *Pigmeé* & *Colosse*. Mais ces
sortes d'expressions ne s'y ren-
contrent gueres, & celles-là peu-
vent mesme passer pour des
noms primitifs suivant la nature,
& recevoir d'elles-mesmes les
degrez de diminution & d'aug-
mentation. Neanmoins sur cet
exemple & sur celuy des autres
Langues riches & délicates, je
donne aux noms substantifs de-
quoy marquer les différences de
Petit & de *Grand* ou *Gros*; de *tres-*
petit & de *tres-grand* ou *tres-gros*,
en s'incorporant ces expressions,

B b ij

en sorte qu'il n'en résulte que des mots simples.

Quant aux adjectifs , unis aux degrez de comparaison , nôtre Langue y est encore plus stérile qu'en diminutifs & qu'en augmentatifs. Elle n'en a véritablement que deux qui sont *meilleur* & *pire*, dont elle employe le premier à exprimer *plus bon*, comparatif, ou *le plus bon*, superlatif. Expressions qui ne sont pas de son usage ; & l'autre , à signifier *plus mauvais* ou *le plus mauvais*; *plus méchant* ou *le plus méchant*, dont elle se sert. La Langue Italienne & l'Espagnole, ont peu de comparatifs , & ne manquent pourtant pas de superlatifs ; mais la Langue Hébraïque n'a aucun des uns ny des autres, & employe

à leur défaut, des particules qu'elle associe avec ses adjectifs. Nous suivons en cela l'Hébreu; & pour m'accommoder à nostre maniere, aussi bien qu'à celle des Grecs, des Latins, des Alle-mans, &c. qui ne se servent que de la simplicité des paroles ad-jectives pour ces sortes d'expres-sions, je fais trouver dans la se-condité de la Langue Univer-selle le moyen de s'expliquer de l'une & de l'autre façon, comme je l'ay promis dans la Gram-maire. Ces adjectifs de compa-raison me font penser à une nou-velle inégalité qui s'étend, com-me je croy, par toutes les Lan-gues, qui reduisent les compara-tifs & les superlatifs aux mots simples. C'est qu'aucune, que

B b iij

je sçache, ne réduit de mesme les comparaisons d'égalité, mais les exprime, comme nous, par les particules *aussi, autant, ny plus ny moins*, &c. Ces Langues ne sont pourtant pas raisonnables de laisser ce degré de comparaison dans l'étendue des phrases, & d'abréger les autres; il falloit pour la regularité qu'elles les traitassent tous de la mesme maniere. D'ailleurs je m'appерçois qu'elles ne réunissent pas les particules *moins & le moins*, comme elles font celles de *plus & le plus*, quoy que d'une pareille utilité, pour la formatiõ des comparatifs & des superlatifs; car de prétendre que *plus & le plus* tiennent parmy elles, la place de *moins & le moins*, par le moyen des adjectifs,

aufquels on les joint, c'est ce que j'ay de la peine à recevoir; & il me semble que pour exprimer le *moins brave des hommes*, le *moins sage*, le *moins riche*, on diroit mal, le *plus lâche*, le *plus fol*, le *plus pauvre*. Et quand cela seroit véritable à l'égard des superlatifs, il n'en seroit pas de même à l'égard des comparatifs; & *moins brave qu'Alexandre*, *moins sage que Salomon*, *moins riche que Crésus*, ne veulent pas dire, *plus lâche qu'Alexandre*, *plus fol que Salomon*, ny *plus pauvre que Crésus*. Ce seroit passer d'une extrémité à l'autre que de parler de la sorte; & il y a trop loin de Brave à Lâche, de Sage à Fol, & de Riche à Pauvre, pour exprimer l'un par l'autre, quelque particule qu'on y

ajoute. Ainsi les Langues qui réduisent aux mots simples les comparatifs & les superlatifs, n'en ont point qui soient propres à ces expressions ; & il faut qu'elles recourent aux phrases, en employant, comme nous, les particules *moins* & *le moins*, si elles veulent expliquer exactement ces sortes de comparaisons. Elles devroient donc avoir encore pour la regularité, un comparatif & un superlatif d'abaissement pour ainsi dire, par l'union de *moins* & *le moins* ; comme elles en ont d'élevation, par celle de *plus* & *le plus*. Ces considérations me portent à en établir de ces deux manières, pour l'abreviation & pour la perfection de la Langue Universelle, outre

le degré d'égalité, à moins que le trop grand nombre de variations ne s'y oppose; ce qui se décidera dans la suite.

Les Genres forment la troisième sorte de variations directes. La nature a marqué ceux des noms substantifs, par la distinction qu'elle a faite des deux Sexes, & de ce qui n'en a point; & il semble inutile d'en attribuer aux noms adjectifs, puis que ne pouvant estre employez qu'en la compagnie des substantifs; & se devant accorder avec eux, ils sont toujours du genre masculin avec les mâles, du féminin avec les femelles, & du neutre avec le reste. *Sage, brave, riche, babile, honneste, &c.* sont dans nostre Langue, des adjectifs de

cette façon. Ils n'ont point de genres marquez ou distincts; & leur seule association avec les substantifs, fait connoître le genre où ils sont mis. Néanmoins je juge qu'il est plus à propos pour la fécondité de la Langue Universelle, & pour la perfection de sa concordance, de donner des genres séparés à ses adjectifs, que de les laisser dans la confusion, & si nous consultons les autres Langues, & même la nostre, nous reconnoissons que pour un adjectif de cette manière, elles en ont cent dont les terminaisons sont différentes, & qui contribuent par cette variété à la beauté de leurs styles. Trouvant donc à propos de les imiter, je distingue les



trois genres dans les adjectifs, & j'étens mesme cette diversité jusqu'aux trois pronoms personnels, afin que chaque Sexe emploie celuy qui luy est propre, en parlant de soy, aussi bien qu'en parlant aux autres, ou des autres; ne voyant pas de raison pourquoy la Langue Hébraïque n'a pas distingué les genres du pronom de la premiere personne, comme elle a distingué ceux de la seconde & de la troisième, ny pourquoy la Langue Greque, la Latine, la nostre & ses voisines de toutes parts, n'ont distingué que ceux de la troisième.

La maniere dont je traite ces pronoms personnels, m'a presque osté la pensée que j'avois eu d'abord de donner aussi des genres

aux verbes à l'exemple de l'Hébreu, me semblant qu'il suffisoit de faire pour eux cette attribution à ces pronoms, parce qu'en les associant ensemble selon l'usage de nostre Langue & de ses Voisines, les actions & les passions des deux Sexes paroissent assez bien distinguées; pour n'avoir pas besoin d'une plus forte expression. Neantmoins considérant ensuite que cette association des pronoms aux personnes du verbe en faisoit des phrases, dont on se pouvoit passer, à l'imitation des Latins qui expriment ces personnes par des mots simples, j'ay perseveré dans ma premiere pensée; & je donne des genres aux verbes, qui ne font qu'une seule expression avec eux,

& avec leurs pronoms. Du moins c'est la maniere dont j'en use dans la premiere & simple methode de l'Ecriture & de la Langue Unîverselle; parce que dans la seconde, cette regularité seroit comme superflüe, n'y ayant aucun nom primitif, masculin, feminin ou neutre, qui n'ait un verbe derivé de luy, à qui on peut imputer le genre de ce nom, & attribuer telle signification qu'on voudra, pourveu qu'elle soit naturelle; tant j'y fournis à l'abondance.

Le verbe passif est la variation directe du verbe actif; nostre Langue, l'Italienne, l'Espagnole, & mesme l'Allemande, ne l'expriment que par des phrases, qu'elles composent; sçavoir les trois

premieres, par l'union du participe du temps passé de leur verbe actif, avec leur verbe *estre*; & la derniere, avec son verbe *devenir*.

Ce qui a fait penser à quelques-uns qu'un usage si considerable, si étendu & si différent de celui des Romains ou Latins; & de celui des Grecs, nous est venu des Peuples du Nort, lors qu'ils désole-
rent & dominerent Rome & ses Provinces; & ce qui pourroit, ce me semble, faire penser à d'autres, que c'est un reste d'usage de nostre Langue & de ses Voisines, plus ancien que Rome & que sa domination. Quoy qu'il en soit j'imite encore les Langues qui reduisent aux mots simples, les phrases du verbe passif, & je traite de mesme le verbe mêlé ou

verbe libre, quoy que sans exemple, afin de fournir plus abondamment que toute autre Langue, à la simple expression des pensées. J'ay dit dans la Grammaire Udiverselle, que ce verbe mêlé estoit celuy à qui on joignoit librement le pronom personnel, comme *se regarde, s'estimer, s'élever*. Neanmoins on peut étendre sa nature jusqu'à ceux à qui nostre Langue & les Voisines joignent ce pronom par force, comme *se mirer, se promener, s'égayer, &c.* verbes que les autres Langues expriment sans pronom, & nomment verbes neutres.

Je ne fais point de mention particuliere du verbe substantif *estre*, parce que j'ay chargé d'in-

tention sur l'usage où je le vou-
lois mettre. C'estoit d'en compo-
ser tous les verbes actifs, avec le
participe du tēps présent de l'a-
ctif; de la même maniere que
nous en composons, tous les ver-
bes passifs avec le participe du
temps passé de ce même verbe
actif; ou pour mieux dire, avec
celuy du temps présent du verbe
passif; Participes que nostre Lan-
gue confond mal à propos, à l'e-
xemple de la Latine. Mais com-
me cet usage auroit réduit le ver-
be actif en phrases, de même
qu'il y réduit le verbe passif, &
que la richesse des Langues con-
siste dans l'abondance des mots
simples, j'ay quitté ma première
pensée, & je range mesmes le
verbe substantif au nombre des

autres passifs, dont il est la source
parmy nous.

Quant aux verbes imperson-
nels, & aux autres sortes de ver-
bes irreguliers, je n'en fais point
non plus de mention particulie-
re, parce qu'ils ne sont que des
effets du caprice des Langues, &
qu'ils se peuvent tous reduire à
l'actif ou au passif. Ainsi le verbe
impersonnel *falloir*, s'exprime fort
bien par le verbe passif personnel
estre obligé; les verbes neutres
avoir & *jouir*, s'expriment de
mesme par le verbe actif *posseder*,
& ces façons de parler imperson-
nels, *on dit*, *on fait*, & autres sem-
blables; que les origines de nô-
tre Langue font venir *d'Homme*
dit, *Homme fait*, s'expriment aussi
tres-bien par les actifs *ils disent*,

Q. de Juillet 1682. Cc

ils font ; ou par les passifs , N'est dit, il est fait, ou il s'est fait. Toutefois je fournis des caractères & des termes à l'expression de ces derniers ; & si l'on ne veut réduire les autres , aux actifs , ou aux passifs, on les peut mettre dans le rang des verbes mêlez , que je nomme encore pour cette raison verbes libres.

Voilà les éclaircissemens que j'avois à donner sur les variations directes des mots. Ce qui me reste à y ajouter, c'est qu'el les ne sont pas absolument nécessaires pour s'exprimer, mais seulement pour s'exprimer avec plus d'abréviation & plus de perfection, puis qu'on se peut servir des phrases. Néanmoins mon avis est qu'on suive la manière la plus

parfaite plutôt que l'autre, le tout pourtant à la volonté des Nations à qui j'en donne le choix, puis que j'exprime toutes choses, des deux façons dans l'Ecriture & dans la Langue.

SECONDE PARTIE.

IL n'en est pas de même des variations indirectes ou obliques, comme des directes. Elles sont d'une nécessité indispensable, à cause de la construction, à moins d'imiter la langue Franque, certaine Langue imparfaite, qui a cours sur la Mer Méditerranée & dans ses Ports, principalement dans ceux du Levant, entre les Marchands de diverses Nations, les Armateurs, les Corsaires & autres Gens de Mer, dont les

Cc ij

noms n'ont point de cas, faute de terminaisons différentes & d'articles ; dont tous les modes, & tous les temps de toutes sortes de verbes se reduisent au seul présent de l'infinitif, & dont on peut véritablement dire, comme de celle de la Chine, que l'accent y fait tout. Mais ne pensant pas qu'on se veuille conformer à un si mauvais usage, où l'on n'a qu'à retrancher du bon stile tout ce qu'il y a de congru, je vais rapporter en peu de mots, ce qui forme cette congruité, puis que c'est le sujet de cette seconde Partie.

Elle consiste dans le juste employ des cas, aussi bien que des genres, à l'égard des noms; dans celui des modes, des temps, & des personnes à l'égard des ver-

bet, & dans celuy des nombres singulier ou pluriel, à l'égard des uns & des autres. J'appelle juste l'employ qui a le plus de rapport à la construction naturelle; la nature estant ma regle dans l'Ecriture & dans la Langue. Je n'ay que faire de venir au détail de ces choses, elles sont assez connues à qui a la moindre teinture des Lettres, & ce que j'en ay dit dans la Grammaire Universelle, éclaircit ce que je leur attribue de particulier, à l'exception de ce qui suit. C'est qu'en executant le projet que j'y ay fait, de joindre le vocatif au nominatif, & d'ajouter un nouveau cas à la déclinaison, & luy en donner la dernière place, comme au dernier venu; il m'a sem-

blé que je devois plutôt laisser cette place à l'ablatif, puis que c'estoit la sienne; & ranger ce nouveau cas dans celle du vocatif, puis que sa déposition la rendoit vuide. Raisons qui m'ont fait prendre ce party. Vous sçavez, Monsieur, que ce nouveau cas que je nomme autrement, *le cas libre*, a esté nouvellement inventé, pour servir de regime universel à toutes les propositions, ce qui est d'une grande commodité pour l'Ecrivain, & pour l'Interprete.

De plus, je place dans la conjugaison le temps futur, immédiatement apres le temps présent, ce que fait aussi l'Hébreu; mais par une autre raison que la mienne. Celle que j'ay, est que le futur est unique, comme le pré-

sont ; au lieu que le temps passé est de trois ou quatre façons , d'où résulte une trop longue interruption entre ces deux temps semblables. Ce n'est pas qu'il n'y ait des Langues, qui ont aussi trois ou quatre futurs , & qui distinguent le futur prochain du futur éloigné, comme la Grecque ; ou qui les partagent en futur incertain , en futur libre , en futur de devoir , & en futur de nécessité , comme l'Allemande ; mais parce que les expressions ne regardent que les variations obliques des mots où la fécondité ne me semble pas si requise que dans les directes , j'en laisse l'usage, pour suivre celui de la Langue Hébraïque , de la Latine , de la nostre & de ses Voisines de delà

les monts, qui n'ont toutes qu'un seul futur, & qui expriment les autres par le secours de leurs particules ou petits adverbes. D'ailleurs les quatre futurs Allemans ne paroissent pas d'une invention assez juste, pour avoir place parmy les variations de l'Ecriture & de la Langue Universelle. Ce n'est pas assez à un mot d'estre une expression simple pour contribuer à leur richesse, il faut encore estre faite à propos; & celles-là manquent de cet avantage, puis qu'elles n'ont aucun rapport à la qualité du temps, mais à des circonstances qui luy sont étrangères. A la verité, il n'en est pas de mesme des futurs du Grec; *sc⁷* ou *rard*, dont il compose ceux qu'il a plus que nous, sont des
termes

termes qui appartiennent naturellement au temps, & principalement à celui à qui il les attribue; & la réflexion, Monsieur, que j'y fais en vous écrivant, me persuade en leur faveur; & je les reçois au nombre des variations du verbe contre ma première intention, du moins en l'une de mes deux Méthodes.

Le second changement que j'apporte à la conjugaison, c'est de la commencer par les trois temps de l'infinitif; mais comme j'en mets le reste en sa place ordinaire, ce début ne déplaira pas, puis qu'il est fondé sur la coutume qu'on a d'exprimer dans le Dictionnaire le verbe par ce mode. Je range aussi les participes, avant les gérondifs & les supins, par.

Q. de Juillet 1682. D d

ce que les participes continuënt à marquer distinctement les temps, comme font les autres variations du verbe, ce que les gérondifs & les supins ne font pas. Enfin je place le subjonctif avant l'optatif, pour deux raisons; l'une, que l'optatif n'est qu'une maniere de subjonctif ou conjonctif, ce mode tirant son origine de la particule qu'on luy joint ou conjoint, lors qu'on le veut employer dans le discours, ce qu'on fait aussi quand on y veut mettre l'optatif; & l'autre raison est, que j'établis par ce moyen un rapport de chiffres, entre les temps du subjonctif & de l'indicatif, dont le nombre est égal, & entre ceux de l'optatif, & de l'impératif, ce qui aide

au démeslement de ces modes, & à la conservation de leur souvenir ; toutes choses qui me sont d'autant plus permises, que l'ordre ordinaire qui s'observe dans les déclinaisons, & dans les conjugaisons, semble moins fondé en raison qu'en fantaisie.

Je n'ay rien à dire davantage des variations obliques. Ce qui me reste à faire, c'est de donner les moyens de les exprimer, afin de pouvoir écrire avec une juste & parfaite construction. Ce sera aussi le sujet de la fin de cette Lettre, & de toute la suivante.

D E R N I E R E P A R T I E .

Toutes les variations des mots, directes ou indirectes, n'ayant point de place dans le

D d ij

Dictionnaire Universel , le demandent parmy les expressions particulieres ; & voicy la maniere que j'employe pour les marquer.

J'ay dit précédemment que je mettois une enseigne apres les chiffres qui servent à exprimer ce qui se décline , & ce qui se conjugue , pour les distinguer de ceux qui signifient les autres parties du discours , & les nombres nombrans ou en nature , auxquels je donne des enseignes différentes , aux uns dessus , & aux autres dessous ; mais comme cette enseigne que je place apres les chiffres ne forme qu'une distinction generale , je joins immédiatement apres elle dequoy former les distinctions particulieres , & c'est en quoy consiste l'un des grands

secrets de mon Ecriture.

Pour vous le découvrir , sçachez , Monsieur , que j'employe à cet usage , les mesmes chiffres Arabiques dont je me sers à marquer les mots du Dictionnaire. Leur diversité accompagnée de leur bel ordre , fournit aisément à toutes les expressions qu'on leur veut donner , & l'enseigne que je mets entre deux , empesche leur mélange & leur confusion.

Et parce que je dois vous parler plusieurs fois des uns & des autres , vous serez averty que je nomme ceux qui précèdent l'enseigne , *Chifres primitifs* , à cause qu'ils expriment les mots dans leur nature ; & que j'appelle ceux qui la suivent *Chifres auxiliaires* , d'autant qu'ils aident à exprimer les

D d iij

mots dans leurs circonstances, je veux dire, dans leurs variations directes ou obliques.

Le Dictionnaire Universel n'a aucune enseigne qui accompagne ses chiffres. On n'y voit que les primitifs, & point d'auxiliaires. 9. par exemple y signifira *en* ou *dans*. Préposition.

11. y signifira *Dieu*, nom substantif masculin.

12. *Déesse*, substantif féminin.

13. *Divinité*, Dieu ou Déesse, substantif de genre libre.

Et 100. y signifira *aimer*, verbe actif.

Je donne ces exemples sans tirer à conséquence pour la disposition des mots dans le Dictionnaire, & pour montrer seulement de quelle sorte ils y sont mar-

quez. C'est donc de cette simple maniere qu'ils le font tous ; mais dès le moment qu'on en veut employer quelqu'un dans le discours, il le faut revestir de ses formes. Si c'est une partie invariable, il luy faut metre sur le dos le trait ou la barre qui est son enseigne, pour empêcher que les chiffres qui l'expriment, ne se mêlent avec ceux qui la précédent ou qui la suivent ; & pour en faciliter en mesme temps la connoissance à l'Interprete. Si c'est un nombre qui doit demeurer en nature, il faut pour les mesmes raisons luy mettre la barre dessous, qui est aussi son enseigne ; & si c'est un nom ou un verbe, il faut luy donner la construction qui luy est dueë, & par

D d iij

conséquent l'accompagner des chiffres auxiliaires, qui aident à exprimer cette construction, & insérer son enseigne entre ces chiffres & les primitifs, de peur de mélange.

Cette enseigne est diverse, selon la quantité de chiffres auxiliaires qui la suivent. Si elle n'en a qu'un apres elle, c'est une simple apostrophe; & si elle en a plusieurs, c'est une division, ou une barre.

J'ay besoin d'employer par exemple, *Divinité*, Dieu, ou Déesse, au nominatif, ou au génitif; j'écris son chiffre primitif, qui est 13; puis je mets l'apostrophe apres ce chiffre, & j'ajoute ensuite le chiffre auxiliaire 1, qui est la marque du nominatif; ou

le chiffre auxiliaire 2, qui est celle du génitif; & il en résulte un caractère fait de la sorte, 13'1, qui signifie ce nom au nominatif, ou *la Divinité*; ou bien un autre fait ainsi, 13'2, qui signifie le même nom au génitif, ou *de la Divinité*.

Jé veux employer *aimer* au temps présent de l'infinitif actif, ou de l'indicatif. J'écris le chiffre primitif de ce verbe, qui est 100. puis je mets la division apres ce chiffre, & j'adjoute en suite le chiffre auxiliaire 10, qui est la marque de l'infinitif du verbe actif au temps présent; ou le chiffre auxiliaire 11, qui est celle de l'indicatif au même temps; & il en résulte un caractère fait de la sorte 100-10, qui signifie

aimer au présent de l'infinif
actif; ou bien un autre fait ainfi
100-II, qui signifie le meſme
verbe au préſent de l'indicatif,
ou *j'aime*.

Avoüez, Monsieur, que la
ſtructure de ces caracteres n'eſt
pas deſagreable, & qu'il n'eſt pas
aiſé d'en inventer de plus nets,
de plus clairs, & de plus propres
à une Ecriture Univerſelle. Je
n'en rapporteray pas icy davan-
tage.

Ces exemples ſuffiſent pour
donner à connoiſtre que quelque
chiffre qu'on employe à l'expres-
ſion des dictions dans le Diction-
naire Univerſel, il ne ſignifie qu'-
imparfaitement celle qui eſt pla-
cée à coſté de luy, & qu'il a be-
ſoin de quelque enſeigne pour

remplir son devoir , & achever sa signification, ne pouvant estre mis à aucun usage sans ce secours. Je ne puis mieux comparer ces enseignes, & leur suite, à l'égard de ce qui se décline, & de ce qui se conjugue, qu'à l'Homme mesme. Le chiffre primitif en est le corps ; l'auxiliaire en est l'ame, & l'apostrophe, ou la barre, en est l'union ; Et comme sans le corps, sans l'ame, & sans l'union, il n'y a point d'Homme ; sans le chiffre primitif, sans l'auxiliaire, & sans l'apostrophe ou la barre, il n'y a point de caractère d'Ecriture Universelle qui signifie entierement ce qui se décline, ou ce qui se conjugue.

Toutes ces choses sont presque communes aux deux Mé-

thodes, dont je vous ay marqué sur la fin de ma dernière Lettre qu'on pouvoit exprimer les mots du Dictionnaire Universel; mais comme cette communauté va cesser, il est à propos que je vous éclaircisse de leur différence avant que de passer outre. Je vous ay appris que l'une estoit simple, commune, & propre à entrer dans l'esprit de tout le monde; & l'autre, singulière, ingénieuse, & beaucoup plus commode que sa compagne; & c'est tout ce que je vous en ay découvert. Je dois présentement vous en donner une explication plus ample. La voicy.

La simple ou commune Méthode est d'attribuer un chiffre différent à chaque mot du Di-

tionnaire , en sorte que s'il y avoit un million de mots, on employast un million de chiffres à leur expression. L'autre méthode qui est plus fine, & beaucoup plus propre à faire impression sur l'esprit, consiste dans le secret de renfermer sans confusion & sans équivoque plusieurs paroles sous un mesme chiffre, ainsi que j'ay fait par leur division en Chapitres & en Sections, dans le Projet du Dictionnaire Universel ; abréviation qui borne presque toutes leurs expressions à un, à deux, ou à trois chiffres. Je n'entens parler icy que des chiffres primitifs , parce qu'il ne s'agit que des mots qui ont place dans le Dictionnaire ; & j'entens que de quelque maniere qu'on dresse

ce Dictionnaire, soit en l'étendant, soit en l'abrégeant, on garde toujours l'ordre & l'enchaînement dont j'ay donné le Projet, à moins qu'on n'en invente un meilleur.

Je n'avois pensé qu'à la Méthode abrégée, lors que je vous écrivis de la Grammaire Universelle; ce qui me fit vous mander, que *j'imiterois la Langue de la Chine dans la conduite de mon Ecriture, où je ne me servirois que de peu de nombres*; & la Méthode étendue ne m'est venuë dans l'esprit que depuis ce temps-là; mais quelque quantité qu'elle ait de chiffres, il ne faut pas s'imaginer qu'il en résulte de l'embarras dans ses expressions, ny de la longueur dans leur recherche. L'ordre réglé

que ces caractères gardent entre eux, empêche bien que ces effets n'arrivent; & puis, je ne pense pas qu'elle donne de l'employ à plus de vingt mille chiffres, comme je le juge par mon ébauche, & par les autres Dictionnaires. J'entens sans y comprendre les noms géographiques, & les noms propres d'Hommes & de Femmes; noms qu'on peut faire aller aussi loin qu'on veut. Ce n'est pas qu'elle ne se serve de toutes sortes de nombres, mais c'est seulement pour la conservation de l'ordre que je m'y prescrais; & je laisse des vuides en tant d'endroits, qu'il ne faut pas prendre pied sur les nombres, pour juger de la quantité des mots. J'avouë bien que la Mé.

thode abrégée est moins sujette à bévue, & plus prompte dans l'exécution ; & c'est sans doute ce qui porta d'abord mon esprit vers elle. Toutefois sa compagne peut estre d'un bon usage ; & si elle a grande quantité de chiffres primitifs, elle en a moins d'auxiliaires, tout au contraire de ma première idée, qui est plus abondante en ces derniers qu'aux autres, d'où résulte leur principale différence. Je commenceray même par le détail de cette simple Méthode, à cause de sa simplicité ; mais comme je me trouve icy à la fin de ma carrière, je veux dire de la longueur qu'il m'est permis de donner à une Lettre qui doit avoir place dans vos Mercures, à qui tant d'autres en

demandent, je remets cette explication, & celle qui la doit suivre, à vostre Extraordinaire du 15. Janvier 1683. Apres quoy je viendray à l'expression de la Langue Universelle. Je ne puis pourtant m'empescher d'adjoûter par avance, aux avantages de cette Langue dont je vous entretins l'année derniere, qu'on luy verra exprimer par des seules paroles d'une médiocre étendueë, jusqu'à dix & à quinze mots de la nostre, & mesme au dela, non pas obscurément, comme un mot Grec ou Latin peut signifier une phrase Françoisë, mais en les renfermant tous distinctement, comme une sillabe enferme les lettres qui la composent. Vous aurez peut-estre de la peine à le croire,

Q. de Juillet 1682. Ec

vous aurez neantmoins le plaisir de le voir. Cette merveille estoit réservée à la Langue Universelle, & n'occuperoit pas indignement le loisir des subtiles Explications d'Enigmes. Vous pouvez, Monsieur, les inviter à la pénétration de ce Mystere, & me croire vostre &c.

DE VIENNE-PLANCY.

Le Tableau & la Bouteille de Savon, qui estoient les Mots des deux Enigmes du Mois de Juillet, ont donné lieu aux Madrigaux que je vous envoie.

I.

CEpendant que toute la France
Savoure les douceurs qu'apporte la Naissance
D'un Grand Prince issu de cent Roys,
Qui doit un jour porter Couronne,
Mon esprit en chagrin foisonne,
En voulant expliquer l'Enigme de ce
Mois.



Mais ce qui doit calmer ma peine sans
seconde,
Est que de cet Enfant que Dieu nous a
donné,
Dont le front de Lauriers se verra couronné,
Le Portrait doit bientôt paroître dans
le Monde.

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

E c ij

I I.

NE pouvant deviner l' Enigme trop
 obscure,
 Je pestois fortement contre Monsieur
 Mercure;
 Mais voyant un petit Garçon
 De Savon souffler des Bouteilles,
 Je luy dis, mon Mignon, vous faites des
 merveilles,
 Et vous m'apprenez ma leçon.

CANITS DE TAUS.

I I I.

Mercure par plaisir nous embarrasse
 icy,
 C'est un Dieu fourré de malice;
 Et pour lier le sens de ces Enigmes-cy,
 Il nous faut un esprit qui se démonte à
 visse.
 A ce Portrait obscur dont il nous fait
 un don,
 Il joint une aimable Bouteille.
 Qui la croiroit d'un Vin de Rheims, ou
 de Mascon,

*Son erreur seroit sans pareille,
La Bouteille est d'eau de Savon.*

AVICE de Caën, Ruë
de la Harpe.

IV.

JE vous ay toujours crû le Chef des
Orateurs,
 *Mercure l'intriguant, l'Enseigne des
Flateurs,
Le Prince des Marchands, l'Inventeur
des Fleuretes,
L'expert Entremetteur des affaires se-
crettes,
Adroit Joueur de Harpe, assez Musi-
cien,
Intendant des Filoux, & d'autres Gens
de bien,
Grand Voyer, Grand Courrier, Ambas-
sadeur Celeste,
Puissant Médiateur & d'enhaut, &
d'endas,
Arbitre du Sommeil, de la Lutte, &
le reste;*

*Mais pour Peintre en un mot, je ne le
sçavois pas.*

F. H. DE VALLAUNAY, Sous-
Brigadier dans les Chevaux
Legers.

V.

L'*Enigme que Mercure à la premiere
annexe,
Me rend en verité plus muet qu'un
Turbot;
Tantost je m' imagine une chose con-
vexe,
Tantost une autre faite en forme de
Sabot.*



*Je donne à cette chose, & je refuse un
Sexe;
J'écris, & sur l'écrit je passe le Rabot,
Maudissant mille fois l' Enigme qui me
vexe,
Moy qui ne passois pas là-dessus pour
Nabot.*



*Mais je croy qu'à la fin le Mot sans
paralaxe,*

*Vient luire à mon esprit , & que sans
qu'on m'en taxe,
Je diray que j'y vois aussi clair que
Verjus.*



*C'est donc assurément la Bouteille pos-
tiche*

*Qu'avec eau de Savon fait un Esprit
en friche,*

*Et qu'il croit envoyer de Paris à
Fréjus*

*L'Ennemy d'amour, à l'Ana-
gramme, L'Héroïne m'y
entraîne.*

VI.

*J'Admire, Galant Mercure,
Ton Portrait en miniature,
Je suis charmé de ce don;
Mais las, je pers ma science,
Car tes Globes de Savon
Me font rentrer en enfance.*

L'ALBANISTE de Rouen.

VII.

Tout ce que fait *Mercure*,
 Est fait avec tant d'art,
 Qu'en cette conjoncture,
 C'est un bien grand hazard,
 S'il peint d'après *Nature*.

TURBOT, Prestre du Ponteau-
 de-mer.

VIII.

JE pense, *Monsieur le Mercure*,
 Quo vous voulez toujours rire de ma
 figure,

Je ne le trouve pas trop bon.
 Moy qui dois à présent, ou jamais, estre
 sage,

Je n'aurois guère de raison,
 Si l'on me voyoit à mon âge
 Me faire encor un badinage
 D'une Bouteille de Savon.

Je n'aime plus que la Bouteille,
 Où je trouve d'excellent Vin;
 Et si je suis encor badin,
 C'est quand sa liqueur me réveille.

Le Pere des quatre Filles du
 Fauxbourg S. Victor.

IX.

L' *Auth*eur de la première Enigme,
 La cache si bien dans la rime,
 Qu'en vain pour la trouver je me romps
 le cerveau;

Et je veux t'avouer, *Mercur*e,
 Si le Mot n'est pas un Tableau,
 Que je renonce à la Peinture.

Mais pour le Berger *Alcidon*,
 Son Enigme est si naturelle,
 Qu'on voit trop qu'il enferme en elle
 Une Bouteille de Savon.

Mademoiselle *Rozon*,
 de la Ruë au Maire.

X.

Absent de vos beaux yeux, mon
 cœur plein de douleur,
 Souffre, charmante *Iris*, un rigoureux
 martyre;

A chaque moment il soupire
 Au souvenir de ce malheur.

Dure nécessité du devoir qui m'engage
 A m'éloigner de ces beaux lieux!

Q. de Juillet 1682. Ff

*Que n'avoit-on plutôt résolu dans les
Cieux*

Ma mort au lieu de ce voyage!

*Pour changer ce Decret, mes vœux sont
superflus,*

Jupiter ne les entend plus,

Il a toujours paru pour eux inexorable.

*C'est de vous, belle Iris, que j'attens du
secours;*

*Que vostre cœur pour moy devienne fa-
vorable,*

Si vous prenez encor interest à mes jours,

En voicy le moyen qui vous sera facile.

*Vostre charmant Portrait, cet excellent
Tableau,*

Donné de vostre main, me servira d'azile

Pour me garantir du tombeau.

ALCIDOR, du Havre.

XI.

A Quelle épreuve, Iris, mettez-vous
mon amour?

*Il faut tomber d'accord que vostre fan-
taisie*

Tient un peu de la frénésie,

*Pour me faire passer pres d'as deux tiers
A faire un exercice (du jour
Qui ne plaist qu'à vostre caprice.*

*Pardonnez ces mots durs, & mon empor-
tement,*

*Mais vous mettez à bout toute ma pa-
tience.*

*Pour moy, je ferois conscience
De parler moins ouvertement.*

*Ordonnez-moy d'aller combattre
Dix Hommes l'Espée à la main,
Alors, pour obeir, j'y courray tout son-
dain,*

*Düssent-ils sous leurs coups m'abatre,
Plustost que de souffler suivant vostre
leçon,*

*Avec un Chalumeau dans de l'eau de
Savon.*

*Pour moy, je sçay trop peu ce plaisant
badinage,*

*C'est un jeu qui m'est bien nouveau,
Que de former l'Ampoule d'eau*

Pour rare & merveilleux ouvrage.

Le même.

F f ij

XII.

Si tu n'as point, l' Amy, d'autre Bou-
teille,

Autant vaudroit une Chere en Tableau.

Que ton Régál pour d'autres s'apareille,

Si tu n'as point, l' Amy, d'autre Bouteille.

Quoy, pour le sus qu'on tire de la Treille,

Ne nous donner que du vent & de l'eau?

Si tu n'as point, l' Amy, d'autre Bouteille,

Autant vaudroit une Chere en Tableau.

DAPHNIS D.L.R.N.S.A.

XIII.

C'Est un Original que ce Galant
Mercure

Avec son Enigme obscure,

Me dit l'autre jour un Brutal.

Mieux que vous ne pensez, vous parlez,
répondis-je;

Car pour faire un Portrait (ou bien c'est
un prodige)

Il faut bien un Original.

DE S. Martin l'aîné, du
Quartier de l'Université.

XIV.

DE Portraits, de Bouteilles d'eau,
Mercure, je n'ay point affaire.
Mon Epoux est bien fait & beau,
C'est tout ce qui m'est necessaire.

L'Amante passionnée.

XV.

IL n'est rien de plus beau, de plus fin,
de mieux fait,
Rien qui brille, Mercure, & plaise da-
vantage,
Que du précédent Mois l'Enigmatique
Ouvrage,

En un mot c'est vostre Portrait.

L. B. BELLE TERBOCHER, à l'Ana-
gramme, *Bel Astre, cher Objet,*
de la Rue S. Victor.

XVI.

Que l'éclat est trompeur de tout ce
qui reluit!

Inconstante Faveur, malheureux qui te
suit,

Et met en toy sa confiance!

Tu méconnois tes vrais Amis,

Ff iij

*Et les traite souvent comme tes Ennemis.
Infidelle, on a trop pour toy de complai-
sance.*

*Que tu m'as fait verser de pleurs,
Dès que je fus ta Creature!*

*L'on a fait ton Portrait, il est dans le
Mercure,*

Il renouvelle mes douleurs.

*Ah! qu'on a bien décrit ta nature lé-
gere!*

Et qu'on admire ce Tableau

Aussi touchant qu'il est nouveau,

*Peint (en termes de l'Art) d'une grande
maniere!*

Cette Bouteille faite avec l'eau de Savon,

*Qui fuit en vain tout ce qui luy peut
nuire,*

*Qu'un moindre souffle au neant peut
réduire,*

*N'est-ce pas de ton sort la vraie ex-
pression?*

Car ne t'es-tu pas exhalée

Au moindre effort d'un méchant vent?

*Qu'on a bien éprouvé, quand tu t'en es
allée,*

*Qu'un Esprit est léger, qui te va poursui-
vant!*

BARICOT, du Havre.

XVII.

JE puis bien me vanter de ne dire pas
mal

Le Mot de l'Enigme premiere.

Qui pourroit aller au contraire,

Si je le sçay d'Original?

Mademoiselle BONGARS,
d'Ypres.

XVIII.

CA, des Couleurs, viste un Pin-
ceau,

*Détrempez ce Savon, cherchez un Cha-
lumeau,*

Et vous allez voir des merveilles,

*Car je vèux vous offrir un excellent
Tableau,*

Et vous faire cinq cens Bouteilles.

BRABANT, de S. Quentin.

F f iiij

XIX.

JE vous reconnois à ce trait,
Incomparable Dieu de l'Art & du
Mistère.

Quel autre que Mercure iroit songer à
faire

Le Portrait mesme du Portrait?

La Bergere à l'Anagramme,
Un vif Génie m'élève,
du Pré S. Gervais,

XX.

SI c'est quelque chose de beau,
De sçavoir bien faire un Tableau,
Mercure, ce n'est pas merveille,
Qu'avec du savon, & de l'eau,
Vous sçachiez faire une Bouteille,
On m'en amusoit au Berceau.

M. Du LORY, à l'Anagramme,
Libre d'amour, de la Ruë
du Bac.

XXI.

Mercure, dites-vous, vous plaist,
belle Camille,
De faire si bien un Portrait.

*Helas! si c'est pour vous un si puissant
attrait,*

*Mon cœur est en cela mille fois plus
habile.*

DROÛART DE ROCONVAL,
de la Porte S. Antoine.

XXII.

M*ondaines voluptez, dont le goust
réjoûit;*

Fugitives grandeurs, dont l'éclat ébloûit;

*Richesses, qui coustez tant de soins inu-
tiles,*

*Si nous en voulons croire un Docteur
Esclavon,*

Vous estes encor plus fragiles

Qu'une Bouteille de Savon.

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

XXIII.

M*ercure est un Galant bien fait,
Qui voulant plaire à tout le
monde,*

Et nous combler de grace sans seconde,

Nous fait présent de son Portrait.

Mademoiselle SERAIN.

IRis, l'objet de mes soupirs,
Le centre de mes soins, l'ame de mes
desirs,
Que ton cœur inconstant a mon ame
abbatuë!
Je crois qu'il est de Cire, & de Cire
fonduë,
Tant un nouvel Objet y fait d'impres-
sion.

Vien voir ces petites Bouteilles
Que l'on fait avec du Savon.
Celuy quicourt apres, croit faire des mer-
veilles,
C'est le parfait Tableau de ton cœur
inconstant.

Un petit souffle les efface,
On ne voit plus rien en leur place,
Et ce qui reluisoit, a trompé cet Enfant,
Amour, je suis l'assé de ton cruel empire;
Depuis le temps que je soupire,
Me voicy réduit au tombeau.
Pour ne voir point mon mal, j'avois pris
ton Bandeau;

Reprens-le, je te prie, & donne-moy tes ailes,

Afin d'abandonner pour jamais ces Cruelles.

Leur cœur est un Logis qui reçoit trop d'Amans,

Et l'on n'y gousté point de veritable joye;

*Comme une facile monnoye,
Il se donne au moins digne, & change à tous momens.*

GYGIS, du Havre.

XXV.

C*E n'est pas un Peintre ordinaire,
Que nostre galant Secretaire.*

On ne peint que pour faire voir

Le sujet où l'on veut atteindre;

Et luy, quand il se met à peindre,

Fait si bien, qu'on ne peut y rien appercevoir.

L'aimable Fiere à l'Anagramme,

*Ta rigueur mignarde, de la
Ruë de la Pelleterie.*

XXVI.

DEquoy le Vent est-il le Pere,
 Et qu'est-ce que le Vent détruit?
 Quelle est cette chose qui luit,
 Qui brille autant que la lumiere?
 Il ne faut pas tant de façon
 Pour découvrir cette merveille.

Trempez un Chalumeau dans de l'eau
 de Savon,
 Soufflez tout doucement, vous verrez
 la Bouteille,
 Avecque les proprietéz,
 Mercure, que vous raportez.

Le Malheureux volontaire.

XXVII.

UN Berger a fait mon Portrait,
 J'y suis une Pallas, une Pallas sçavante.
 Pour moy, j'ay grande peur que je ne
 l'en démente,
 Elle devinoit tout, je ne l'ay jamais fait.

La Brunete à l'Anagramme,
 H. M. est à sa Cour, de la
 Rue S. Denys.

XXVIII.

A Prends, *Mercur*e, qu'un Tableau,
Ou de simples Bouteilles d'eau,
Ne sont pas le fait d'une Belle,
Qui comme moy n'est point cruelle.

L'Amante passionnée.

XXIX.

M *Er*cure, ton Portrait est beau,
Ce Présent seul pouvoit suffire.
A quoy bon des Bouteilles d'eau?
C'est à l'enfance nous réduire.

La mesme.

XXX.

C Her *Mercur*e, nous sommes
quatre

Sur l'Enigme à nous offencer;
Mais toutes prestes à nous battre,
A qui sçait mieux la deviner.
L'une de nous dit, c'est un Arbre;
L'autre dit, que c'est un Miroir;
L'autre, une Figure de marbre,
Et chacune croit le sçavoir.

Moy, qui croy mieux deviner qu'elles,
Quoy qu'elle ne soit pas faite avec un
Pinceau,

350 Extraordinaire

Je pense que c'est un Tableau.

Mercurc, au premier mois, pour finir nos querelles,

Tu nous en diras des nouvelles.

*Les quatre Filles du Fauxbourg
Saint Victor.*

XXXI.

Q*uand de vostre constance on de-
mande un Tableau,*

*Je le fais en deux mots, cela n'est-il pas
beau?*

A la prendre par sa durée,

Convenez-en, belle Manon,

Elle est toujours justement comparée

A la Bouteille de Savon.

DAUBAINE.

XXXII.

M*ercurc sçait tromper aussi subti-
lement,*

*Que ce Peintre autrefois si vanté dans
l'Histoire,*

*Qui voyant son Emule enflé de sa vi-
ctoire,*

*Le fit dans le panneau donner publique-
ment;*



*Car au moment qu'on lit l'Enigme qu'il
propose,*

*On s' imagine à chaque trait
Voir le Portrait de quelque chose,
Et c'est simplement le Portrait.*

*L'Habitant en esprit, du
Pré S. Gervais.*

XXXIII.

P*hilis qui tient à peine aujourd' huy
le Pinceau,*

*Faisant un Marmouzet, croit faire un
bon Tableau.*

*Iris, qui tout le jour habille une Poupée,
A son gré fait encore un Ouvrage tres-
beau.*

*Climene bien moins occupée,
Fait des Bouteilles de Savon,
Et prétend triompher de la belle façon.*

*Pour moy qui suis un peu moins jeune
qu'elles,*

*Je passe sur ces bagatelles,
Et je confesse franchement,*

Que ce qui peut le plus toucher mon ame,

352 *Extraordinaire*

*C'est d'engager quelque Berger charmant;
Mais si mon cœur facilement s'enflâme,
Il se refroidit aisément.*

*Enfin je suis la Belle à l'Anagramme,
J'aime à changer d'Amant.*

• X X X I V.

L E Portrait en amour n'est pas ce que
l'on pense;

*Le plaisir de le voir dans une dure ab-
sence,*

*Loin de finir la peine, augmente la dou-
leur;*

*On y trouve des traits, mais il n'a point
de cœur.*

Le Ressuscité de la Rue
neuve S. Mederic.

X X X V.

L Ors qu'au sens d'une Enigme on ne
sçaurait atteindre,

*On s'écrit aussitôt, c'est qu'elle ne vaut
rien.*

*De celle-cy, Philis, ne dites que du bien,
C'est une Enigme faite à peindre.*

*La Solitaire à l'Anagramme,
Belle retirée, amour du Ciel.*

XXXVI.

PEintre & Capricieux volontiers vous
ensemble;

Dit certain Proverbe assez beau;
De bonne-foy, Mercure, allons, que vous
ensemble,

Est-ce pour le cacher que l'on fait un
Tableau?

THERESE BEINSSE, de la Ruë
des Postes.

XXXVII.

LE Portrait que Mercure donne,
Est admirable assurément;

Un point y manque seulement,
C'est qu'il ne ressemble à personne.

LA BELLE GORET, de
S Germain en Laye.

XXXVIII.

L'Ouvrage qu'en ce mois vous mettez
en lumiere,

A beaucoup, Dieu Galant, de vostre ca-
ractere,

Il vous ressemble trait pour trait,

Q. de Juillet 1682. Gg

*Il se fait admirer , & ne peut se com-
prendre,*

Du Ciel mesme il semble descendre,

En un mot c'est vostre Portrait.

L'aimable Veuve à l'Anagramme,

*Ravy on m'admire, de la Ruë
de la Monnoye.*

XX XIX.

SI Mercure estoit mon Amant,

Eust-il une ardeur sans seconde;

*Il me demanderoit mon Portrait vaine-
ment,*

J'aurois peur de courir le Monde.

L'Amazone à l'Anagramme,

A la mine de l'Amour sage,

*de la Ruë grosse Horloge
de Roüen.*

XL.

IE cherchois par quelle raison

Une Bouteille de Savon

*Peut voler si longtems, & sans que rien
l'arreste.*

*Où (disois-je, étonné) prend-elle tant
de vent?*

*Mais cela part, dit-on, Seigneur, de
vostre teste,
Je ne cherche pas plus avant,
L'Amant à l'Anagramme,
L... Je m'abas court à tes pieds.*

XLI.

C*omme du Chalumeau sort en figure
ronde
Le fragile brillant dont l'Enfant est
charmé;
Ainsi passe à nos yeux la gloire de ce
monde,
C'est un trompeur éclat dont il est animé.
Le Ressuscité de la Rue neuve
S. Mederic.*

XLII.

P*our un Dieu de vostre importance,
L'admirable occupation !
De faire courir par la France
Une Bouteille de Savon.
La Belle Guenon, du Quartier
de l'Université.*

G g ij

IL n'appartient qu'à vous, Dieu des
 Galanteries,
 Vous qui des champs de l'air faites vos
 .Galleries,
 Et devant qui les Vents pleins de sou-
 mission,
 Retiennent quand il faut leur haleine
 bruyante,
 De faire pour durer, toujours belle &
 brillante,
 Une Bouteille de Savon.

FOLICHON, de la Ruë
 de la Barillerie.

XLIV.

UNe Bouteille est, dis-tu, cher Da-
 mon,
 Ce dont Mircure en ce mois nous fait don,
 Est-il possible? Ah, crions donc victoire,
 Vive celui qui nous va faire boire
 A la santé du Royal Nourisson.



Cà, dépêchons, décoëffons sans façon,
 Voyons quel Jus si divin & si bon,

*Offre, venant de ce Dieu plein de gloire,
Une Bouteille.*



*Ah, je suis mort! l'infame-trahison!
Le Scélerat! Amy, c'est du poison,
Oüy, c'est de l'eau, cela se peut-il croire?
Fut-il jamais méchanceté plus noire?
A des Buveurs présenter de Savon
Une Bouteille.*

I. B. LESCUYER.

X L V.

*Q'U'il n'ose nous parler qu'avec
confusion
D'une Bouteille de Sayon,
Ce poly, ce galant Mercure;
Je trouve comme vous cela d'un Dieu
discret,
Mais je ne luy sçaurois pardonner, je
vous jure;
Qu'il en use de mesme à l'égard du
Portrait.*

*La bien Mariée de devant
S. Severin.*

pour vous en instruire. Ce n'est pas que depuis quelques années on m'a jointe à d'autres de mes Sœurs, pour enseigner, & pour abrégér une certaine Science agreable, mais penible, dont le cours peut s'étendre par toute la Terre; & si cela estoit arrivé, j'aurois alors un employ general comme auparavant, outre mes emplois particuliers.

J'ay l'honneur d'estre à toutes les Harangues qu'on fait au Roy, aussi suis-je Amie de la Verité, j'empesche qu'on ne mente. Neantmoins je suppose souvent les choses les plus éloignées, & quelquesfois mesme les impossibles; mais ce que j'en fais ce n'est pas par malice. Bien que j'aye le corps tortu, j'ay l'ame droite.

Je présiderois aux Sciences, sans un petit embarras que je laisse à deviner. Quelques Ignorans me mettent en réputation, & m'elevent jusqu'au Ciel, il ne faut pas les imiter. D'autres s'imaginent, d'abord qu'on lit un *cy gist*, qu'ils ont trouvé mon Epitaphe, autre beveuë. On me voit où il y a du plaisir, quoy qu'ils ne le pensent pas; & il ne se fait point mesmes de gageûres que j'en en sois.

J'ay commerce dans les Païs Etrangers, aussi-bien qu'en France; & j'assiste sans manquer à tous les Mariages qu'on célèbre en Espagne, & en Italie. Il est vray que les Espagnols me traittent plus honnestement que les Italiens; ceux-là me font toujours
préceder

précéder leurs Seigneurs, & leurs Dames; & ceux-cy ne m~~ou~~ran-
gent jamais qu'à leur suite.

Enfin pour achever de vous éclaircir, sçachez que dans la destruction de mon estre, mon corps entre au Sepulchre, & mon ame en Purgatoire; & que mon ame devançant mon corps, nous nous trouvons à la fin unis en Paradis.



Q. de Juillet 1682. Hh

SSLSLS:2S2S222:2S2

LETTRE DE LA BER-
gere Caliste, au Berger Fleu-
riste du Pais des Ambarriens,
sur son Enigme en Prose.

I'Ajoûte vostre Pais à vostre
nom, Amy Berger, pour vous
distinguer du *Berger Fleuriste du
Pais de Côtentin*, qui a deviné
vostre Enigme du Lys & de la
Roze, & qui en devine beau-
coup d'autres, & souvent avec
des Explications en petits Vers
bien tournez. Il me semble
pourtant que je ne devrois pas
vous donner de marque de distin-
ction, & que ce seroit à luy à en

prendre une par tout , puis que vous estes le premier qui a paru dans les Mercures sous le nom de *Berger Pleuriste* ; & qu'il n'est pour ainsi dire que vostre Cadet. Je ne sçay mesmes comme vous souffrez qu'il se nomme de la sorte ; & si j'estois en vostre place , j'aurois un Düel ou un Procès pour cela. Il est vray qu'il seroit dangereux de plaider contre luy , veu le País dont il est , & plus dangereux encore de se battre , veu les rigoureuses défenses du Roy. Je le prîrois donc civilement de vouloir bien prendre un autre nom , ou au moins de reprendre celuy de *Berger Floriste* , qui luy est donné dans le Mercure de May de l'année dernière , & je ne dirois pas , comme vous , *qu'il me fais*

H h ij

honneur de porter mon nom, puis que c'est une marque que ce nom est bien choisy, est agreable, est galant, & que ce Berger se plaît, comme-may, à semer des Fleurettes; & à cultiver des Fleurs. Si vous consultiez là-dessus la belle Cloris, la Nimphe des Bruyeres, & la Fleur d'Orange, je suis sçûre qu'elles seroient de mon sentiment plutôt que du vostre. Vous y penserez donc; c'est un avis d'Amie. Je viens au sujet qui m'oblige de vous écrire. Vostre Enigme m'a esté renduë, & je l'ay fait voir aux Personnes qui vous sont cheres dans nostre Contrée. O Dieux, quelle malice, d'avoir assemblé pour la composer, tout ce qu'on se peut imaginer de plus propre à embarrasser l'esprit des Gens: Mais

quel crevecœur aussi à la nouvelle, que tous vos efforts ont esté inutiles, & que vous avez vainement caché la lumière sous le boisseau. Sphinx mourut d'un pareil dépit, apres un trait de cette nature, & vous mériteriez d'en estre un peu malade, pour la punition de la peine que vous nous avez faite. Je ne vous en conteray pas le détail, vous seriez encor assez malicieux pour en rire. Sçachez seulement à vostre confusion, que nous avons delié vostre Nœud gordien, malgré tout son embarras; & pour vous le faire connoistre, sans que le Porteur de ma Lettre en profite, s'il a la curiosité de l'ouvrir, je vais vous expliquer Enigme par Enigme.

Hh iij

Vacesmonde qui brave vos difficultez, vous mande qu'on n'a qu'à regarder Isis dans un Miroir, pour y voir au double la petite Doucete que vous déguisez avec tant d'artifice; Caliston la reconnoist, pour estre de taille dégagée, & de taille raisonnable, quoy que petite; & dit, que l'ingénieux Benoist, avec toute son adresse, ne la scauroit mettre en cire, qu'il ne luy oste prés de la moitié de sa ressemblance. Tircis qui fait le Compteur Pitagoricien, ajoute que son Corps est le quart de sept; & son ame, la mesme partie de huit; que son Ame & son Corps, sont un peu moins que la moitié de trois; & son Corps & son Ame, justement les deux tiers de six. Et moy je soutiens, que jamais Musique ne s'est passée de vostre Doucete, quoy que vous assu-

riez que ce n'est que depuis quelque temps qu'on l'a jointe à ses Sœurs, pour enseigner & abréger cette agreable & peñible Science.

Oseriez-vous dire apres cela, que nous n'y entendons rien? Vous n'estes pas assez hardy, il nous seroit trop aisé de vous convaincre. Rougissez donc que trois Bergeres de médiocre esprit, & un Berger qui ne se pique que d'estre bon Amy, ayent decouvert un mot, ou plutôt un demy mot, que vous croyez avoir rendu impenétrable aux Oedippes mesme. Mais à propos d'Oedippe, sçavez-vous qui est celuy des Hommes, qui a le plus gagné par l'explication d'une Enigme? C'est celuy-là, puis qu'il en eut un Royaume pour récompense. Ja.

H h iij

mais personne que je sçache,

*Ne fut si bien payé d'avoir eu de
l'esprit,*

comme dit Corneille. Quel prix nous donnerez-vous, pour avoir deviné la vostre? Ce seroit sans-doute aussi des Couronnes si vous estiez aupres de nous, & que vous ne fussiez pas fâché de vostre défaite. J'entens des Couronnes de Fleurs, parce que nous n'avõs pas des testes propres à en porter d'autres; ny un Berger & un Fleuriste, d'autres à donner. Il ne faut donc pas que vostre absence & vostre dépit, nous privent d'un ornement qui nous est si bien deub. Nous irons chez vous l'un de ces jours, cuëillir dequoy le faire, & nous ajoûterons à nostre triomphe les plus belles dépouilles de

vostre Jardin. Voila comme on en use, quand on connoist ses Amis à fonds; on les raille, on les pille, & quoy qu'on dise & qu'on fasse, on est toujours sûr qu'ils prendront tout en bonne part. C'est l'opinion qu'on a icy de vous; & qu'en veut avoir, quand vous ne le voudriez pas, vostre bonne Amie,

LA BERGERE CALISTE.



SSSSSSSS:SSSSSSSSSSSSSSSSSS

SENTIMENS SUR LES
Questions du dernier Extraor-
dinaire.

Quel choix doit faire un Hom-
me, &c.

SI j'avois à prendre party,
Mercure, soyez averty
Qu'une tres-vertueuse & belle,
Avecque son charme vainqueur,
Sans Biens, auroit gagné mon cœur,
Ne rencontrant en moy qu'une flâme
fidelle.



Le principal point de l'Hymen,
Où tant de Gens vont dire Amen,
Où le grand Oüy résonne,
Si l'on ne veut point trop risquer,
Est de ne pas manquer
Au choix de la Personne.



*Mais, graces à Dieu, cette affaire
Ne me regarde point, estant Célibataire;
L'Estre des Estres fait ma part,
Le Ciel m'est plus cher que la Terre,
Et tous les soirs je prens un Verre
De bon Syrop de Litapart.*

Sur la Question de l'Opéra
de Persée.

DE quel aveuglement vostre ame est
donc saisie?

*A quel affreux transport vous laissez-
vous gagner?*

*Ah, c'est porter trop loin l'esprit de ja-
lousie,*

Je ne puis vous le pardonner.



*Quoy, vous aimez mieux voir l'innocente
Andromede*

Sans espérance de remede,

Entre les dents d'un Monstre affreux,

*Qui devorant sa chair, nourrira vostre
envie,*

*Qu'entre les bras chéris d'un Rival bien-
heureux*

Qui luy conservera la vie?

Phinée, avouez en ce jour

*Qu'une autre passion regne en vous que
l'amour.*

*Si l'amour qu'on a pour une jolie
Personne, doit empêcher qu'
on n'en prenne encor pour
toutes les Belles que l'on ren-
contre.*

P*Ar tout où brille la Beauté,
Ce doux charme des sens, aussi-bien que
des ames,
On voit un vif éclat de la Divinité,
On les rayons sacrez de ses plus belles
flâmes.*



*Là, regardant dans cet aspect,
Qui n'a rien qui ne soit favorable &
propice,*

On ne ſçauroit ſans injuſtice
Luy reſuſer l'amour, non plus que le
reſpect.



Ce tribut eſt indiſpenſable,
Envers quiconque porte en ſoy
Du Monarque Eternel, & du Souverain
Roy,
Le Caractere ineffaçable;
C'eſt toujours de ce beau coſtè
Qu'il faut regarder la Beauté.



Ainſi cette inclination,
Qui pour une Perſonne engage le cœur
noſtre,
Ne doit pas empêcher la vénération
Que l'on peut avoir pour une autre.
Eſprits, qui tirez tout à vous,
J'improve vos chagrins jaloux.

On demande le Portrait d'un
Homme qui vit parfaitement
content.

IE ne dis pas qu'il soit possible
D'estre de tout point insensible
Aux accidens fâcheux qui traversent
nos jours,
Et qui font le tissu de nostre destinée;
Mais qui vit sans Procès, sans debtes,
sans amours,
Est de condition heureuse & fortunée.

De l'Origine du Droit.

LE Droit qu'on révere en tout lieu,
Est fondé sur la Loy de Dieu.
C'est de cet aimable Principe,
De qui tout Estre participe,
Et de ses saints Commandemens,
Que viennent tant de Reglemens,
Les Edits & les Ordonnances
De tant de mortelles Puissances,

*Car Dieu, la mesme Sainteté,
 Est la source de l'Equité,
 Et quand il fit le premier Homme
 (Qui nous perdit par une Pomme
 Dont tant de mal il arriva)
 Sur son visage il se grava,
 Luy faisant connoistre en bon Pere
 Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut faire,
 Le partageant de la raison,
 Pour la suivre en toute saison;
 Heureux, si dans toute sa vie
 Il l'eust fidèlement suivie,
 Et qu'il eust borné son sçavoir
 Par les regles de son devoir.
 Le peché de nos premiers Peres,
 Ces Parricides refractaires,
 Ayant par malheur tout gasté,
 Il plust à Dieu par sa bonté
 Dessus deux Tables bien lissées
 Retracer ses Loix effacées,
 Afin que la Posterité
 Sçeust l'ordre de sa volonté,
 Et ne pust dans sa résistance
 Prétendre cause d'ignorance.*

*Moïse, ce sacré Docteur,
En fut fait le Legislatteur;
C'est ainsi que le Décalogue
Est du Droit le grand Pédagogue.*



*Le Peuple Romain autrefois
Vivoit sans Regles & sans Loix,
Se laissant aller sans police
Aux mouvemens de son caprice.
L'Histoire nous dit toutefois
Qu'il obeïssoit à ses Roys.
Romule, le jaloux Romule,
Qui voulut régner sans Emule,
Pour mieux ses Citoyens dresser,
Des Ordonnances fit passer,
Estimant dans sa Politique
Qu'une naissante République
Ne peut sans ce puissant secours
Durer & subsister toujours.
Il avoit raison, le bon Sire,
Car la Loy, du peché retire,
Et veut voir le Vice abbatu
Sous l'Empire de la Vertu.*

*Les autres Roys qui le suivirent,
 De nouvelles Loix établirent,
 Chacun tâchant de son costé
 De faire régner l'Equité.
 Papyrius, un galant Homme,
 Ralliant les Arrests de Rome,
 Et ramassant toutes les Loix
 Faites par l'ordre de sept Roys,
 Compilla tout, & fit un Livre.
 Pourtant on cessa de le suivre,
 Et cet Ouvrage si riant
 Fut nommé Droit Papyrian;
 Mais toutes les Loix précédentes,
 Quoy que sages, quoy que prudentes,
 Apres l'expulsion des Roys,
 Furent sans vigueur & sans voix;
 Et les Romains, Gens à ballustres,
 Dans l'espace de quatre Lustres,
 Par un je-ne-sçay quel dessein,
 Ne suivoient qu'un Droit incertain,
 Et qu'une Coustume grossiere,
 Qui tenoit plus de la matiere,
 Que de la forme & du bon sens.
 Nous sommes de bons innocens,
 Q. de Juillet 1682. I i*

*Nos imprudences sont extrêmes,
Dirent-ils un jour en eux-mêmes,
Après tous nos exploits divers,
Nous voulons regler l'Univers,
Primer, & passer pour des Aigles,
Et nous n'avons ny Loix, ny Regles,
Nous laissant mener par le nez,
Comme des Ours infortunez.
Agissons mieux, puis que la Grece
Est l'Oracle de la Sagesse,
La Mere des Inventions,
Et l'Ecole des Nations;
Dans le temps & siecle où nous sommes,
Envoyons-y de braves Hommes,
Des Hommes d'élite & de choix,
Qui nous en rapportent les Loix,
Puis sur les Greques Tablatures
Nous pourons prendre nos mesures.
Aussitost dit, aussitost fait,
On met ce projet en effet,
On lepute, non point des Rustres,
Mais dix Hommes des plus illustres,
Qui chargez d'un beau Compliment,
Font voile, & partent promptement.*

On les reçoit, on les harangue,
 Chacun fait merveille en sa Langue,
 Et les Ambassadeurs Romains
 Font si bien, qu'on met en leurs mains,
 Comme en des mains considérables,
 Les Loix qu'on nomme des dix Tables,
 Loix pour la Guerre & pour la Paix,
 Dont on doit parler à jamais.
 Voila le beau présent qu'Athenes,
 La Ville du grand Démosthenes,
 Fit à la Ville des Césars,
 Avant que ces Enfans de Mars,
 Dont la valeur fut sans seconde,
 Fissent figure dans le monde.
 Apres un fort leger séjour,
 Les Ambassadeurs de retour,
 Firent voir, tous brillans de gloire,
 Les Loix écrites sur l'Ivoire,
 Ce qui se fit publiquement,
 In Rôstris, & pompeusement.
 Un des dix, ce fut Hermodore,
 Estimant qu'il manquoit encore
 (Car chacun a sa vision
 De reste & de provision)

I i ij

Certaines choses fort notables
A la perfection des Tables,
A ces dix on ajouta deux.
Le projet estoit hazardeux,
Car il falloit bien de l'adresse
Afin d'encherir sur la Grece,
Dont chaque Loy, dont chaque Edit
Passoit pour miracle d'esprit;
Mais comme il estoit habile Homme,
Il eut les suffrages de Rome,
Et cet Ephésien banny,
De tous les Romains fut beny.
Disons, ce qu'on ne peut combattre,
Qu'un Esprit brillant en vaut quatre,
Et que luy seul par son éclat
Peut entraîner tout un Sénat.
Le Lecteur pourra voir le reste
Dans ce qu'on nomme vieil Digeste,
Ou Pandectes du Droit Civil,
Ouvrage qui n'a rien de vil,
Et dont les choses mémorables
Viennent des Loix des douze Tables.



Que si l'on veut en cet endroit,
 Pour l'intelligence du Droit,
 Avoir la connoissance fine
 Du Digeste, & de l'origine
 Des Pandectes, voicy les noms
 Conjointement, & les surnoms
 Des Auteurs de ce digne Ouvrage,
 Où rien ne paroist que de sage;
 Le grand *Salvius Iulian*,
Æmilius Papinian,
 Qu'on appelloit par excellence
 Trésor de la Jurisprudence;
 Item, *Mutius Scævola*,
 Souverain Pontife; est-ce-là
 Une basse Magistrature?
Sabinus, surnommé *Mazure*,
 Qui le premier publiquement
 Soutint du Droit pertinemment,
 Prestant le collet & la nuque
 A qui s'en prit à sa perruque.
Alfenus Varrus Crémonnois,
 Fut si bien instruit dans les Loix,

Qu'estant sorty d'une Boutique,
Où d'Escarpins il fit fabrique,
De l'état d'un Homme privé,
Il devint Consul achevé,
Et capable de grandes choses.
O Dieu, quelles métamorphoses!
Nommons encor Antisthins,
Nerat, Sextus Pomponius,
Qui composa plus de Volumes
Que n'en écriroient mille plumes;
Celse, Voluze Matian,
Et Domitius Ulpian,
Ce Tyrien mort en tumultes,
Le Prince des Jurisconsultes;
Comme il eut l'esprit délicat,
Il fut Secretaire d'Etat,
Heureux s'il n'eust point fait la guerre
Au Roy du Ciel & de la Terre,
En persécutant les Chrestiens
Du costé des corps & des biens;
Heureux dans sa gloire mortelle,
S'il n'eust point brûlé d'un faux zele.
Adjoûtons le grand Zozius,
Et le docte Oldendorpius.

Qui cherche de cette matiere

Une notion plus entiere,

Lise Accurse, Hermagenian,

Et le Code Justinian.

Icy nous perdrons la parole,

Nommant Cujas, Balde, & Bartole,

Dont le nom fit bruit autrefois,

Et fait encoro quelquefois.

Quelles sont les qualitez neces-
saires pour la Conversation.

P*Army les Turcs & les Chrestiens,*

*Un Critique qui veut tout soumettre à sa
mode,*

*Des Conversations est le grand Anti-
pode,*

*Et le Tyran public des plus beaux Entre-
tiens.*

A des Gens faits de cette sorte,

*On doit fermer la bouche aussi-bien que
la porte.*



Les Ennemis jurez de la Conclusion,

Aux plus honnestes Gens qui font confusion,

Ces Parleurs éternels qui ne se peuvent taire,

Qui perdent le respect & la discrétion,

Dans une Conversation,

Ont encor le don de déplaire.



D'ailleurs, ces Gens bornez, stupides,
tâtillernes,

Dont le discours plus froid que la cendre
des Urnes

Est sans sel & sans onction;

L'esprit estant à l'agonie,

Par leur peu de parole, & leur peu de
génie,

Font d'abord expirer la Conversation.



Ces Gens extravagans, ces Hommes à
lubie,

Plutost que de venir au monde se mon-
trer,

Feroient mille fois mieux de s'aller re-
tirer

Dans les brûlans Deserts de l'affreuse
Lybie,

Que de mal soutenir la Conversation
Par leur hétéroclite & maussade action.

Mais, dira-t-on, que fandroit-il donc
faire,

Afin de se tirer heureusement d'affaire,
Et ne se pas méprendre en cette occasion?

Quelles vertus passent pour sociables?

De quelles qualitez loüables

Faut-il faire provision?



Pour rendre un Entretien utile & déle-
table,

Il faut qu'on fasse entrer dans son sujet

Qui n ait rien de bas & d'abjet,

Une matiere profitable;

Qu'on y porte la bonne odeur,

Pour y conserver l'innocence;

Qu'on évite ces mots qu'introduit la li-
cence,

Et qui font rongir la pudeur.

Ily faut beaucoup de prudence,

Un esprit de docilité,

Q. de Juillet 1682.

K K

Une honneste affabilité,
Une douce condescendance;
Jamais de termes offensans,
Jamais d'insulte, ou raillerie,
Jamais rien contre le bon sens,
Jamais traits de Pédanterie,
Bannissant ce flux & reflux
De paroles mal concertées,
Ces Episodes superflus
D'Historietes inventées,
Qui font faire mille faux pas
À l'heure qu'on n'y pense pas.
De plus, la charité qui nostre bien ménage,
Vient qu'on épargne le Prochain,
Et l'honneur de son Souverain,
Qui fut toujours de Dieu la plus parfaite
Image.
Certe une Conversation,
De cette Sauce assaisonnée,
Doit avoir l'approbation
De toute Personne bien née.

On voudroit ſçavoir quel eſt
l'Autheur des Lunetes.

ET l'Heureux & le Miſérable,
N'ignorent pas en ces bas lieux,
Que pour la foibleſſe des yeux,
La Lunete nous preſte un ſecours favo-
rable;
Mais on ne ſçait pas juſtement,
Quand pour favoriser la vue,
Cette Machine ſuſpendue
Fit ſon premier effet dans le commence-
ment.



Ce que ſur ce ſujet faut que ma Muſe
en die,
Car autre choſe n'en ſçais pas,
Eſt que le Poëte aux pieds plats,
Qui prit naiſſance à Sarſinnas,
En a fait mention dans une Comédie.



On tient meſme que Diogenes,
K k ij

En cherchant en plein jour un Homme
dans Athènes,

Dans un empressement des plus mysté-
rieux,

Pendant qu'il le cherchoit avec impa-
tience,

Pour s'avancer dans la Science,
Eut la Lanterne en main, & la Besicle
aux yeux.

Si la chose est ainsy, dès le temps des
Prophetes

On avoit mis au jour l'usage des Lu-
netes;

Mais usons de raisonnement,
Et prenons la chose autrement.



Si-tost que dans le monde on voit des
yeux malades,

Tendres, ou affoiblis par la caducité,

De ce Plastron brillant fut l'usage in-
venté,

Avant que l'on comptast par les Olym-
piades,

Et ce secours officieux

N'avoit lieu qu'à l'égard des Vieux.



Mais que dis-je aujourd'hui dans cette
Ville ou Mars

A veu naître & mourir tant de fameux
Césars,

Où l'on vous voit encor, Temple de la
Minerve?

Les Gens à poilfolet, comme les vieux
Barbons,

Quoy que leurs yeux soient beaux &
bons,

Se servent de Lunete, & l'appellent
Conserve.

Mais comme tout change icy-bas,

De ces Lunetes dont l'optique

Se fait un jeu scientifique,

On en fait un sujet d'ébats,

Et tel pense voir un miracle,

Qui ne voit qu'un simple spectacle.

L'une, d'un Nain fait un Géant,

Et d'une Mouche un Eléphant;

L'autre fait paroître un Anguille

Aussi petite qu'une Aiguille,

K k iij

Une Citroüille comme un Poix,

Une Aloze comme un Anchois.

L'une approche l'Objet, & l'autre le recule;

L'autre, en multipliant l'Objet, trompe les sens;

Tous ces plaisirs sont innocens,

Et tous ces passetemps se prennent sans scrupule.

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

Sur la question de l'Opéra de Persée.

L *A cruauté sans-doute avec moy n'est point née,*

Cependant en amour je suis tel que Phinée.

Je verrois ma Maîtresse expirer à mes yeux,

Après tous les tourmens que la fureur inspire;

*Je la verrois souffrir le plus rude mar-
tyre,
Plutôt que de luy voir rendre un Rival
heureux.*

I. B. GIRAULT.

Sur ce qu'on demande le Portrait
d'un Homme qui vit parfaite-
ment heureux.

MADRIGAL.

Vous souhaitez, Galant *Mercur*e,
Que nous fassions d'un Homme la pein-
ture,
Qui vit parfaitement heureux.
Pour moy, je m'en excuse, & dis que je
ne peux.
Qui voudra présumer trop de sa suffi-
sance,
Pourra bien l'entreprendre, & le fera
tres-mal;
On a trop peu d'expérience,
Pour y bien réussir, faute d'Original.

Kk iij

A U T R E.

Pour qui nous prenez-vous, Mer-
cure?

*Ma foy, contre vous l'on murmure.
Vous nous demandez des Portraits
De ce que l'on n'a veu jamais;
Il faut aller en l'autre Monde,
Ce Bienheureux n'est point sur la terre,
& sur l'onde,
Avant la mort, disoit Solon.
Crésus l'éprouva bien dans son affli-
ction.*

GYGES, du Havre.

*Les Cartes estoient le vray Mor
de la premiere Enigme du Mois
d'Aoust. Elles ont donné lieu aux
Explications que vous allez voir.*

I.

CHere Muse, resvons un peu,
Ne fuyons pas comme les Par-
thes,
Battons le Fusil, faisons feu;

Faute de bien mester *les Cartes*,
Le plus souvent on perd le jeu.

POLYMENE.

I I.

Comme l'Enfant Royal que le Ciel
nous envoie,

Nous doit filer des jours de soye,
Dont l'aimable douceur se fera res-
sentir

Depuis ce beau climat jusqu'au País
des Parthes;

Mercuré, pour nous divertir,

Nous fait offre d'un Jeu de Cartes.

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

I I I.

MOy qui devine tous les Mois
Les Enigmes fort à mon aise;
Sans pouvoir les trouver, j'endure cette
fois

Plus de mal qu'un Porteur de Chaise,

Qui languit dessous son harnois.

En un mot je suis à la gesne;

Tu n'en croiras peut-être rien,

Mercure, & tu diras que je les sçaurois
bien,

Si j'en voulois prendre la peine;

Mais je fais tout mon entretien
Du soin de les trouver, & ma recherche
est vaine.

Non, je ne comprends pas ce que l'Au-
theur entend;

Et s'il arrive d'avanture,

Que de ce que je fais tu ne sois pas
content,

Prends des Cartes, Monsieur Mercure.

DIEREVILLE, du Pont-Levesque.

*cy-devant le Berger Alcidon,
du Fauxbourg S. Victor.*

*La mesme Enigme a esté expliquée
dans son vray sens par Messieurs
Corpel, de Champagne; Pinchon,
de Roëen; L'Albaniste, de la mesme
Ville; Mesdemoiselles Hordeau, de
Courbeville, & de la Perriere, d'Or-
leans.*

*On a encor expliqué cette Enigme
sur le Peigne, l'Arme à feu, la
Balle, le Claveffin, le Chocôla,
& des Dez.*

*Le Mot de la seconde estoit la
Chaise. En voicy quelques Expli-
cations en Vers.*

I.

JE cherehois par tout dans les
Cieux
Le Galant Messager des Dieux,
Où je le croyois à son aise;
Mais jettant les yeux icy-bas,
Je le vis, en n'y pensant pas,
Au milieu d'un beau Cercle, assis dans
une Chaise.

RAULT, de Roüen.

II.

Comme depuis six mois à Mets je
fais sejour,
Ville que vous sçavez estre Ville fron-
tiere,
Où l'on fait sentinelle & la nuit, & le
jour,

Ma Muse a deviné vostre Enigme pre-
miere,

En dançant au son du Tambour !

Pour l'autre, ne vous en déplaie !

Lasse enfin de danser, quittant le Car-
refour,

Pour la deviner plus à l'aise,

Dans un lieu moins obscur qu'un
Four,

Elle s'est mise dans sa Chaise.

POLYMENE.

III.

L'Enigme me tourne le dos,

Me disoit un Devin d'énigmatiques
Mots,

Que j'avois voulu mettre exprès sur
cette Thèse.

Point du tout, répondis-je, & ne vous
plaiguez pas,

Voyez plutôt, Mirtil, (luy montrant
une Chaise)

Comment elle vous tend les bras.

La Blondine à l'Anagramme,

Sert à attacher le Monde choi-

sy, de la Rue Troussévache.

I V.

JE suis une jeune Bergere,
Qui raisonne tout doucement,
Et ne me fais point une affaire
De pousser le raisonnement.



Mille Gens se font des querelles,
Et s'échauffent mal-à-propos,
Pour montrer que leurs Mots fidelles
Valent mieux que les autres Mots.



Pour moy quand je dis une *Chaise*,
Me contredise qui voudra,
Je croiray, sans que je biaise,
Monsieur, tout ce qu'il vous plaira.

A... ROLIN, du Pré S. Gervais.

*Ceux qui ont expliqué la mesme
Enigme sur la Chaise, sont Messieurs
Leger de la Verbissonne; F. Rague-
net, de Raien; Bourquelot; De Cor-
bigny, de la Rue de la Harpe; De la
Ville aux Bures; Hambly, de Caën;
Hordé, de Sentis; I. Buret, de Vittré*

*en Bretagne ; Drouart de Roconval ;
 Le Chevalier Turpaut, de Niort en
 Poitou ; L'Inconnu, sur les Fosses
 de l'Hostel de Condé ; Childebrand,
 Gentilhomme de son Pais ; Le spiri-
 tuel Moret l'ainé, de la Rue Pierre-
 Sarrafin ; Daphnis D.L.R. N.S.A.
 La belle Haymer.... du Petit Cloistre
 Sainte Oportune ; & M. R. la Lyôn-
 noise, qui aime sans l'oser dire, du
 mesme Cloistre ; L'aimable Acidalie
 de Troyes ; La Brunete à l'Anagram-
 me, H. M. est à la Cour ; La Pa-
 risienne à l'Anagramme de Mine à
 luire, de Bordeaux ; & la Beauté à
 l'Anagramme, Ravit les Cœurs.*

*On a encor expliqué cette Enigme
 sur une Couche, de la Toille, &
 un Bois de Lit.*

*Les Sonnets & les Madrigaux
 que j'adjoûte, renferment les Mots
 des deux Enigmes.*

I.

JE viens d'apprendre que Mercure
Vient de jouer aux *Cartes* dans ces
Lieux,

Et qu'il a tout perdu, jusques à sa voi-
ture.

De cela que diront les Dieux?

S'il est contraint de retourner en
Chaise,

Je croy que Jupiter n'en sera pas fort
aise.

Mad. DU LORY, à l'*Anagramme,*
Libre d'amour, de la *Ruë*
du *Bac.*

II.

SOyez le bien venu, Mercure,
Pour jouer un Piquet vous venez, j'en
suis seûre.

Qu'on apporte des *Cartes*, tost;
Mercure, prenez une *Chaise,*

Point de cérémonie, & ne vous en
déplaîse,

Que je vous capote bientoist.

Mad. ROZON, de la *Ruë au Maire,*

III.

NOn, pour me divertir, il n'est pas
nécessaire
De *Cartes*, ny de *Dez*. Mon plaisir le
plus doux,
(Je veux bien le dire entre nous,
Mercure) est l'amoureuse affaire.
Lors que tu voudras que chez toy
Je passe mon temps à mon aise,
En me présentant une *Chaise*,
Il faudra faire assoir *Climene* auprès
de moy.

DAUBAINE.

IV.

APres avoir longtemps resvé,
Assise en une grande *Chaise*,
Jouant assez mal à mon aise,
Le Mot des *Cartes* j'ay trouvé.



L'invention n'est pas commune,
Iris, l'honneur vous en est dû;
Je croy qu'une telle fortune
Vaut bien l'argent que j'ay perdu.
Mad. DE LANDELLE la Cadete.

V.

DAns ce temps où toute la France
Est pleine de réjouissance,
Que mille divertissemens
Tres-àgreablement nous font passer
le temps,
Un Jeu de *Cartos* n'est que tres-peu
nécessaire,
Et vous avez, cher *Mercur*e Galant,
De meilleurs présens à nous faire.
De cet heureux Accouchement
La description tant charmante
Est chose bien plus obligeante.
Pour moy j'en suis si transporté
De joye, de plaisir, & d'aise,
Que sans Fauteuil, ny *Chaise*,
Je la lirois cent fois sans en estre lassé.

DE MERVAL, de *Morlaix*.

VI.

MOn Iris me dit l'autre jour
Après avoir un peu parlé de nostre
amour,

Tircis, devinez les Enigmes.
La Folette les sçavoit bien.

Q. de Juillet 1682.

LI

Pour luy plaire aussitost j'en parcourus
les rimes.

Où je ne compris jamais rien.

Cela m'arrive peu de mesme;

Mais je luy fis voir aisément

Qu'on ne pense qu'à son tourment,

Lors qu'on est avec ce qu'on aime.

Elle connut mon embarras,

Et me voyant enfin dans une peine
extrême,

Pour ne point t'empescher, dit-elle, je
m'en vas;

Et tandis que tu resveras,

Pour joïer un Piquet, je chercheray
des *Cartes*.

Fort-bien, dis-je tout bas;

Ma foy, si tu t'écartes,

Je ne resveray pas beaucoup.

Elle partit, je pris la *Chaise*,

Où me trouvant fort à mon aise,

Je les devinay tout d'un coup.

DIEREVILLE, du Pont-Levesque,
cy-devant le Berger Alcidon,
du Fauxbourg S. Victor.

Ceux dont les noms suivent, ont
expliqué les deux Enigmes dans leur
vray sens. Messieurs Petit, de la
Ruë Quinquempoix ; Dartigues,
Chap. de S. Eloy à Bordeaux ; Chris-
tien de la Maison, Maître des Cour-
riers d'Auxerre ; Boiste Chevalier,
Ruë aux Ours ; Avice, de Caën, Ruë
de la Harpe ; De Romainville ; Mes-
demoiselles Magdelon Proüais ; Jean-
neon de Cligny, Fille de l'Intendant
des Postes de Troyes ; Ruau, de la
Paroisse de S. Sauveur ; Suzon Ta-
bouret ; & Elizabeth Rabé ; Molina,
de la Ruë S. Denis ; Le Prophete Ba-
laam, de la Ville de Rennes ; Aston
Ogden ; Les deux Personnes de bien
unies de devant la Ruë de Jérusalem
d'Arras ; Le Berger du Cotentin ; Le
constant Solitaire, de Vitré en Breta-
gne ; Le Languedocien Brétonnisé,

L i j

du mesme lieu ; Le Pere des quatre Filles du Fauxbourg S. Victor ; Le gaillard Boiteux ; De Sottuville, de Châlons en Champagne ; Nonon le Baif, Rue grosse Horloge ; L'aimable Lonison, proche la grosse Horloge de Rouen ; & la Blondine trop fidelle Amante.

QUESTIONS A DECIDER.

I.

L Equel est le plus à estimer, de l'Homme de Conversation, ou de celuy de Cabinet.

II.

Si la Vengeance produit de plus dangereux effets dans le cœur d'une Femme irritée, que dans celuy d'un Homme offensé.

III.

S'il est mieux scant à un Chrestien

de se marier, que de se retirer dans un Convent ; & si un Homme estant marié, peut aussi bien servir Dieu, qu'un Homme qui est retiré dans un Monastere.

IV.

Quel est le lieu qui unit le Corps à l'Ame.

V.

Si l'usage de la Perruque est plus commode, & plus utile pour la santé, que les Cheveux naturels.

Il me reste plusieurs Réponses aux Questions proposées dans le dernier Extraordinaire. Ceux qui se donnent la peine d'écrire, envoient souvent leurs Ouvrages trop tard, & c'est ce qui oblige à les réserver pour un autre temps. Je suis vostre &c.

A Paris ce 15. Octobre 1682.



Avis pour placer les Figures.

LA premiere Planche doit regarder
la page 151.

La seconde Planche doit regarder
la page 226.



